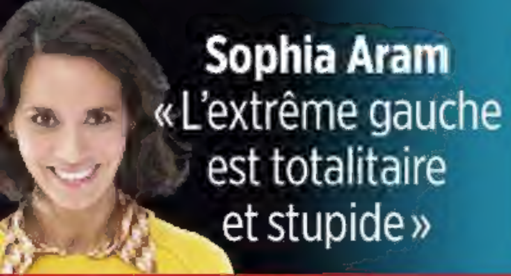


Sophia Aram
« L'extrême gauche est totalitaire et stupide »

Raphaël Glucksmann
« Il faut tourner la page Mélenchon et Macron »

Jeux paralympiques
Les prodiges de la performance



Le Point

www.lepoint.fr Hebdomadaire d'information du jeudi 22 août 2024 n° 2716 - 6,90 €

L 13780 - 2716 H - F: 6,90 € - RD

Alain Delon 1935-2024

À Saint-Tropez, en 1966, photographié par Jean-Marie Périer.

Simone Veil : « N'oubliez pas ! » Son livre inédit contre l'antisémitisme



PARTENAIRE OFFICIEL

RANGE ROVER



À nos lecteurs

Leçons d'un été renversant

Comment va la France ? Le pays est parti en vacances dans un état de nerfs très avancé, s'est offert un bain de jouvence olympique, et semble sur le point – en attendant les Jeux paralympiques, qui s'annoncent du même acabit – de repartir dans sa spectaculaire spirale de bouffonnerie politique.

Où cela finira-t-il ? *« Oh, tu ne manqueras pas d'arriver quelque part, si tu marches assez longtemps »*, disait le Chat de Lewis Carroll dans *Alice au pays des merveilles*. Il faudra donc attendre un peu pour savoir de quel côté bascule la France.

Curieuse rentrée où tout le monde cherche un Premier ministre et pas grand monde s'interroge sur la voie – étroite – à suivre pour ne pas entrer la tête la première dans le mur de la dette. Étonnante fin d'été où le débat tourne autour de la revendication du pouvoir par un NFP dominé (au moins psychologiquement) par LFI, alors qu'à l'évidence personne n'a de majorité à l'Assemblée nationale. De toute façon, la démocratie, pour ce parti dont le leader n'est pas élu, est un concept à part entière. Il faut se rendre compte : Jean-Luc Mélenchon accuse dans son blog Emmanuel Macron de commettre un *« coup de force contre la démocratie républicaine »* parce qu'il ne lui cède pas le pouvoir, mais ne pipe mot sur le véritable coup d'État de son ami Nicolas Maduro au Venezuela, assorti d'une féroce répression de l'opposition. Et que dire de la participation de Rima Hassan à une manifestation, à Amman, sous des pancartes rendant hommage à Ismaïl Haniyeh, le chef du Hamas tué récemment à Téhéran… Qui peut encore s'associer à ces gens-là ?

La campagne de Lucie Castets pour Matignon pourrait bien connaître le sort d'un « tube de l'été » : un air qui passe en boucle sur les plages et que tout le monde oublie instantanément à la rentrée. La suite ? Impossible à deviner. La seule certitude est qu'avec le recul la dissolution était encore plus absurde qu'on ne le pensait : forger des alliances avec l'Assemblée précédente aurait été bien plus facile, surtout avec la dynamique olympique. Quelle bêtise…

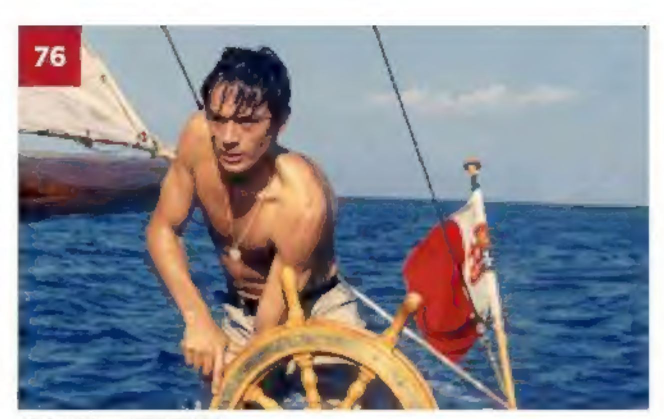
En attendant, essayons de tirer quelques leçons d'un été renversant. Les Jeux olympiques, à rebours d'une critique récurrente et facile – « du pain et des jeux » – ont été une parenthèse de sérieux dans un pays où la folie paraît souvent l'emporter. L'organisation, sous la houlette de l'incroyable Tony Estanguet, a été le fruit d'une ambition extrême, d'une grande intelligence, et d'une ténacité sans faille. Soit l'inverse exact du renoncement rabougriste, de la médiocrité et de la pusillanimité si bien représentés dans la nouvelle Assemblée nationale.

On ne peut certes pas dire que les politiques en place ne sont pour rien dans ce succès : François Hollande, à l'origine de la candidature de Paris, Emmanuel Macron, Valérie Pécresse, Anne Hidalgo comme Karim Bouamrane, le talentueux et iconoclaste maire de Saint-Ouen, et quelques autres, doivent en être crédités. Que cela serve, aussi, de référence pour juger de leurs actions futures…

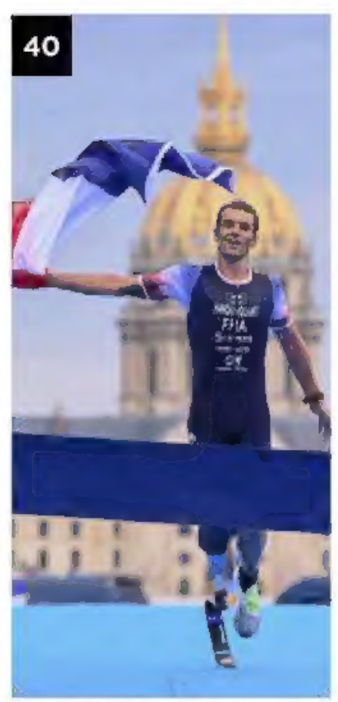
Les JO ne nous ont pas appris que cela. À palper la ferveur du pays durant ces deux semaines, on se dit que la déprime n'est pas son horizon indépassable. À écouter les récits des médaillés français, dont les rythmes d'entraînement sont objectivement infernaux, on se dit que le fameux « droit à la paresse » brandi par Sandrine Rousseau n'est pas forcément ce qui fait gagner dans la vie. Et l'on déduit de tout cela que le sens de l'effort et le goût de la compétition ne rebutent pas tant les Français qu'on l'a dit.

Des leçons à retenir bien au-delà de ce bel intermède et à mettre en regard de cette réflexion de Georges Clemenceau, qui savait réconcilier les contraires – il était républicain et vendéen ! – dans *Au soir de la pensée* (1927) : *« La démocratie, longtemps suprême espoir des peuples en mal de gouvernement, a déjà suscité, par son incoercible paresse et le trop manifeste amoindrissement des caractères, les réactions violentes des soviets et du fascisme, sans parler de ce qui peut être en voie de préparation. »* Bonne rentrée ! ■

ÉTIENNE GERNELLE



Alain Delon, 1935-2024

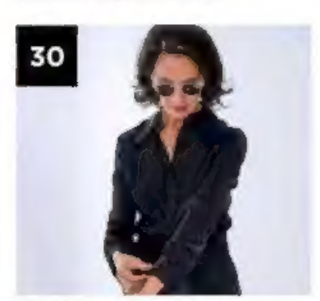


Jeux paralympiques : les prodiges de la performance

Simone Veil : « N'oubliez pas ! »



Entretien avec Raphaël Glucksmann



Interview de Sophia Aram



Rencontre avec Pedro Almodóvar



À nos abonnés

Accédez gratuitement à tous nos contenus en ligne sur le site ***lepoint.fr*** ou l'application Le Point. Créez votre compte ***lepoint.fr*** à l'aide de votre numéro d'abonné. Service abonnements – Tél. : 01.44.10.10.00 – E-mail : abo@lepoint.fr



Scannez ce QR code pour vous connecter facilement.



Le Point est publié chaque semaine par la Société d'exploitation de l'hebdomadaire *Le Point*-Sebdo, 1, boulevard Victor, 75015 Paris, France. Origine géographique du papier : Allemagne, Autriche. Taux de fibres recyclées : 63 %. Certification des fibres : PEFC. Eutrophisation Ptot : 0,003 kg/T. **PRINTED IN FRANCE.** Une lettre Agefi jetée (diffusion partielle abonnés) ; un encart abonnement *Le Point* jeté (ventes).

Explora

JOURNEYS

UN VOYAGE EN MER UNIQUE

Explora Journeys propose une expérience en mer inégalée. Naviguez à bord de navires imaginés par des spécialistes de superyachts, avec des suites spacieuses côté mer, neuf expériences gastronomiques incluses et notre vision du bien-être inspirée de l'océan. Vous voyagerez vers des destinations hors des sentiers battus, dans un raffinement européen décontracté, en découvrant ce que nous appelons l'Ocean State of Mind*.

*L'océan, un état d'esprit à découvrir



DÉCOUVREZ LA MER AUTREMENT SUR EXPLORAJOURNEYS.COM
CONTACTEZ VOTRE AGENCE DE VOYAGE OU APPELEZ LE 00 800 0825 0863


A110 R
TURINI

Et si on gardait Macron ?

Patrick Besson

On se souviendra de l'été 2024. Il y a eu les JO et la chaleur. Ce qu'il n'y a pas eu : les déclarations, propositions, indignations, protestations et admonestations du personnel politique français. Grâce à qui ? À Emmanuel Macron. Il a compris avant tout le monde que les Jeux olympiques effaceraient les mauvais résultats de Renaissance aux élections législatives et le chaos qui s'ensuivit. Emmanuel nous a offert deux semaines sans ministres coincés, sénateurs haineux, députés rageurs, éditorialistes vexés. On a découvert que ce qui n'allait pas dans notre pays, ce n'était pas le peuple mais ses représentants, dont la vie publique oscille entre les procès d'intention et les intentions de procès. Il y en a trop, tous aussi bavards. Impossible de les faire taire, c'est une addiction. À croire que ces types-là ne prennent jamais de vacances, en tout cas pas loin d'une caméra ou d'un micro. Grâce à Macron et à sa merveilleuse dissolution de l'Assemblée nationale, on a enfin découvert ce que pouvait être un été sans politique : une espèce de paradis. Les sacro-saintes valeurs de la République et ses farouches laudateurs remisés au placard avec les gros pulls d'hiver et les paires de skis. Le seul qui apparaissait à l'image et ouvrait la bouche, toujours impatient de presser contre lui les médaillés d'or français, c'est ce petit gars d'Amiens que nous avons eu le flair d'élire en 2017 et de réélire en 2022. Il a su nous débarrasser, pour quelques semaines enchantées, de ces râleurs prétentieux, les politiciens et leur cour, qui nous gâchent la vie depuis un certain nombre de siècles.

Mettons-nous à la place de notre président : c'est si bon de gouverner sans être confronté, chaque jour, à la Chambre des députés, au Sénat, aux médias, aux réseaux. Notre président a l'air aux anges, lui qui a passé un bien mauvais premier semestre. Lâché par les uns, trahi par les autres, critiqué par tous. Gouverner seul n'est pas un problème pour lui. Il va donc être d'excellente humeur. On pourra lui demander plein de trucs qu'il nous donnera d'une main légère. Peut-être même, tout à la joie de régner seul sur 68 millions de Français, renoncera-t-il de lui-même à un certain nombre de réformes antipopulaires. La fameuse retraite. Ce qui améliorera encore son état d'esprit : son installation définitive, avec Brigitte, au château de Versailles. Elle pourrait être décidée pendant une grève générale des députés et des sénateurs, sans aucune incidence sur la vie quotidienne des Français.



Emmanuel Macron. « Notre président a l'air aux anges. »

ROB SCHUMACHER/USA TODAY NETWORK/SIPA USA/SIPA

Emmanuel nous a offert deux semaines sans ministres coincés, sénateurs haineux, députés rageurs, éditorialistes vexés.

La mondialisation heureuse plébiscitée par les athlètes et les téléspectateurs survivra-t-elle aux Jeux ?

Quelques leçons économiques des JO

par Pierre-Antoine Delhommais

Difficile de savoir quelle image économique de la France les téléspectateurs du monde entier ont en priorité retenue à l'issue des Jeux olympiques. Celle, chère à Emmanuel Macron, d'une « start-up nation », avec ses élites scientifiques et ses ingénieurs d'excellence, comme ceux de l'entreprise nantaise Blam, qui a conçu le cheval de métal lancé dans un galop féerique sur la Seine lors de la cérémonie d'ouverture ?

Ou, au contraire, celle, bien décrite jadis par Michel Houellebecq et symbolisée par les somptueuses épreuves d'escrime organisées sous la verrière du Grand Palais, d'une France « muséifiée », au PIB dominé par les activités touristiques, à la croissance future étroitement dépendante du nombre de Chinois et d'Indiens des nouvelles classes moyennes qui viendront visiter les châteaux de la Loire, déguster des rillettes et savourer les vins de Touraine ? Celle d'une France qui vit des rentes de son glorieux passé ou à l'inverse celle d'une France tournée vers la modernité et résolument engagée dans la bataille de l'innovation technologique ?

C'est en tout cas le visage auquel on n'était plus habitué d'une mondialisation heureuse que les JO ont donné, où les athlètes du Sud global et de l'Occident collectif, censés se haïr, s'étreignaient sans retenue sur les podiums, où des médaillés brésiliens, américain et chinois faisaient bras dessus, bras dessous un tour d'honneur du stade avec leurs drapeaux respectifs sur les épaules. Pas vraiment étonnant lorsqu'on sait que le sport de haut niveau ignore superbement les frontières, que la libéralisation et la globalisation des échanges y sont plus développées encore que sur les marchés de capitaux : les équipes d'escrime du Japon et de Hongkong sont coachées par d'anciens champions français ; le nageur Léon Marchand s'entraîne à l'université d'État de l'Arizona et les stars de l'équipe de France de basket jouent dans le championnat NBA américain. Un cosmopolitisme de nature à donner des haut-le-cœur à tous les antimondialistes.

Les profits mesurent aussi objectivement le succès économique que les chronomètres, la réussite sportive.

On imagine d'ailleurs que les JO ont été un vrai cauchemar pour Marine Le Pen et Éric Zemmour, tant ils ont mis en évidence les apports bénéfiques de l'immigration. Offrant par exemple aux Pays Bas les trois médailles de la championne de course à pied Sifan Hassan d'origine éthiopienne ou à l'Allemagne son unique victoire en athlétisme avec sa lanceuse de poids Yemisi Ogunleye, dont le père est nigérian. Et il serait intéressant de calculer jusqu'à quelle place la France aurait dégringolé dans le palmarès des médailles si elle avait été privée de ses champions immigrés et descendants d'immigrés.

Parce qu'ils récompensent à la fois les talents naturels des individus et l'énorme travail de milliers d'heures d'entraînement, les Jeux olympiques font une belle publicité aux valeurs du libéralisme. *« Il serait stupide d'ignorer qu'il existe entre les individus des intelligents et des sots, des travailleurs ou des fainéants, des inventifs ou des routiniers et des empotés, des studieux et des paresseux, etc.*, écrit le Prix Nobel de littérature Mario Vargas Llosa dans son essai *L'Appel de la tribu. Et il serait injuste qu'au nom de l'égalité tous reçoivent le même salaire alors qu'ils ont des aptitudes et des mérites différents. Les sociétés qui l'ont tenté ont écrasé l'initiative individuelle, en noyant pratiquement les individus dans une masse insignifiante, démobilisée par le manque de concurrence et étouffée dans sa créativité. »*

Il est amusant à cet égard de constater que les Français adorent la concurrence et l'esprit de compétition quand



Il était désormais interdit d'être à la fois évêque et concessionnaire automobile.

ILLUSTRATION JEAN POUR « LE POINT »

il s'agit de sport et d'athlètes mais les vomissent dès qu'ils concernent l'économie et les entrepreneurs. Les médaillés olympiques sont fêtés comme des héros, les patrons qui réussissent sont vus comme des voyous et des exploiteurs. Ce sont pourtant bien les mêmes ressorts qui les animent, la volonté d'être plus performants que leurs adversaires, l'envie de vaincre leurs rivaux. Les profits mesurent aussi objectivement et précisément le succès économique que les chronomètres, la réussite sportive : un athlète cherche à gagner des médailles, un chef d'entreprise, des parts de marché. Et de la même manière que les sportifs de haut niveau font la joie du téléspectateur en lui offrant des courses inoubliables ou des matchs fantastiques, la concurrence et l'esprit de compétition font le bonheur du consommateur en lui proposant les meilleurs produits au prix le plus avantageux. Teddy Riner et Steve Jobs, même combat ■

L'expérience européenne démontre que de longues vacances ministérielles sont bénéfiques pour l'économie.

Prospérer sans gouvernement

par Luc de Barochez

Cinquante jours ne sont pas écoulés depuis les législatives du 7 juillet que certains esprits échauffés du côté de La France insoumise parlent déjà de destituer Emmanuel Macron. Ils veulent le punir de ne pas avoir encore nommé de Premier ministre. Dans un pays où l'État nounou est omniprésent, l'absence de gouvernement est vécue comme une anomalie angoissante. Pourtant, l'expérience des dernières années dans d'autres démocraties européennes montre qu'on vit très bien sans.

Les Belges en savent quelque chose : la pause entre deux gouvernements a atteint le record absolu de 652 jours en 2019-2020. Déjà en 2010-2011, les mêmes avaient établi un premier record de 589 jours. Il est vrai que former une coalition est une tâche ardue dans le royaume. Le paysage parlementaire y est très fragmenté (il a parfois fallu réunir jusqu'à sept partis d'orientations très différentes), qui plus est dans un État fédéral où la rugueuse cohabitation entre Flamands et Wallons complique à souhait les pourparlers.

Depuis les dernières élections qui ont eu lieu le 9 juin, aucune coalition n'a encore été formée à Bruxelles. Mais personne ne s'en offusque, et les chefs des partis représentés au Parlement ont pris leurs vacances sereinement. Nos voisins du Nord sont loin d'être des anarchistes dans l'âme. Simplement, l'expérience leur a démontré que l'absence d'équipe ministérielle n'était synonyme ni de désordre ni de manque. Au contraire, l'économie s'en porte mieux !

En 2011 par exemple, année sans gouvernement, la croissance belge a atteint 2,7 %, une prouesse par rapport au reste de la zone euro. Rebelote en 2019. Et en 2020, quand l'épidémie de Covid faisait plonger toutes les économies européennes, le pays limitait les dégâts et s'en sortait mieux que la moyenne. La Belgique est un cas extrême, mais aucunement isolé. En Espagne, qui a vécu 315 jours sans gouvernement en 2015-2016, l'économie enregistrait une belle croissance à ce moment-là (3,2 % en 2016). En Allemagne, où Angela Merkel a mis près de six mois à former un gouvernement après les élections de 2017, l'économie a performé comme d'habitude.

Ce ne sont pas de simples coïncidences. L'embellie économique sous un cabinet qui ne fait qu'expédier les affaires courantes s'explique. La stabilité réglementaire, qui découle de l'absence de décisions majeures pendant une longue période, est favorable aux affaires. Quand les règles du jeu ne changent pas, les entreprises peuvent planifier leurs activités en confiance et se concentrer sur l'innovation ■■■

ILLUSTRATION XAVIER GORCE POUR « LE POINT »

■■■ plutôt que sur l'adaptation. L'incertitude se réduit, les investisseurs sont encouragés. Les statistiques prouvent que l'absence de gouvernement n'affecte ni la confiance des consommateurs ni celle des chefs d'entreprise.

On peut même imaginer que les grandes administrations comme la Justice, la police, l'Éducation ou le Trésor public fonctionnent mieux sans avoir à s'adapter en permanence à des initiatives ministérielles ou législatives qui changent la donne. Les Français ignorent ces réalités, car, en matière de formation du gouvernement, ils détiennent la médaille d'or en Europe. Deux politologues de l'université de Vienne en Autriche, Alejandro Ecker et Thomas Meyer, ont étudié la formation de 297 cabinets dans 28 pays européens depuis 1990. Ils ont constaté que la France ne met que 2 jours en moyenne, contre 28 jours dans le reste de l'Europe (et même 90 aux Pays-Bas).

Il aura fallu attendre 2024 pour constater les bienfaits d'une longue transition, sans équipe ministérielle cherchant à prouver quotidiennement aux électeurs l'intérêt de son existence. Sans « grande loi » en discussion au Parlement. Sans « grand plan » concocté à Matignon. Sans « grande réforme » à sortir des tiroirs à la rentrée. Et même sans tournée ministérielle des plages cet été… Les citoyens peuvent dormir tranquilles, l'économie ne s'en portera que mieux. Tant il est vrai qu'il est préférable de ne pas être gouverné du tout que d'être mal gouverné.

Habitués aux gouvernements qui s'ingénient à ne pas faire les réformes structurelles nécessaires et qui reportent aux calendes grecques les indispensables économies de dépenses publiques, les Français découvrent l'intérêt d'accorder de longues vacances à leurs ministres. Le président de la République, lui-même, semblait particulièrement détendu ces dernières semaines à Brégançon. D'ailleurs, est-il vraiment indispensable ? ■

En 2011, année sans gouvernement, la croissance belge a atteint 2,7 % !

Vouloir concurrencer Trump sur le terrain de l'insulte et de la fake news peut s'avérer contre-productif.

Rien ne vaut le combat à la loyale

par Peggy Sastre

Depuis sa sortie, début juillet, la vidéo a fait des dizaines de millions de vues. Révélée par le *Daily Beast*, on y voit Donald Trump dans une voiturette de golf, son fils Baron à sa droite, en train de discuter avec des employés du parcours et de commenter le débat qui vient de l'opposer à Joe Biden. Ce fameux débat catastrophique pour le candidat démocrate qui allait mener, un petit mois plus tard, à son abandon de la présidentielle.

Dans la vidéo, sans doute tournée à l'insu de son protagoniste, il y a les propos clairs. Dans la bouche de Trump, Biden n'est qu'un *« vieux tas de merde molle »* (*« old, broken down pile of crap »*) qui va forcément *« laisser tomber »* – ce que Karine Jean-Pierre, porte-parole de la Maison-Blanche, se pressera de démentir mordicus le jour même : l'abandon ? Biden ne l'envisageait *« absolument pas »*. *« Ce qui fait qu'on va avoir Kamala,* poursuit Trump. *Je pense qu'elle sera meilleure* [en tant qu'adversaire], *elle est tellement mauvaise, elle est tellement pathétique. »*

Puis viennent les mots mal articulés et/ou mal enregistrés. Ceux qui feront le succès viral de ces 43 secondes. Pour plein d'oreilles, la messe est dite : Trump y traite sa (à l'époque encore putative) nouvelle opposante de *« fucking bitch »*. Une *« grosse salope »*. Horrible, atroce, quel goujat, un ancien président cherchant à le redevenir ne devrait pas dire ça. Cette fois, c'est sûr, de quoi couler pour de bon sa campagne. Il est fini.

En réalité, et même si la stricte vérité restera pour toujours dans les limbes, ce n'est pas ce que dit Trump. Selon toute probabilité, il poursuit sur sa lancée : *« Elle est tellement mauvaise, elle est tellement pathétique, putain, qu'est-ce qu'elle est mauvaise ! »* [*« She's so fucking bad »*]. C'est ce que commande une interprétation de bonne foi, dans la lettre comme dans l'esprit.

Tordre les propos, les sortir de leur contexte, se tricoter des justifications en « oui, peut-être, ce n'est pas ce qu'il a exactement dit, mais il aurait pu », il y a comme un air de déjà entendu. En l'espèce, en octobre 2016, avec cette autre vidéo – dévoilée par le *Washington Post* et datant de 2005 – dans laquelle Donald Trump avouait, tels furent les gros titres, être un agresseur sexuel. Horreur, stupeur, Donald Trump le prédateur exposé au grand jour ! Là aussi, c'était sûr, désastre annoncé, campagne coulée, gros méchant terrassé, fini, pour de bon. Nous étions un mois avant le scrutin. Mais l'histoire, comme on dit, en décida autrement.

Et pour cause. Ici aussi, les mots de Trump avaient été tordus, déformés, sortis de leur contexte. Dans cette fameuse vidéo *« accablante »*, issue des coulisses d'une énième émission de télé poubelle où le milliardaire avait ses habitudes, on ne faisait que l'entendre blaguer avec le présentateur à la vue d'une actrice : *« Je ferais mieux de prendre des Tic Tac si jamais je me mets à l'embrasser. C'est comme ça, je suis automatiquement attiré par les beautés. Et je les embrasse. C'est comme un aimant. Je les embrasse et c'est tout, je n'attends pas. Et, quand vous êtes une star, elles vous laissent faire, vous pouvez les choper par la chatte, tout ce que vous voulez. »* Ce que Trump, son équipe, ses partisans et fanatiques eurent tôt fait de souligner – voyez comme ils mentent, comme ils sont prêts à tout – et de retourner à son avantage – constatez comme je les terrifie.

Dans cette histoire en cours, la morale provisoire est là : difficile de lutter contre un ennemi matois en récupérant ses tactiques et en espérant ainsi le battre à son propre jeu. Car, quand on ne se bat pas à la loyale, n'avoue-t-on pas, par la même occasion, qu'on n'a pas de quoi gagner ? ■

Le point de la semaine

Par Michel Revol, Fabien Roland-Lévy et les services du « Point »

EN FORME



Camille Galap
58 ans - Le président de Paris-Saclay peut se féliciter de la douzième place décrochée par l'université dans le dernier classement de Shanghai *(lire p. 20)*, soit un gain de trois places en un an.

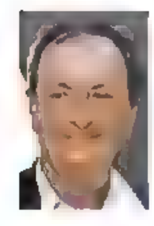


Estelle Brachlianoff
52 ans – La directrice générale de Veolia a annoncé des résultats historiques. Le géant des services à l'environnement affiche un résultat net de 651 millions d'euros pour le premier semestre, en hausse de 25 %.



Victor-Artus Solaro, dit Artus
37 ans - Son film, *Un p'tit truc en plus*, vient de franchir, quatre mois après sa sortie, la barre des 10 millions de spectateurs. C'est la première fois qu'un premier film français réalise un tel résultat.

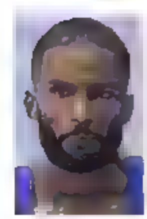
EN PANNE



Michel-Édouard Leclerc
72 ans - Le groupe E. Leclerc, qu'il représente, a écopé d'une sanction record d'un peu plus de 38 millions d'euros pour ne pas avoir respecté les délais des négociations avec 62 de ses fournisseurs.



Pierre Mattei
60 ans - Corsica Ferries, la compagnie maritime qu'il dirige et dont il est actionnaire majoritaire, doit payer une amende de 48 000 euros pour avoir refusé d'indemniser des passagers ayant subi des retards.



Muhammad Abdallah Kounta
29 ans – L'athlète français, participant aux JO de Paris, a été suspendu par sa fédération pour avoir publié et relayé sur les réseaux sociaux des propos incitant à la haine, visant notamment Israël.

Les devoirs de vacances du Nouveau Front populaire

Comme à chaque rentrée, les différentes boutiques de la gauche vont faire bûcher leurs militants, chacune de leur côté, sur leurs sujets favoris. Devinez qui va plancher sur quel sujet et avec quels invités :

QUELS SUJETS ?

1. « Travail forcé pour les bénéficiaires du RSA : stigmatiser et précariser pour mieux régner »
2. « Qu'est-ce que le racisme d'État ? »
3. « Les profs savent-ils/elles encore faire grève ? »
4. « Palestine/Israël : une histoire coloniale »
5. « Atelier sur Saint-Just pour le 230e anniversaire de sa mort »
6. « Sûreté, sécurité, justice, une affaire de gauche ! »
7. « Rencontre de personnes racisées en non-mixité »
8. « Comment parler aux électeurs du RN ? »
9. « La créolisation »
10. « Comment garantir des parcours sûrs et légaux pour les réfugié.e.s LGBTQIA+ »
11. Intervention d'Assa Traoré, porte-parole du comité Justice pour Adama
12. Spectacle du comique Thomas VDB *(photo)*
13. Atelier avec Edwy Plenel

POUR QUEL PARTI ?

A **AmFis (université d'été de LFI)**
B **Journées d'été des écologistes**
C **CamPuS (université d'été du PS)**
D **Université d'été du NPA**
E **Université d'été du PCF**



Réponses : 1/a, 2/d, 3/d, 4/a 5/e, 6/c, 7/d, 8/c, 9/a, 10/b, 11/a, 12/b, 13/d.

Inspection chez les imams de Château-Chinon

Spécialisé dans l'enseignement de l'islam et la formation des imams, l'Institut européen des sciences humaines de Saint-Léger-de-Fougeret (Nièvre) a été inspecté il y a peu en tant qu'établissement d'enseignement hors contrat. Créé en 1992 par l'Union des organisations islamiques de France (UOIF), accusé de graviter dans l'orbite des Frères musulmans, il est surveillé par les autorités. En 2019, son antenne de Saint-Denis avait été fermée après une visite inopinée, qui avait débouché sur un avis défavorable pour manquements à la sécurité incendie. Les résultats de l'inspection au siège cet été n'ont pas été communiqués. Elle aurait mis en évidence des non-conformités techniques et administratives, sans lien avec le contenu des enseignements. L'IESH n'a pas souhaité s'exprimer. ERWAN SEZNEC

STEVENS TOMAS/ABACA – ZABULON LAURENT/ABACA – PASCAL SITTLER/REA – JOLY VICTOR/ABACA – DIDIER ARNOUX/RADIO FRANCE/MAXPPP – LAURENT VU/SIPA – CHANG MARTIN/SIPA



LE CHARABIOMÈTRE

Petit précis du jargon de cabinet

Le monde du pouvoir et des cabinets ministériels use et abuse de sigles, acronymes et autres diminutifs abscons. Exemples de ce dialecte avec leur traduction en français usuel.

En dialecte

Les collabs étaient unanimes, la DGP du nouveau PM avait été ennuyeuse et confuse : le CRS le confirmait. Même le dircab de la PAN l'admettait en off.

En français

Les collaborateurs parlementaires étaient unanimes, la déclaration de politique générale du nouveau Premier ministre avait été ennuyeuse et confuse : le compte rendu de séance le confirmait. Même le directeur de cabinet de la présidente de l'Assemblée nationale l'admettait officieusement.

En dialecte

La VO du Potus avait nécessité plusieurs RIM.

En français

La visite officielle du président des États-Unis (President of the United States) avait nécessité plusieurs réunions interministérielles.

En dialecte

L'objectif du sommet atteint, le conscom du Quai, briefé par le sherpa du PR, a rédigé une NAR résumant les grandes lignes du MOU.

En français

L'objectif du sommet enfin atteint, le conseiller à la communication du Quai d'Orsay, briefé par le conseiller diplomatique du président de la République, avait rédigé une note aux rédactions résumant les grandes lignes du protocole d'accord (Memorandum of Understanding).

En dialecte

Le débat d'orientation sur les fipu au sein de la comfi avait crûment démontré que la crim ne paye pas.

En français

Le débat d'orientation sur les finances publiques au sein de la commission des Finances avait crûment démontré l'inefficacité de la contribution sur les rentes inframarginales dans le secteur de l'énergie.

En dialecte

Classer le chow-chow *(photo)* dans la liste des Esod était très vite apparu comme le type même de la FBI.

En français

Classer le chow-chow dans la liste des espèces susceptibles d'occasionner des dégâts était très vite apparu comme le type même de la fausse bonne idée.

En dialecte

Pour le dépla du haussaire, le Pnaco avait demandé que soient prises un certain nombre de Micas.

En français

Pour le déplacement du haut commissaire, le Parquet national anti-criminalité organisée avait demandé que soient prises un certain nombre de mesures individuelles de contrôle administratif et de surveillance.

JEANNE ACCORSINI/SIPA

LE CHIFFRE DE PIERRE-ANTOINE DELHOMMAIS

52,8%

des Européens lisent au moins un livre par an

Selon une enquête d'Eurostat, 52,8 % de la population de l'Union européenne âgée de 16 ans et plus déclarait en 2022 avoir lu au moins un livre au cours des douze derniers mois. Cette proportion est de 60,1 % chez les jeunes de 16 à 29 ans, contre 47,2 % chez les plus de 65 ans, et elle atteint 60,5 % chez les femmes, contre 44,5 % chez les hommes. C'est au Luxembourg que le taux de lecteurs est le plus élevé (75,2 %) et en Roumanie qu'il est le plus bas (29,5 %). En France, il est de 61,7 %.

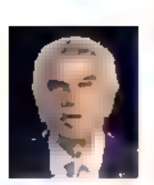
Beaune en pince pour Glucksmann

Dès la rentrée, Raphaël Glucksmann *(lire p. 24)* entend rallier le plus de personnalités de gauche possible afin de créer une *« grande force sociale-démocrate française »*. Outre Sacha Houlié, figure de l'aile gauche de la macronie, l'eurodéputé devrait pouvoir compter sur le soutien de Clément Beaune. *« La social-démocratie, beaucoup en parlent mais on ne la trouve pas. J'ai beaucoup de sympathie pour Raphaël Glucksmann et je participerai avec plaisir à sa rentrée »*, confie l'ex-ministre, battu au premier tour des législatives à Paris. Beaune fait par ailleurs savoir qu'il a prévu de faire paraître, à la fin de l'année, un *« livre programmatique »*. Pour lui ou pour Glucksmann ? **SE. S.**

« Leur capacité à communautariser le pays au travers du prisme ethnico-religieux fragilise le ciment républicain. »

Karim Bouamrane, maire PS de Saint-Ouen (93), à propos des Insoumis. La rumeur donne son nom pour Matignon (« Le Figaro Magazine », 16 août)

CARNET



Organisation L'Allemand **Thomas Bach,** qui dirige le Comité international olympique depuis 2013, a annoncé qu'il ne briguerait pas de troisième mandat à partir de 2025.

Prix Le Prix européen de la culture politique de la Fondation Hans Ringier 2024 a été attribué au couple Anne Applebaum et Radoslaw Sikorski. La journaliste et le ministre polonais des Affaires étrangères ont été récompensés pour leur engagement en faveur d'un « Occident libre et démocratique ».



Récompenses L'actrice australienne **Cate Blanchett** recevra un prix honorant l'ensemble de sa carrière lors du Festival international du film de Saint-Sébastien, du 20 au 28 septembre. L'affiche du festival sera également à son effigie. Le réalisateur espagnol Pedro Almodóvar recevra, lui, le prix d'honneur Donostia.

Classement de Shanghai 2024 L'université française Paris-Saclay accède pour la première fois à la 12e place du classement mondial des meilleurs établissements d'enseignement supérieur *(lire aussi p. 18)*. L'université américaine Harvard occupe le premier rang pour la 22e année consécutive, suivie de Stanford et du MIT.



Nomination **Godefroy Beauvallet** est nommé directeur général de l'École nationale supérieure des mines de Paris (Mines Paris-PSL).

PAGE RÉALISÉE PAR STELLA DE SANTIS

DÉCÈS



Gena Rowlands

94 ans. Actrice américaine. Au début des années 1950, Gena Rowlands interrompt ses études à l'université du Wisconsin pour suivre des cours d'art dramatique à New York. Elle débute sur les planches et rencontre le comédien John Cassavetes, qu'elle épouse en 1954. Révélée deux ans plus tard au théâtre dans *Au milieu de la nuit*, de Paddy Chayefsky, elle joue dans des séries télé qui financent Cassavetes devenu cinéaste. Elle est remarquée sur grand écran mais refuse une carrière à Hollywood et retourne à New York. Blonde et lumineuse, Gena Rowlands devient une figure du cinéma américain indépendant et muse de son mari, dont elle dira qu'il lui avait écrit *« les plus beaux rôles dont une actrice puisse rêver »*. Ensemble, ils tourneront de nombreux films, comme *Faces* (1968), *Une femme sous influence* (1974), *Opening Night* (1977), *Gloria* (1980), *Love Streams* (1984). Cassavetes a porté au plus haut les talents de son égérie, n'hésitant pas à utiliser des éléments de leur vie privée. Lorsque Cassavetes meurt en 1989, Gena vient de tourner *Une autre femme*, de Woody Allen. Elle fera encore de nombreuses apparitions dans des séries télévisées et sur grand écran, notamment dans *Décroche les étoiles* (1996), de Nick Cassavetes, son fils. En 2015, elle reçoit un oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.



Michel Guérard

91 ans. Chef cuisinier. Monument de la gastronomie française, considéré comme l'un des fondateurs de la « nouvelle cuisine », le chef du restaurant Les Prés d'Eugénie, à Eugénie-les-Bains dans les Landes, était triplement étoilé au Michelin depuis 1977.

Jean-Pierre Bansard

84 ans. Homme d'affaires. Sénateur LR des Français établis hors de France, il avait dirigé le Consistoire de France de 1992 à 1994.

Alain Delon

88 ans. Acteur français et producteur de films *(lire page 76)*.

Louis Mermaz

92 ans. Homme politique français. Il entre en politique dans les années 1950 à l'Union démocratique et socialiste de la Résistance (UDSR), où il rencontre François Mitterrand, auquel il restera fidèle durant toute sa carrière. Député de l'Isère, maire de Vienne, il sera président de l'Assemblée nationale de 1981 à 1986, porte-parole du gouvernement Bérégovoy de 1992 à 1993, puis ministre de l'Agriculture de 1990 à 1992.

Alain de Sédouy

94 ans. Producteur de télévision, coscénariste du documentaire de Marcel Ophuls *Le Chagrin et la Pitié*, licencié de l'ORTF en 1968, le journaliste participa à la création de Canal+ en 1984.

COLUMBIA/EVERETT COLLECTION/ABACA – IMAGE PRESS AGENCY/SIPA – JSA/SIPA – GILLES ROLLE/REA – ASHLEY LANDIS/AP/SIPA – SYLVIE HUMBERT/REA



Epeda

Epéda, l'excellence à la française depuis 1929.

Découvrez Dédicace, la collection Premium d'Epéda
et la liste de revendeurs sur **www.epeda.fr**

MANAGEMENT

Joue-la comme… Ben Smith : « L'encadrement se doit d'être bien habillé, c'est une question de respect »

Le directeur général canadien d'Air France-KLM dirige plus de 76 000 salariés à travers le monde. Il nous dit tout de sa routine professionnelle.



Le Point: Programmez-vous un réveil?
Oui, à 6 h 30. C'est tôt. Parfois, c'est un peu compliqué.
Ben Smith: Quel est votre premier réflexe professionnel?
Je regarde le prix du pétrole sur mon téléphone.
Pourquoi?
D'abord, parce que c'est le coût le plus important pour une compagnie aérienne. Et que cela dit toujours quelque chose de la géopolitique mondiale.
Éteignez-vous votre téléphone pour la nuit?
Non. Il est toujours allumé, à côté de moi.
Faites-vous de l'exercice physique le matin?
Oui, je vais quasiment tous les jours à la salle de sport, à 7 heures.
Durant combien de temps?
Une heure, avec un coach. C'est intense. Mais j'ai 52 ans, c'est important.
Combien d'heures dormez-vous par nuit, en moyenne?
Six heures.
Combien de courriels recevez-vous par jour?
Entre 300 et 400.
Comment les gérez-vous?
Mon assistante fait un premier tri. J'en lis une centaine et réponds à une cinquantaine. Je regarde entre quatre et cinq fois ma boîte mail par jour, et les textos et les WhatsApp, tout le temps.
Quel type de réponse faites-vous?
En général, je réponds par oui ou par non.
Vous n'utilisez pas la fonction «appel» de votre téléphone?
Sur le chemin du bureau, j'appelle des membres de ma famille, qui vivent en Australie. Je parle aussi à mes collaborateurs les plus proches durant quelques minutes, pour démarrer la journée.
Combien de personnes dans l'entreprise ont votre numéro de téléphone portable?
Des centaines, mais peu de gens s'en servent. Je reçois beaucoup de textos professionnels. Au Canada, les échanges passent plus par des appels ou des mails.
Êtes-vous WhatsApp ou SMS?
Les deux. Mais avec WhatsApp, on voit quand les gens ont reçu le message, c'est pratique.
On peut annuler cette fonction…
Oui, c'est d'ailleurs ce que j'ai fait sur mon téléphone, car je n'ai pas toujours le temps de répondre immédiatement…
Combien de personnes vous tutoient-elles dans l'entreprise?
Tout le monde me tutoie, c'est la règle. En réalité, tous n'y arrivent pas… En anglais, cette notion de tutoiement/vouvoiement n'existe pas, et c'est très bien. Je n'aime pas la barrière que le vouvoiement implique.
Tutoyez-vous tout le monde en retour?
En interne, oui. Quand je parle aux représentants de l'État, par exemple, non.
Mac ou PC?
Mac. Mais je travaille très peu sur mon ordinateur. Plutôt sur mon iPhone ou sur mon iPad.
Telegram? Signal?
Je suis inscrit, mais je m'en sers peu.
Faut-il brûler PowerPoint?
Je ne fais rien sur PowerPoint, mais s'il y a une présentation sur ce support, cela me va. Je préfère les mémos, très courts, dix points clés, pas plus. En France, vous aimez faire long…
Vous ne prenez pas de notes?
Jamais. Si c'est une chose importante, je vais m'en souvenir.
Comment vous informez-vous?
Je lis le *Financial Times* et le *Wall Street Journal*. Les journaux en français, pour moi, c'est plus compliqué, il y a beaucoup de mots et de formules grammaticales que je ne comprends pas.
À quelle heure arrivez-vous au bureau le matin?
9 h 30.
Quand prenez-vous connaissance du planning de votre journée?
La veille. En France, on a beaucoup de réunions, j'en ai entre six et sept par



jour, et c'est frustrant. Moi, j'aime avoir du temps libre.

Combien de temps durent les réunions ?
Le Group Executive Committee (GEC) se tient chaque semaine et dure trois heures. Pour les autres réunions, j'impose une limite de trente minutes.

À quelle heure quittez-vous le bureau le soir ?
19 heures. J'essaie de partir avant, mais je n'y arrive pas.

Que préférez-vous boire : du thé, du café ou du Coca sans sucre ?
Je préfère le thé et l'eau chaude. Ça me réchauffe, j'ai toujours froid.

Êtes-vous toujours à l'heure ou toujours en retard ?
Souvent en retard.

Votre bureau est-il fermé ou ouvert ?
Ouvert. Mais en France, les gens n'osent pas trop venir me voir à l'improviste.

Votre bureau est-il rangé ou en désordre ?
Plutôt rangé. Je n'aime pas les papiers qui traînent.

Utilisez-vous un coffre-fort ?
Non.

Quand avez-vous le temps de réfléchir ?
Entre deux réunions. J'aimerais avoir trois heures de libre par jour. Mais c'est impossible. J'ai une heure, au maximum.

Avez-vous une astuce pour éviter que les gens vous fassent perdre du temps ?
Je suis assez direct. Si je veux passer à autre chose, je le dis.

Combien de décisions prenez-vous par jour ?
Des décisions… j'en prends toute la journée. Personne ne vient me voir uniquement pour discuter.

Avez-vous peur de vous tromper ?
Non. Et je n'aime pas revenir sur une décision.

Cela ne vous arrive jamais de changer d'avis ?
Si, mais cela m'énerve.

Depuis que vous êtes patron du groupe, qu'est-ce que vous ne pouvez plus faire ?
Être anonyme. Au siège, je dois prendre du temps, saluer les gens. J'aime cela, même si, parfois, je suis concentré sur mes sujets.

Et quoi d'autre encore ?
J'ai aussi moins de temps pour ma passion, les avions. Je pourrais passer des heures à étudier les plans des cabines, à analyser le programme des vols…

Pourquoi est-ce si important ?
C'est comme lorsque l'on construit une maison. Quand on achète un avion, on engage la compagnie pour quinze à vingt ans, cela mérite d'y réfléchir…

Combien de temps consacrez-vous au déjeuner ?
Quatre jours sur cinq, quinze minutes. Je mange des sushis avec mon directeur du cabinet, tout en travaillant. Une fois par semaine, je sors pour déjeuner avec un client ou un partenaire.

Fromage ou dessert ?
Ni l'un ni l'autre, mais de petits chocolats. Le chocolat français est extraordinaire. Je résiste difficilement, j'en prends six, sept, huit fois par jour.

Costume cravate ou jean basket ?
Costume cravate. Nos pilotes, nos hôtesses et stewards et nos agents en aéroport sont en uniforme. Le management, se doit de faire de même, d'être bien habillé. C'est une question de respect.

Est-ce facile de dire non à quelqu'un ?
Non, c'est difficile. Et il faut éviter de démotiver les collaborateurs.

Faites-vous du télétravail ?
Non.

Est-ce que vous voyagez souvent ?
Je vais à Amsterdam deux fois par mois. En Amérique du Nord, tous les deux mois. En Asie, tous les quatre mois. C'est beaucoup moins qu'avant.

Comment gérez-vous les décalages horaires ?
J'essaie de ne pas rester à destination plus de quarante-huit heures.

Arrivez-vous à décrocher durant les vacances ?
Ce n'est pas évident. Mais j'aime le fait que, en France, tout le monde prenne trois semaines de vacances en août. Cela oblige vraiment à ralentir. À Noël, aussi.

Quelle est votre référence en termes de management ?
L'ancien patron d'Air Canada, Robert Milton. Il m'a dit un jour : « Suis ta passion, travaille dur et tu auras des opportunités. » Il avait raison.

Que vous inspire le mot retraite ?
L'ennui ■ PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE BORDET

JUL EN FAURE POUR « LE POINT »

Raphaël Glucksmann

« Il faut tourner la page Macron et Mélenchon ! »

Alerte. Cinglant envers le Nouveau Front populaire, le nouveau chantre de la social-démocratie somme la gauche de rompre enfin avec LFI.





Déterminé.
À Paris, le 19 août, à son domicile. Le cofondateur de Place publique veut poser les bases en France d'une grande force sociale-démocrate capable de vaincre le RN à la prochaine présidentielle.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SCHUCK

Chaque soir, durant les JO, Raphaël Glucksmann, fou de sport, se mêlait à la foule du Club France (Paris 19e), QG des athlètes et de leurs fans, pour vibrer aux exploits des médaillés français. *« Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas montré un tel visage au reste du monde. Les gens chantaient dans le métro, c'était fou. On peut être un pays accueillant, fier, ouvert ! »* Un socle sur lequel bâtir, à ses yeux, loin des passions tristes de la dissolution, qui vit 10,6 millions d'électeurs voter Bardella. *« Emmanuel Macron a ouvert une parenthèse chaotique, mais on va construire sur ce qu'on a impulsé aux européennes »*, s'engage celui qui a récolté 3,5 millions de voix le 9 juin avec la liste PS-Place publique et entend maintenant travailler à l'émergence d'une grande force sociale-démocrate en France.

De la Corse, où il a pris quelques jours de vacances, cet admirateur de Blum, Mendès France et Delors s'est plongé dans les milliers de pages des textes fondateurs de la social-démocratie européenne et promet de prendre son *« bâton de pèlerin »* ces prochains mois pour poser les bases d'un mouvement capable, ambitionne-t-il, d'affronter Marine Le Pen à la prochaine présidentielle. Ce qui passera inévitablement, il l'assume, par *« une confrontation avec Jean-Luc Mélenchon »*. *« Jupiter et Robespierre, c'est fini ! Il faut tourner la page Macron et Mélenchon »*, défend-il.

S'il a soutenu le Nouveau Front populaire lors de sa genèse, parce qu'il fallait faire barrage au RN, il est cinglant envers la nouvelle union de la gauche, qui s'est, depuis le soir du second tour des législatives, enfermée sur elle-même, refusant d'engager le dialogue avec les autres forces politiques qui ont participé au front républicain. L'unique moyen, selon lui, de constituer une majorité et un gouvernement, comme cela se pratique au Parlement européen. Fin août, il portera ce message à l'université d'été du PS à Blois, avant une réunion de son parti Place publique, dans quelques semaines, en Gironde. Manière de signifier, alors qu'un sondage le crédite de 14 % pour l'Élysée, qu'il faudra à l'avenir compter avec lui dans le paysage politique hexagonal.

« Mélenchon a un but, être candidat à la présidentielle, quitte à ouvrir la voie à l'extrême droite. »

Le Point : On ne vous a pas entendu depuis début juillet. Le Nouveau Front populaire, que vous avez soutenu, ne s'est-il pas démonétisé en mettant plus de quinze jours à s'entendre, au terme de discussions obscures, sur un nom pour Matignon ?

Raphaël Glucksmann : Je n'ai pas voulu participer à ces discussions opaques, convaincu que ce n'était pas la bonne méthode, notamment parce que les appareils ont tout verrouillé. La divergence était claire dès 20 h 2 le 7 juillet *[second tour des législatives, NDLR]*, lorsque Jean-Luc Mélenchon a pris la parole pour asséner : *« Tout le programme du NFP, juste le programme du NFP et rien que le NFP ! »* et que les dirigeants des autres partis de gauche ont suivi, comme si le NFP avait la majorité absolue. Or il ne l'a pas, et personne ne l'a ! Il aurait fallu engager dès le soir du second tour un dialogue avec les partis politiques ayant participé au front républicain contre le Rassemblement national sur la base des priorités, comme l'augmentation du smic, le retour de l'ISF ou l'accélération de la transition écologique. C'est l'inverse qui fut fait : des semaines de huis clos pour dégager un nom de Premier ministre hypothétique. Je me suis engagé en politique avec pour principe de ne pas mentir et de refuser le plaisir de ces fables dont le seul but est de flatter sa base militante ou d'être applaudi sur X par des bots, des trolls ou des apparatchiks. Je ne pouvais pas participer à cette fiction et je préfère consacrer toute mon énergie à faire émerger en France une vraie force sociale-démocrate, dans le prolongement de ce que nous avons impulsé aux européennes.

Si c'était à refaire, est-ce que la gauche n'aurait pas dû rompre une bonne fois pour toutes avec LFI dès l'annonce de la dissolution ?

On avait déjà rompu pendant la campagne des européennes, avec la liste PS-Place publique que j'ai portée en tête à gauche, mais Emmanuel Macron a ouvert une parenthèse de chaos avec cette dissolution insensée, et, rappelez-vous, nous avons eu trois jours pour faire face au danger immédiat d'une majorité absolue du RN. Il fallait construire dans l'urgence une digue électorale, hiérarchiser les périls, tout faire pour éviter la prise du pouvoir par Marine Le Pen et Jordan Bardella. Je n'ai jamais cru à l'aplanissement magique des divergences extrêmement profondes que nous avons avec LFI, et j'ai dit dès le départ qu'il s'agissait à mes yeux d'une unité d'action électorale contre l'extrême droite. Point.

LFI menace d'engager une procédure de destitution contre le président s'il ne nomme pas Lucie Castets à Matignon…

Jean-Luc Mélenchon a un but : être candidat à la présidentielle, le plus tôt possible, quitte à ouvrir la voie à l'extrême droite. Mais ça ne sert à rien de s'indigner matin, midi et soir de ce qu'il fait ou dit : il suit sa ligne, sert ses intérêts, nourrit ses ambitions. Ce qui est plus problématique, c'est la propension des autres dirigeants de gauche à servir eux aussi ses intérêts et ses ambitions, à s'aligner sur sa stratégie ou à vivre dans l'angoisse de ses



admonestations. C'est cette faiblesse, le problème. Les Insoumis ont travaillé, développé une vision idéologique, déployé une stratégie politique et construit des réseaux militants. Les autres partis de gauche n'ont pas autant travaillé et ont progressivement développé un sentiment d'infériorité politique, intellectuelle et même psychologique. Le secret, c'est donc le travail. Et le courage aussi, un peu. Nous avons montré aux européennes que, quand on construit et assume un projet de gauche résolument démocrate et proeuropéen, sans baisser les yeux devant les démagogues, cela fonctionne ! Peu de gens croyaient à notre succès car la social-démocratie française a trop longtemps été mangée sur son aile gauche par Jean-Luc Mélenchon et sur son aile droite par Emmanuel Macron. À Place publique et avec nos nombreux amis au sein du Parti socialiste, nous allons continuer à faire reculer les murs du macronisme et du mélenchonisme. Je veux rendre les sociaux-démocrates français fiers de leur histoire et de leurs principes. Je préférerai toujours être l'héritier de Blum et de Mendès que de Chavez.

Comme l'ont fait les travaillistes britanniques…

En tournant la page Corbyn, ils se sont donné les moyens de tourner la page du populisme de droite. Nous allons le faire ici. Je suis certain qu'une social-démocratie renouvelée, écologiste et humaniste, parlant à nouveau d'industrie et de travail, claire sur la défense et la sécurité dans un continent en guerre, sera la digue face à l'extrême droite. Voilà ma conviction : en 2027, ce sera la social-démocratie, et non un succédané du macronisme ou un avatar du populisme de gauche, qui fera face au lepénisme.

Le président réunit les forces politiques le 23 août, mais on ne voit pas de compromis se dessiner e vue d'un gouvernement. Notre classe politique est-elle immature ?

Malheureusement, oui. Il suffit de se comparer aux autres démocraties européennes pour le saisir. Ça fait deux fois de suite que les Français envoient un signal fort en désignant une Assemblée nationale sans majorité absolue. C'était déjà le cas en 2022, et Emmanuel Macron s'était assis dessus. Là, l'éclatement est plus grand encore, et le changement d'ethos impératif. On est habitués en France à avoir soit tous les pouvoirs, soit aucun, pour se contenter finalement de postures. À gauche, notamment, on est terrorisés à l'idée d'être considérés comme impurs si on négocie des compromis. Mais pourquoi faire de la politique si c'est pour se condamner à l'impuissance et aux postures ? Si on veut l'augmentation du smic et des salaires, un ISF climatique, le renforcement des services publics en zone rurale ou une grande politique de réindustrialisation, cela passe par des discussions poussées avec d'autres forces politiques. Au Parlement européen, on a cette culture du ■■■

Divorce. Les désaccords profonds entre Jean-Luc Mélenchon et Raphaël Glucksmann se sont encore accrus avec la campagne émaillée de violences des européennes (ici en 2019, lors de l'Agora pour le climat, à Paris).

FRANÇOIS LAFITE/ DIVERGENCE

■■■ dialogue. C'est ainsi qu'on fait passer toutes les lois, même les plus ambitieuses. Et c'est ainsi que sont gouvernées quasiment toutes les nations européennes. Quand je suis devenu député européen, j'avais cette tendance française à confondre compromis et compromission, mais j'ai appris et compris. Il faut rompre avec l'esthétique de la radicalité, qui n'est en fait que du sectarisme et empêche justement toute transformation radicale, en finir avec le mythe de la toute-puissance et délaisser Jupiter comme Robespierre. Et donc tourner la page Macron et Mélenchon.

Et comment devient-on adulte alors?

En apprenant l'humilité et en devenant réellement démocrate. Le premier acte de cette révolution mentale sera un accord sur le changement du mode de scrutin. Dégageons rapidement une majorité pour instaurer la proportionnelle pour les prochaines législatives. Elle permet la clarté politique au moment du vote et oblige ensuite au compromis pour gouverner. Je suis un amoureux de la France et de son exceptionnalisme, mais ne pourrait-on pas parfois s'inspirer de nos voisins ? L'Allemagne, l'Espagne ou l'Estonie ne sont pas plus mal gouvernées que nous, que je sache. Je crois que nous sommes entrés dans ce moment d'apprentissage. Ce sera chaotique à court terme, mais bénéfique à plus long terme.

Comment prolonger le sentiment de communion nationale qu'on a connu avec les JO?

Il y a eu deux signaux extrêmement positifs sur lesquels nous devons bâtir. Le premier, c'est le 7 juillet, avec un sursaut citoyen qui a conduit des électeurs, pour éviter que le pays ne bascule au RN, à voter pour des candidats parfois très éloignés de leurs idées. La France qui refuse l'extrême droite a montré qu'elle était encore vaillante et mobilisée. Le deuxième, ce sont ces JO sensationnels qui ont été un incroyable moment de fierté française et d'ouverture au monde. On a tous ressenti une joie profonde, celle d'appartenir à un pays qui projette une si belle image de lui-même. Ça montre qu'on peut sortir du ressentiment et des passions négatives pour construire un récit positif sur nous-mêmes et sur le monde. Pendant la campagne des européennes, j'entendais partout les gens me dire : *« Nos élites n'aiment pas la France. »* On a vu avec le 7 juillet et les JO qu'on peut bâtir un patriotisme ouvert, qui est tout le contraire du nationalisme aigri de l'extrême droite. L'un des enjeux essentiels, c'est de renouer avec ce grand récit français trop longtemps délaissé par les élites dites progressistes.

« Il faut en finir avec le mythe de la toute-puissance et délaisser Jupiter comme Robespierre. »

À quoi devrait ressembler le futur gouvernement?

La question, c'est: gouverner pour faire quoi ? La force politique arrivée en tête est légitime pour proposer une réforme du scrutin législatif et quatre ou cinq grandes mesures de transformation sociale et écologique en essayant de rassembler le plus largement possible autour de cet agenda négocié. Cela suppose, à gauche, de l'ouverture et, chez Emmanuel Macron, de l'humilité. Autant dire qu'on n'y est pas encore ! Si le président pense qu'il réglera les choses en nommant une personnalité comme dans un casting, il se trompe. Il doit plutôt dire : « J'ai compris qu'il n'y avait plus de roi. Forgez des coalitions à l'Assemblée et je désignerai la moins minoritaire d'entre elles. » C'est à l'Assemblée que bat désormais le cœur de la démocratie française. Plus à l'Élysée.

Et s'il vous appelle à Matignon?

Avec quel mandat ? Je ne veux tirer ma légitimité que du projet que je porte, validé par les électeurs. Et puis il faut savoir dans la vie quand on est prêt. Je savais que j'étais prêt sur l'Europe, capable de porter une vision cohérente et de contribuer à la refondation de la social-démocratie européenne car nous avions travaillé à un projet puissant et à une stratégie claire pendant des mois et même des années. Suis-je prêt aujourd'hui à gouverner la France ? Ai-je travaillé à un projet pour le pays pendant des mois en sillonnant la France et en discutant avec les forces vives de la nation ? Non. J'ai un respect quasi sacré pour ces fonctions, et je ne ferai rien à la légère quand il s'agit du gouvernement de la France. Aussi suis-je réellement fasciné par le nombre de gens qui se sentent, se disent prêts, et par la facilité avec laquelle ils se portent candidats à Matignon ou à l'Élysée...

Un sondage Toluna Harris Interactive vous crédite de 14 % en cas de présidentielle. Ça met une responsabilité sur vos épaules...

Ma responsabilité, c'est d'abord de bâtir une force sociale-démocrate dominante intellectuellement, avec un projet crédible de transformation de la société, une force implantée dans tout le pays, qui soit en capacité de battre l'extrême droite aux prochaines élections nationales. On va s'y atteler dès cette rentrée à Place publique avec Aurore Lalucq, en construisant un parti de masse et en travaillant avec nos amis au sein du PS comme d'ailleurs. Il y a une nouvelle génération de maires, d'élus et de militants qui a très envie d'y aller. Si on arrive à construire cette force, si on ne saute aucune étape, si on bosse sérieusement et si on ne dévie pas de notre ligne, alors nous serons en mesure d'affronter le RN et de gouverner le pays. Ce que nous avons fait sur l'Europe, je veux maintenant que nous le fassions pour la France ■

« Ces méthodes de voyous sont racistes et d'un antisémitisme confondant. »



Sophia Aram

« L'extrême gauche est totalitaire et stupide »

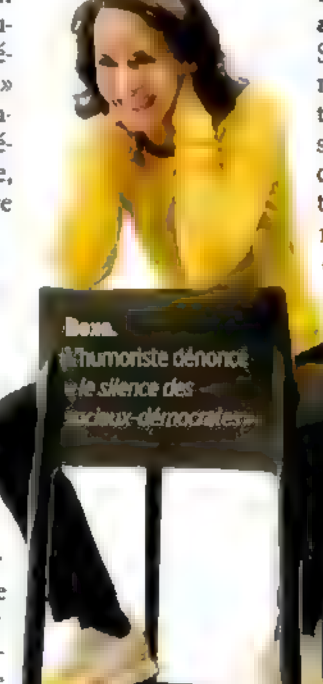
Meute. Attaquée de façon obsessionnelle par la *« secte mélenchoniste »*, l'humoriste vide son sac.

PROPOS RECUEILLIS PAR PEGGY SASTRE

Comme de juste, l'été de Sophia Aram, humoriste et chroniqueuse à France Inter, aurait dû être consacré au calme, au repos. À la préparation de la tournée de son spectacle, *Le Monde d'après*, récompensé par un molière de l'humour, prévue pour démarrer le 24 septembre à Blois. Mais c'était compter sans la guerre des gauches qui l'enrôle comme belligérante et qui, cette année encore, n'a pas pris de vacances. Avec le franc-parler et le tranchant qu'on lui connaît, Aram aborde sans détour les polémiques qui l'ont récemment visée. Elle en profite pour livrer un regard aussi acide que lucide sur l'évolution de sa famille politique, désormais plus prompte à traquer les *« islamophobes »* qu'à défendre la liberté d'expression, et dans laquelle elle ne perçoit rien de moins qu'une dérive *« totalitaire »*. Un entretien où la comique, oui, mais engagée, vide son sac, à défaut de faire ses valises.

Le Point: Dans votre dernier spectacle, vous avancez l'idée, dans laquelle beaucoup de nos lecteurs se reconnaîtront sans doute, que ce n'est pas vous qui avez changé, mais la gauche. Quelles sont à vos yeux ses évolutions les plus déplorables – et dommageables?

Sophia Aram: La soumission des sociaux-démocrates à la secte mélenchoniste! L'incapacité de la gauche de gouvernement à dénoncer un programme abscons et à sortir d'une alliance mortifère de peur de perdre des élus, aux dernières législatives ou aux prochaines municipales. Le plus frappant, c'est la peur et le silence des sociaux-démocrates, qui se taisent et se soumettent au totalitarisme bruyant et à la bêtise crasse de l'extrême gauche. C'est curieux comme ils ont peur d'être traités de *« sociaux-traîtres »*... Mais rien n'est impossible: les travaillistes anglais ont bien réussi à rompre avec les années Corbyn.



Doxa. L'humoriste dénonce le silence des sociaux-démocrates.

BENOIT CAMBILLARD/SP (X2)

Votre été semble bien agité. Déjà, vous n'avez pas été tendre avec Blanche Gardin, après son sketch en duo avec Aymeric Lompret donné lors d'une soirée de charité pour Gaza, début juillet. Vous y étiez comparée à un « herpès du cul » et désignée comme « islamophobe ». Pourquoi ne pas y avoir répondu par le mépris?

Sa croisade contre l'*« antisémitisme imaginaire »* repose sur l'idée que la montée de l'antisémitisme depuis le 7 Octobre est au mieux une illusion, au pire une machination sioniste, contrairement à l'islamophobie, qui serait partout, y compris au cœur de la décision de me remettre un molière. J'ai trouvé ça gratuit, dangereux et, surtout, profondément débile, voire à la limite du complotisme, et j'avais envie de le dire.

Vous l'avez qualifiée de « petite Blanche de gauche ». Pourquoi cet angle identitaire?

D'un côté, elle nie la montée de l'antisémitisme qui désigne le racisme envers les Juifs; de l'autre, elle assimile la critique de l'islam et de l'islamisme à un racisme envers les musulmans. Elle est infoutue de reconnaître la haine des Juifs en France, rendus coresponsables des crimes de guerre de Netanyahou, de même qu'elle est incapable de distinguer la critique de l'islamisme ■■■

■■■ de la haine des musulmans, qui est également un racisme. Son incapacité à faire la distinction entre la critique des idées, qu'elles soient politiques ou religieuses, et l'appel à la haine envers les individus est navrante. Sa vision de l'islam est donc profondément identitaire ; pour elle, ce n'est pas une croyance ou une idée, mais un élément de l'identité.

Dans quel sens ?

C'est au nom de cette vision identitaire de l'islam que des petits-bourgeois de gauche comme Blanche Gardin, Aymeric Lompret ou Guillaume Meurice me reprochent de ne pas respecter *« ma religion »* et d'être une mauvaise musulmane ou, si vous préférez, une *« traître à ma race »*. C'est d'autant plus drôle de les voir me désigner comme *« islamophobe »* et raciste qu'ils n'auront jamais à subir ni le racisme ni l'islamisme. Qu'est-ce que Blanche Gardin connaît à l'accusation d'apostasie, qui condamne à mort ? Cela ne l'empêche pas de m'expliquer ce que je dois penser de l'islam et de me traiter de raciste…

Il vous a été reproché d'avoir invité à prendre en compte également la souffrance des Israéliens depuis le 7 Octobre. Comment expliquez-vous cette réaction ?

Aux Molières, je n'ai effectivement fait que demander comment il était possible d'exprimer de la compassion envers les victimes civiles des bombardements israéliens sur Gaza sans exprimer une même compassion envers les victimes des actes terroristes organisés par le Hamas le 7 octobre dernier. J'avoue que j'ai du mal à comprendre ceux qui me reprochent d'avoir rappelé cette évidence, même si j'ai été moins surprise par les attaques d'une gauche pour qui le Hamas est une *« organisation de résistance »* que par la réaction assez enthousiaste de la salle ce soir-là. Qu'une Blanche Gardin se rachète un certificat de gauche en me tapant dessus ou en allant applaudir Judith Butler, c'est sûr, ça lui coûte moins cher que de se convertir à l'islam. Parce qu'au fond, je pense qu'il y a de la part de Blanche Gardin, Aymeric Lompret et Guillaume Meurice une forme de détestation d'eux-mêmes, une nécessité de se faire pardonner leur *« blanchité »*. Me traiter d'*« islamophobe »*, c'est une façon très pratique de jouer les décoloniaux tout en rejouant un énième remake du bon sauvage qu'ils assignent à résidence identitaire en m'enjoignant de respecter *« ma religion »*.



Récompensée. Sophia Aram reçoit le molière de l'humour, le 6 mai 2024, pour son spectacle *Le Monde d'après*. Ce qui n'a pas plu à tout le monde…

Vous voilà encore à susciter les huées sur X…

À chaque semaine sa bronca. Celle suscitée, donc, par Blanche Gardin me comparant à un *« herpès du cul »* et expliquant qu'on me décernait un molière pour récompenser mon *« islamophobie »*. Par Guillaume Meurice, me déclarant raciste et islamophobe dans un meeting du Nouveau Front populaire. Par les députés Aymeric Caron et Aurélien Taché-le-bien-nommé me faisant *« complice »* du *« génocide »* des Palestiniens… Que ces gens cherchent à criminaliser toutes les vannes sur l'islam, le voile ou l'islamisme, on le savait, mais leurs attaques ont pris un tour nouveau depuis le jour où j'ai réclamé, en effet, qu'on ait aussi de la compassion pour les victimes du 7 Octobre. C'est ce qu'ils ne supportent pas : qu'une Maghrébine comme moi puisse exprimer de la compassion pour les victimes civiles palestiniennes *et* israéliennes. Comme ils ne supportent pas non plus que je combatte clairement l'antisémitisme et que je fasse une distinction entre le racisme envers les musulmans et l'islamophobie.

Le 7 Octobre a radicalisé les positions. Les jugements sur vous aussi ?

Oui, car depuis leur volonté de me faire taire commence à se voir. On me prête des intentions dégueulasses et un pouvoir délirant. Mais l'extrême gauche est délirante, tant sur le plan des idées que sur la manière dont ils s'expriment et la violence de leurs attaques envers toutes les personnes qui ne pensent pas comme eux et ne rient pas des mêmes choses qu'eux. Pour résumer : leur fonctionnement, leurs méthodes et leurs manières sont devenus aussi totalitaires et stupides que leurs idées. Ce sont des crétins violents. Et cette violence est, en outre, pratiquée en meute. C'est ce qui les caractérise aujourd'hui.

Vous avez récemment encore « fauté » à leurs yeux. Pourquoi ce commentaire sur la marathonienne voilée Sifan Hassan ?

J'ai avant tout réagi à un commentaire d'Edwy Plenel qualifiant le hidjab de la championne néerlandaise Sifan Hassan de *« joyeuse réponse à l'archaïque interdiction française du voile pour les sportives »*. Il m'a semblé nécessaire d'ajouter au prêche de frère Plenel la photo de Manizha

BERZANE NASSER/ABACA

Talash, une athlète afghane membre de l'équipe des réfugiés, exclue de la compétition quelques jours plus tôt pour avoir affiché le slogan *« Free Afghan Women »* [« Libérez les femmes afghanes », NDLR], en ajoutant cette question : *« Qu'est-ce qui est archaïque ? »*. C'est là que j'ai remarqué que Sifan Hassan était visiblement plus douée pour courir le marathon que pour nouer son hidjab. Cela m'a fait marrer, j'ai repensé aux fois où, enfant à Casablanca, on me couvrait la tête parce que j'avais les cheveux mouillés en sortant du hammam et que ma grand-mère avait peur que je ne prenne froid. J'en ai fait un tweet : *« Moi quand je sors du hammam et que j'ai froid à la tête #TutoHijab »*.

Et la sauce ne cesse de monter. Voilà que des pointures comme Rokhaya Diallo en sont à faire campagne pour votre licenciement de France Inter, au motif que, sinon, il y aurait un deux poids deux mesures avec Guillaume Meurice. Qu'en pensez-vous?

Que Rokhaya Diallo mette sur le même plan une vanne moquant la manière dont une athlète noue son hidjab et une vanne reliant, par le prépuce, un Premier ministre juif à celui qui a pensé et organisé l'extermination de 6 millions de Juifs ne m'étonne pas vraiment. D'abord parce que Rokhaya Diallo est incapable de faire la distinction entre ce qui relève de la pratique religieuse ou des idées de ce qui relève des individus et de leur appartenance à un peuple… Surtout lorsqu'il s'agit de rappeler leur extermination. Ensuite parce que Rokhaya Diallo était l'une des premières à signer une pétition lancée par les Indigènes de la République contre le soutien à *Charlie Hebdo* après le premier incendie de leurs locaux en 2011. En sacralisant le voile – elle a quand même réalisé, pour le compte de France Télé, des documentaires prosélytes pour le port du voile, rebaptisé *« modest fashion »* ! – ou l'interdiction de représenter le Prophète en imposant aux non-croyants de « respecter » les pratiques ou les interdits islamiques, elle est malheureusement d'une constance rare dans sa volonté de combattre la liberté d'expression.

On se rappelle cette phrase de Salman Rushdie, déjà vieille de vingt ans : « Dès l'instant où vous affirmez qu'un système d'idées est sacré, que ce système relève d'une foi ou d'une idéologie laïque, à l'instant où vous affirmez qu'un ensemble d'idées devrait être protégé de la critique, de la satire, de la dérision ou du mépris, la liberté de pensée devient impossible. »

Le point commun de ces nouveaux « gardiens de la révolution » est de sacraliser le voile, mais surtout d'interdire toute forme de moquerie ou d'expression dénonçant l'archaïsme de cet instrument de l'apartheid de genre. Au nom de la liberté de le porter… D'après eux, parce que Sifan Hassan est libre de porter le voile, il m'est interdit de rire de la manière dont elle le noue, et surtout d'exprimer mon avis sur le hidjab, à savoir qu'il s'agit d'un instrument de domination masculine et de prosélytisme. Mon avis, c'est qu'elle fait ce qu'elle veut avec ses cheveux et que je suis libre d'en rire. Les raisonnements de ceux qui s'en offusquent sont à la fois dangereux et absurdes. Ces idiots utiles de l'islamisme déclenchent des vagues de harcèlement contre moi sur les réseaux sociaux. La « mère supérieure » Sandrine Rousseau considère que rire de la manière dont une athlète noue son hidjab est honteux. L'antisioniste patentée Ersilia Soudais me traite d'islamophobe. Cédric Herrou explique doctement qu'interroger Edwy Plenel sur l'archaïsme du port du voile serait tout simplement *« raciste »*.

« Les seuls à définir correctement l'"islamophobie", ce sont les islamistes eux-mêmes. »

Vous n'êtes pas fatiguée par tout ça?

Cela m'amuse, surtout. Comme quand Sandrine Rousseau juge mon tweet honteux. J'avoue qu'elle me fait souvent rire, bien malgré elle. Je pouffe quand je relis son tweet concernant l'affaire Meurice et le prépuce de Netanyahou. Elle écrivait alors qu'*« être Charlie c'est accepter que les blagues puissent blesser, heurter des convictions, provoquer les interdits »*. Avouez qu'il y a de quoi rigoler, d'autant qu'elle affirmait, grandiloquente et navrante : *« Nous nous sommes levés pour conserver ce droit. »* Ils se rêvent debout, alors qu'ils ne font que sacraliser un bout de tissu. En réalité, ils se couchent devant les promoteurs de l'islam politique en suppliant *« les habitants des quartiers populaires »* – c'est ainsi qu'ils désignent les musulmans aujourd'hui – de bien vouloir voter pour eux…

Quel regard portez-vous sur la présence accrue du mot « islamophobie » dans le discours public ?

Je crois que les seuls à définir correctement l'*« islamophobie »*, ce sont les islamistes eux-mêmes. Un islamiste tel Elias d'Imzalène explique clairement que *« l'islamophobie, c'est tout ce qui entrave la construction et le développement de la communauté, son expression, qu'elle soit visible ou politique, ici en France ou dans le monde »*. Il a au moins le mérite d'être clair. Ceux qui, comme les Insoumis, voient l'islamophobie partout s'inscrivent clairement dans une forme de collusion avec l'islam politique.

La conflictualité de la scène comique est-elle réellement une nouveauté? On a le sentiment que ce phénomène touche ■■■

■■■ d'abord les humoristes du service public…

Il y a toujours eu des bandes dans l'humour. Il y avait le *Tribunal des flagrants délires* ou la bande à Ruquier. La bande à Charline [Vanhoenacker] est caractérisée par un fonctionnement clanique autour de Meurice s'érigeant en directeur de conscience politique. C'était une joyeuse troupe qui, petit à petit, a dérivé vers le clan et qui fonctionne désormais clairement comme une meute. J'ai toujours évité les bandes, les obligations de penser en rond ou d'être rappelé à la pensée commune d'un groupe faisant avancer ses idées en rangs serrés. Je me suis toujours tenue à l'écart, y compris d'un « club » qui serait celui des « humoristes d'Inter ». C'est ce genre d'appartenance qui vous rend comptable des sorties plus ou moins heureuses des uns et des autres. Pour autant, je ne pense pas qu'il y ait une dérive conflictuelle dans le milieu de l'humour. Le « milieu de l'humour » n'existe pas. Il s'agit avant tout de la dérive de l'extrême gauche.

C'est-à-dire ?

Rendez-vous compte qu'Aymeric Caron en est réduit à diffuser des images d'un vieux sketch, déjà exhumé par Rima Hassan, que j'avais fait avec Arthur… en ne retenant que la partie dans laquelle je suis à genoux devant lui ? En faisant cela, ils organisent les vagues de harcèlement en ligne qui ne manquent pas de formuler ce que pensent réellement Aymeric Caron et Rima Hassan, sans oser le dire : « Sophia Aram est une suceuse de Juifs. » Ces méthodes de voyous sont racistes et d'un antisémitisme confondant.

Assistez-vous à une contraction de la liberté d'expression depuis le début de votre carrière ?

Je pratique mon métier d'humoriste de la même manière et avec la même liberté, mais cela déclenche plus de vagues et toujours plus de harcèlement en ligne. Ce n'est pas propre à l'humour, tous les journalistes, écrivains, élus et tous les individus sur les réseaux sociaux sont confrontés à ce phénomène. En invoquant l'offense, l'extrême gauche s'autorise la même violence que l'extrême droite, qui avait aussi lancé une vague de menaces et d'intimidations contre moi, lorsque j'avais expliqué que j'avais du mal *« à faire la différence entre un gros con et quelqu'un qui pense que tous ses problèmes sont liés à la présence de Noirs et d'Arabes sur le sol français »*. Cette injonction permanente au respect d'un « sacré » relève d'une même fonction politique : menacer et interdire toute forme d'expression contradictoire. Là-dessus, extrême gauche et extrême droite partagent un goût identique pour les pratiques totalitaires et violentes. La bêtise d'une partie de leurs sympathisants leur permet d'attiser la haine à l'encontre de tous les contradicteurs. Leur puissance de harcèlement se limite heureusement aux réseaux sociaux. Il suffit d'éteindre et d'aller à la pêche pendant qu'ils vomissent leur haine. Puis de rallumer deux ou trois jours après lorsqu'ils ont choisi une nouvelle cible. Ce faisant, ils enferment leurs « communautés » dans une vision archaïque du monde, plaçant l'offense avant la liberté de rire ou la liberté d'expression.

« J'ai toujours évité les bandes, les obligations de penser en rond ou d'être rappelé à la pensée commune d'un groupe. »

Êtes-vous sujette à l'autocensure ?

Non, mais à la lassitude, parfois. J'ai toujours envie de me foutre de la gueule des cons, auxquels il faut reconnaître une inépuisable créativité.

Quelles sont vos limites personnelles dans vos sketchs et chroniques ?

Je n'en ai aucune mis à part les limites imposées par la loi et mon envie de ne pas trahir les faits pour une vanne.

Avec votre dernier spectacle, un critique estimait que vous aviez « dérapé » dans une « profession de foi néoconservatrice »…

À l'heure où certains critiques considèrent que l'humour doit être au service de la révolution prolétarienne et que tout ce qui est à la droite de Guillaume Meurice est néoconservateur, j'imagine bien que je dois représenter une vision ultralibérale, quelque chose qui se situerait entre les deux chantres de l'ultralibéralisme qu'étaient Mendès France et Rocard !

Vous êtes très investie dans la lutte contre la pauvreté, notamment au Rwanda. Comment vous est venu cet engagement ?

Cela fait des années que je suis membre de l'ONG FXB International aux côtés d'Albina du Boisrouvray, qui a conçu des programmes qui aident très efficacement des familles à sortir durablement de la grande pauvreté. Je fais maintenant partie du conseil d'administration de FXB Rwanda, un pays que j'admire, notamment pour sa capacité à se reconstruire après le génocide perpétré contre les Tutsis en mettant de côté toute forme de revendication ethnique ou identitaire. Certains, en France, prennent le chemin inverse en communautarisant la société, ce qui ne conduira qu'à l'augmentation de la violence.

L'humoriste a-t-il des responsabilités politiques ?

Nous sommes tous responsables de ce que nous disons. Que l'on soit humoriste, journaliste, boulanger ou athlète. Nous sommes également libres d'exprimer un point de vue politique ■

« Haram » ? Avec son « tweet olympique », Sophia Aram a déclenché les foudres d'une gauche radicale, en s'en prenant notamment à la *« "mère supérieure" Sandrine Rousseau »*.

CAPTURE ÉCRAN X



Indélébile. Simone Veil, ici dans les années 1970, ne cachait pas le numéro de matricule – 78651 – tatoué sur son avant-bras gauche lors de sa déportation à Auschwitz, pendant la Seconde Guerre mondiale.

COLLECTION VEIL

Simone Veil : « N'oubliez pas ! »

Exclusif. En 2005, celle qui fut déportée était invitée à l'École normale supérieure. Texte de combat contre l'antisémitisme, *Pour les générations futures* (Albin Michel) est enfin publié. Extraits.

PAR JÉRÔME CORDELIER

« *Mais enfin, madame, vous n'avez pas entendu parler des camps de concentration ?* » Voilà ce que s'est entendu dire, un jour de 1954, Simone Veil, dans un cercle privé, par des individus ignorant son histoire, alors qu'elle plaidait pour une Communauté européenne de défense (CED) afin de trouver un chemin de réconciliation entre ennemis d'hier. Moins de dix ans après son retour d'Auschwitz, la rescapée de la Shoah – tragédie dans laquelle elle a perdu son père, sa mère et son frère –, future présidente du Parlement européen, avait déjà ce défi de réconciliation en tête. C'est ce qu'elle martèle, en avril 2005, lors d'une conférence devant les élèves de l'École normale supérieure. Ce texte, inédit, paraît enfin en France le 29 août sous le titre *Pour les générations futures*. En exclusivité, *Le Point* en publie de larges extraits.

L'ex ministre, disparue en 2017, siège alors au Conseil constitutionnel. Elle jouit déjà d'un grand prestige, mais la France connaît peu son histoire son autobiographie, *Une vie* (Stock), ne sortira que deux ans plus tard. Devant les normaliens, elle témoigne, comme elle le fera à maintes reprises plus tard, de l'engrenage qui a jeté sa famille de notables niçois dans l'enfer concentrationnaire. De la directrice de son lycée, qui lui dit : « *Arrangez-vous, mais ne venez plus au lycée* », au kapo qui, à son arrivée à Auschwitz, alors qu'elle manifeste son inquiétude de ne plus voir certaines personnes du convoi, lui rétorque : « *Vous voyez la fumée, eh bien voilà, c'est terminé, ils ont été gazés.* »

Simone Veil, née Jacob, ne met pas en avant sa douleur, mais d'abord celle des autres. À la barbarie, elle oppose la force du collectif qui a permis de fendre le silence et le secret, d'affirmer la nécessité de la transmission, de souligner l'urgence de la réconciliation. Tout est dit en peu de mots dans ce texte prophétique à la fois intime et politique. Ces paroles d'il y a vingt ans ont une résonance dramatiquement d'actualité, alors que le « *plus jamais ça* » d'antan se fracasse sur les « *identités meurtrières* », dirait Amin Maalouf, que chacun brandit aujourd'hui ■



Enfance. Simone Veil (au centre) avec sa mère sur la promenade des Anglais, à Nice.

PHOTO ARCHIVES FAMILIALES DE JEAN ET PIERRE-FRANÇOIS VEIL/SP

« Pendant très longtemps, [...] on a continué de croire que les déportés allaient revenir. »

EXTRAITS

LE REMORDS DES DÉPORTÉS SURVIVANTS*

Si, dans les familles françaises, il était rare que tous aient disparu, ce n'était pas le cas des Juifs d'origine polonaise ou allemande qui s'étaient réfugiés en France. Ils avaient pu, eux, sortir de leur pays, mais avaient laissé, surtout les Polonais, une grande partie des leurs dans leur pays d'origine. Ces familles, souvent très religieuses, étaient aussi très nombreuses, et il n'était pas rare que ces rescapés aient perdu 50 ou 60 personnes et restent absolument seuls. Non seulement ils n'avaient plus personne à leur retour mais, immigrés de fraîche date, ils n'avaient guère eu l'occasion de construire de ■■■

■■■ nouvelles relations en France. *[…]* La vie a été plus facile pour ceux qui, comme moi, même s'ils n'avaient plus leurs parents, également déportés, avaient tout de même conservé des attaches très profondes en France.

Ce qui me frappe pourtant, c'est que ces jeunes déportés rentrés avec nous et qui, pour la plupart, n'avaient plus personne, ces jeunes arrivés d'Allemagne, d'Autriche, des Pays-Bas, peu de temps avant la guerre, en 1938 ou en 1939, et de Belgique, surtout au moment de l'avancée allemande, ont fait preuve, bien que complètement dépaysés, d'une réaction, d'une énergie et d'une vitalité tout à fait extraordinaires. Si je le signale dès maintenant, c'est parce que tout autre a été la situation des enfants cachés, et ce quelles que soient leur origine et les conditions dans lesquelles ils avaient été cachés.

Paradoxalement, leur situation affective était presque plus difficile, surtout à partir de la Libération, en 1944, quand ils avaient été cachés par des membres de leur famille plutôt que dans des institutions. *[…]* La vie a été difficile parce qu'ils sont restés dans l'imaginaire, c'est-à-dire dans l'espoir. Ils ont été cachés dans des familles très diverses, qui, souvent, les ont accueillis simplement pour ouvrir leur porte à des enfants qui étaient poursuivis, trouvant tout à fait injuste le sort qui leur était réservé. *[…]* Lorsque ces enfants étaient cachés, allant si possible à l'école, quelquefois à l'église, ils ne connaissaient personne – c'était un milieu dans lequel ils n'avaient pas vécu –, ils ignoraient où étaient leurs parents, savaient qu'ils ne pouvaient avoir de relation avec eux, qu'ils étaient loin, mais ils espéraient les retrouver. Ils devaient taire leur nom, et, s'ils connaissaient mal le français, ils devaient s'interdire de parler.

Lorsque la France a été libérée, du moins une grande partie de son territoire, ils ont connu une première déception en apprenant que leurs parents avaient été déportés. Mais ils ont continué de nourrir beaucoup d'espoir. Pendant très longtemps en effet, entre la Libération et la fin de la guerre, on a continué de croire que les déportés allaient revenir. On parlait très peu d'Auschwitz et de sa libération, on ne comprenait pas que la plupart des déportés y avaient été envoyés et qu'on pouvait déjà anticiper ce qu'avait été leur sort. Je n'étais pas en France à cette époque, mais je sais que cette situation a été tout à fait occultée, tout à fait ignorée. Jusqu'en avril ou en mai 1945, on a donc espéré, et notamment les enfants cachés, que les déportés rentreraient. Ces enfants ont attendu, comme bien des parents ou des proches qui n'avaient pas été déportés, avant de comprendre que ceux qui n'étaient pas rentrés au cours des premières semaines ne rentreraient pas. Et c'est une douleur qui reste, je ne peux en parler à l'imparfait, extrêmement vive. C'est un remords pour nous, déportés survivants.



« Pour les générations futures », de Simone Veil (Albin Michel, 160 p., 17,90 €). Postface du philosophe Dan Arbib. En librairie le 29 août.

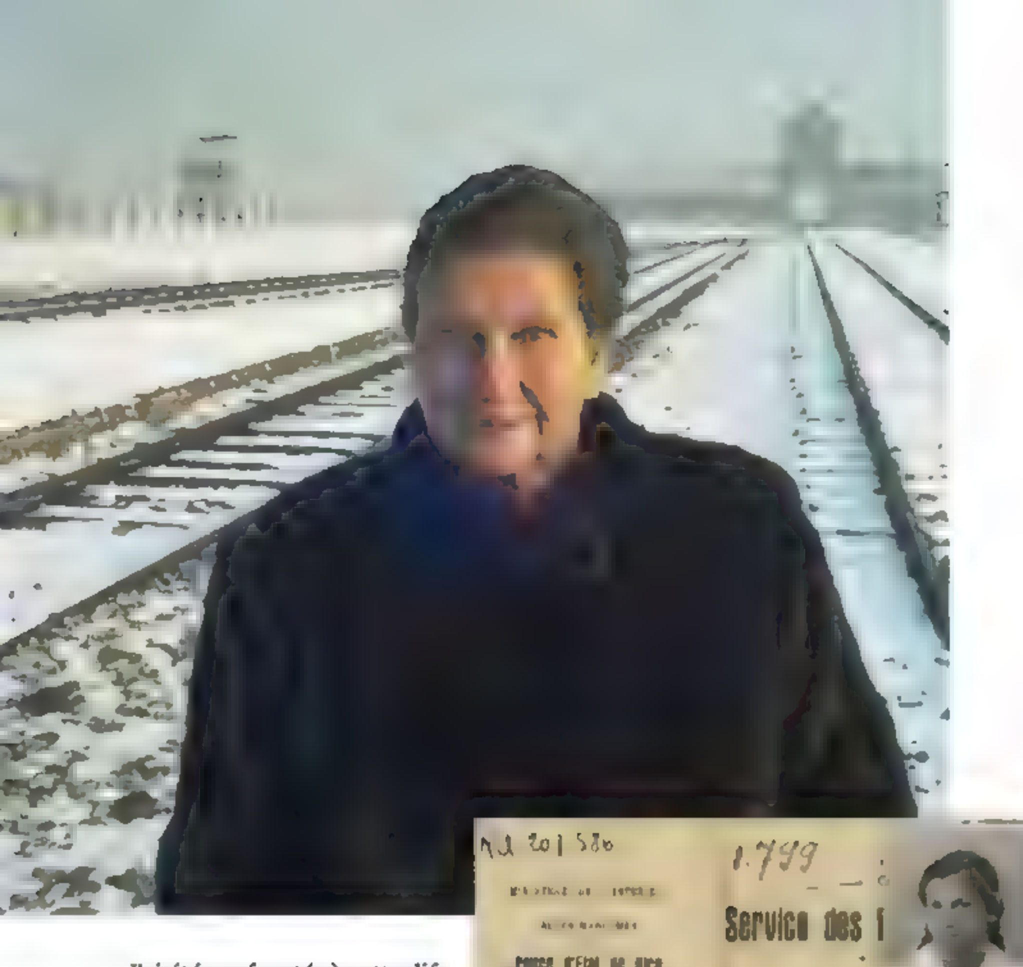
« Lorsque l'on parle de génocides, […] de crimes contre l'humanité, il est très important de spécifier ce qu'ils sont. »

COMMENT ON SE RÉCONCILIE

Lorsque l'on parle de génocides, lorsque l'on parle de crimes contre l'humanité, il est très important de spécifier ce qu'ils sont. Parce que je crois qu'on ne peut prévenir certains événements que si l'on en identifie les raisons. Parce que, malheureusement, ces raisons existent. Quelle est donc la raison invoquée ? Pourquoi ce qui se passe se passe-t-il ainsi ? S'agit-il de la haine envers une classe sociale, pour s'en débarrasser, comme au Cambodge, à des fins politiques ? Est-ce une haine ethnique ? La situation a-t-elle dégénéré à l'occasion d'un conflit ? D'un point de vue historique et sociologique, il me semble très important, dès l'apparition de certains symptômes d'une menace quelconque, de l'identifier pour essayer de la prévenir. Car il y a tout de même des moyens. Ce n'est pas facile, mais des moyens permettent d'essayer d'intervenir. Dans certains cas également, les Nations unies, même lorsqu'elles étaient sur le terrain, n'ont pas vraiment obtenu l'autorisation d'agir militairement ou n'en ont pas eu la capacité. Pourtant, il faut pouvoir le faire quand menacent un génocide ou des crimes contre l'humanité. Il faut avoir le courage d'une véritable intervention. Ce qui n'a pas été le cas, il faut le dire, au Cambodge et au Rwanda. Les conditions étaient extrêmement difficiles, mais tout de même… Pour le Cambodge, la menace d'une Troisième Guerre mondiale, d'un conflit nucléaire, pesait certainement. Mais ce n'était plus le cas pour le Rwanda, une région du monde qui a connu un long cheminement d'erreurs. Si je pense très important pour les intéressés eux-mêmes d'essayer de retracer cette histoire, de savoir comment cela s'est passé et pourquoi, il importe aussi, ensuite, de trouver comment on se réconcilie.

« AUSCHWITZ ? JE NE SAIS PAS CE QUE C'EST. »

Les futures générations pourraient éprouver des sentiments nationaux différents, se dire, et il serait plus difficile de répondre à ce genre d'argument : *« Nous ne sommes pas responsables, nous n'avons pas à payer. Ni pour nos grands-parents, ni pour nos arrière-grands-parents. »* C'est vrai. C'est pour cette raison que, s'il ne faut pas renoncer à connaître le passé, nous tous, les uns et les autres, nous ne devons pas les considérer comme comptables de celui-ci. Mais leur dire : *« N'oubliez pas, faites l'histoire, mais sachez que vous n'êtes pas en cause. »*



Rescapée. Ci-dessus Simone Veil au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau (Pologne), où elle fut déportée en 1944 avec sa mère et sa sœur Madeleine, soixante ans après sa libération. En haut, un document officiel établi au nom de Simone Jacob, son nom de jeune fille

DR · BENOÎT GYSEMBERGH/PARISMATCH/SCOOP

J'ai été confrontée à cette difficulté quand j'étais présidente du Parlement européen, en 1979. Beaucoup de parlementaires allemands y siégeaient, autant que de français, c'est-à-dire 81. Parmi eux figuraient plusieurs élus d'un certain âge. Je me suis toujours demandé ce qu'ils avaient fait pendant la guerre. Naturellement, je ne les ai jamais laissés entrevoir cette interrogation et j'ai entretenu avec eux de très bonnes relations. Mais je me suis toujours posé la question et je suis restée très vigilante sur ce point. Cela dit, l'année dernière, j'ai été invitée par le Bundestag à prononcer un discours le 27 janvier. Les autorités du pays étaient présentes au grand complet et, toute la journée, en Allemagne, on a diffusé mon discours. Il s'agissait de parler à la fois du passé et de réconciliation. Je crois qu'il n'y a pas d'autre voie.

Tout autre est la situation des pays qui ont vécu sous régime communiste pendant longtemps. Les premières années, aussi longtemps que l'Union soviétique a gardé de bonnes relations avec Israël, après sa création, la volonté de connaître la Shoah, d'en parler, de parler aussi de la situation des Juifs était manifeste. Je me souviens du 15e anniversaire de la libération d'Auschwitz. Les Russes avaient organisé une très grande manifestation à laquelle j'avais été invitée avec deux parlementaires. *[...]* À cette époque-là, les Russes pouvaient organiser une telle manifestation. Puis la situation a changé et, quand a commencé la confrontation avec Israël, ont eu lieu un certain nombre d'incidents.

À cet égard, la Pologne, qui a connu un pogrom en 1946 à Kielce, est un exemple très particulier, et les gouvernements successifs, sous influence soviétique et communiste, ont organisé le refus de parler de ce qui s'était passé pendant la guerre. Je m'y suis rendue comme ministre, en 1976 je crois. Lorsqu'on demandait où était Auschwitz, lorsqu'on voulait visiter le ghetto de Varsovie, voir ce qu'il en restait, même s'il n'en subsistait plus rien d'ailleurs, votre interlocuteur faisait l'innocent : *« Auschwitz ? Je ne sais pas ce que c'est ! Ni où c'est ! »* L'occultation était totale. Et il a fallu attendre longtemps pour que la situation évolue.

NÉGATIONNISME, LE « GRAND DANGER » D'INTERNET

Le négationnisme est, pour une part, fondé sur l'antisémitisme, mais il est aussi une posture. C'est une façon de dire : *« Comme ça, on n'en parle pas », « Ils nous embêtent »*, etc. *[...]* Je ne crois pas du tout à la bonne foi de ces auteurs, je suis persuadée qu'ils veulent mobiliser une partie de la population et que cette mobilisation est commode. *[...]* En réalité, on trouve bien peu d'historiens, quel que soit leur pays, pour soutenir le négationnisme. En revanche, on doit compter avec celui d'Internet, qui est un négationnisme politique. On a bien inventé *Les Protocoles des sages de Sion*. On peut toujours raconter ce qu'on veut, c'est de très bonne guerre, personne n'ira vérifier. Il existe un public, isolé, peu cultivé, ne sachant parfois même pas lire, qui prend ces inventions pour argent comptant. Ces textes de propagande, parfois des livres entiers, font partie des programmes scolaires dans certains pays. Mais c'est leur diffusion sur Internet qui représente un grand danger. Cette propagande aura cours aussi longtemps que nous connaîtrons des conflits. Quels qu'ils soient. Je ne pense pas seulement au Moyen-Orient mais à des conflits violents entre religions, dont certaines utiliseront ce genre d'argument. C'est à nous de savoir y répondre ■

* Les intertitres sont de la rédaction.

Jeux paralympiques, les prodiges de la performance

LES JEUX PARALYMPIQUES DE PARIS 2024 se dérouleront du **28 AOÛT** au **8 SEPTEMBRE.**

4 400 ATHLÈTES sont attendus sur les 2[illegible] sites de la compétition ; ils représentent 184 nations.

LA DÉLÉGATION FRANÇAISE

236 ATHLÈTES **20 GUIDES**

LE GROUPE D'ATHLÈTES FRANÇAIS se compose de

81 FEMMES (34,32 %) **155 HOMMES** (65,68 %)



Favori. Le Français Alexis Hanquinquant, vainqueur de l'épreuve test de paratriathlon (PTS4), à Paris, le 19 août 2023.



DIBON ANTHONY/ICON SPORT/ABACA

Inspirants.

Comment devient-on un parathlète ? Des champions confient au *Point* leurs secrets de réussite.

PAR NATHALIE LAMOUREUX

Alexis Hanquinquant ne rêve qu'en grand. *« Dès que j'ai été amputé de la jambe droite en 2013 à la suite d'un accident du travail, j'ai eu besoin de défis et j'ai visé très vite une participation aux Jeux paralympiques »*, confie le Normand âgé de 38 ans. Ancien maçon et adepte de full contact, il choisit de se convertir au triathlon, un sport exigeant une grande polyvalence : il s'agit d'avaler 20 kilomètres à vélo, 5 kilomètres de course et 750 mètres de natation équipé d'une prothèse. Ses heures d'entraînement intense portent leurs fruits, les bonnes performances s'accumulant dès 2016. Six fois champion du monde. Et son grand rêve olympique se concrétise par la plus belle des médailles – l'or – aux JOP de Tokyo, en 2021. Il est tout simplement le meilleur de sa catégorie.

À Paris, le porte-drapeau de la délégation française aux Jeux paralympiques 2024 compte bien débouler en tête sur la ligne d'arrivée, pont Alexandre-III, à l'issue d'un parcours costaud et spectaculaire. Peut-être les spectateurs auront-ils le temps d'apercevoir ses tatouages qui s'amusent du caractère robotique qu'on pourrait associer à sa prothèse, donnant l'impression que des pistons, des tuyaux… sont directement intégrés au corps en lieu et place de veines ■■■

Athlétisme
Nantenin Keita, puissance 4

À 39 ans, Nantenin Keita est une symphonie d'excellence : quadruple médaillée olympique sous le maillot français, dont une médaille d'or en athlétisme sur le 400 mètres T13* à Rio en 2016. Première relayeuse de la flamme olympique sur le sol français, la multichampionne du monde portera le drapeau bleu-blanc-rouge lors de la cérémonie d'ouverture avec Alexis Hanquinquant. Une étoile dans la nuit parisienne, avec sa peau diaphane et son regard lumineux. *« Un amour plein d'humilité »*, ajoute-t-on chez Malakoff Médéric Humanis, où elle déploie ses talents dans les RH.

La fille du célèbre musicien Salif Keita, native de Bamako au Mali et arrivée toute petite en France, est atteinte comme son père d'albinisme. Elle souffre d'une déficience visuelle (entre 0,7 et 0,8 dixième), avec des difficultés à percevoir les couleurs et des distances. *« C'est comme une grosse myopie, je ne vois que de très, très près. Sur le terrain, je fonctionne beaucoup à l'instinct. En milieu de course, je me repère grâce au contraste des couleurs. »* Si sa vision est voilée, la musique est son talisman. *« J'écoute de tout, rap, pop, variété française, sauf la techno et le hard rock. La musique guide mon état d'esprit. Si je veux échapper à une émotion, je change de mélodie. La dernière musique que j'écoute avant de poser mon casque est toujours une chanson de mon père. »* À Paris, pour ses cinquièmes paralympiades, la championne aspire à briller encore sur les pistes (meilleur temps sur 400 mètres T13 en 55"65), mais aussi à faire progresser l'inclusion des personnes en situation de handicap. *« Je veux quitter les Jeux de Paris sans aucun regret*, explique Keita, qui, à travers une association fondée avec son père, défend les droits des albinos. *Il s'agit de saisir cette opportunité pour qu'elle devienne un élan durable et non une simple étincelle. »* ■ K. L



En piste. À Paris, pour ses 5[es] paralympiades, Nantenin Keita vise une nouvelle médaille sur le 400 mètres (catégorie T13).

*T13 : T pour les coureurs et les sauteurs (T comme *track*, qui veut dire « piste »). Le nombre 1 indique la catégorie d'athlète, en l'occurrence déficient visuel, et le 3, le degré d'atteinte. Plus celui-ci est bas, plus l'impact du handicap sur la performance est important.

■■■ ou de muscles… Mais, ce qui est plus sûr, c'est qu'Alexis Hanquinquant, tout comme les 4 400 champions attendus dans la capitale, handicapés de naissance ou à la suite d'un accident, auront les yeux du monde entier rivés sur leurs exploits, symbolisant l'accomplissement d'une vie de sueur et de détermination.

« Les Jeux paralympiques nous invitent à repenser la notion même de performance en créant une diversité de compétitions et d'épreuves, adaptées à une pluralité de réalités corporelles », explique Sylvain Ferez, sociologue et maître de conférences à la faculté des sciences du sport de l'université de Montpellier. Chacun a ainsi la possibilité de développer ses propres capacités et d'atteindre l'excellence dans un cadre qui valorise la diversité et l'individualité des parcours. *« J'espère qu'on nous verra davantage comme des athlètes que comme des handicapés qui font du sport »*, souffle Florian Jouanny, triple médaillé paralympique en handbike, une discipline du paracyclisme se pratiquant presque en position allongée, avec un vélo à trois roues, et tracté par celle à l'avant. Qualifié à Paris, le champion paralympique et champion du monde en titre insiste, car il a acquis sa place au sommet du sport grâce à un investissement au quotidien dans lequel chaque détail compte : mécanique, nutrition, plan d'entraînement, qualité de l'entourage, budget…

« Les Jeux paralympiques nous invitent à repenser la notion même de performance. » Sylvain Ferez

Fantasme. Sur la piste dionysienne, Trésor Makunda, 40 ans, malvoyant et multimédaillé aux Jeux paralympiques, compte bien briller. Sa spécialité : le 400 mètres (catégorie T11 : course du 100 m au 800 m ; non-voyant). Il avait oublié notre rendez-vous téléphonique. Lorsque nous le contactons, il est en plein effort, pédalant sur un vélo. *« Pourquoi la course ? J'avais des capacités naturelles et j'ai été repéré à l'école. »* Ayant perdu la vue à l'âge de 3 ans à la suite d'une infection, Trésor ne perçoit que la lumière et les ombres. *« L'homme a toujours eu ce fantasme d'aller toujours plus vite, toujours plus loin. J'ai choisi la vitesse pour ressentir cette sensation : foncer. Quand on ne voit pas, en effet, on vit souvent au ralenti. Ça pèse : dans la vitesse, je me sens libre. »* Grâce à l'entraînement, Makunda a développé sa rapidité et ses qualités musculaires, ce qui lui a permis de travailler la stabilité et les capacités proprioceptives, ■■■

JASON CAIRNDUFF/REUTERS

Ping-pong

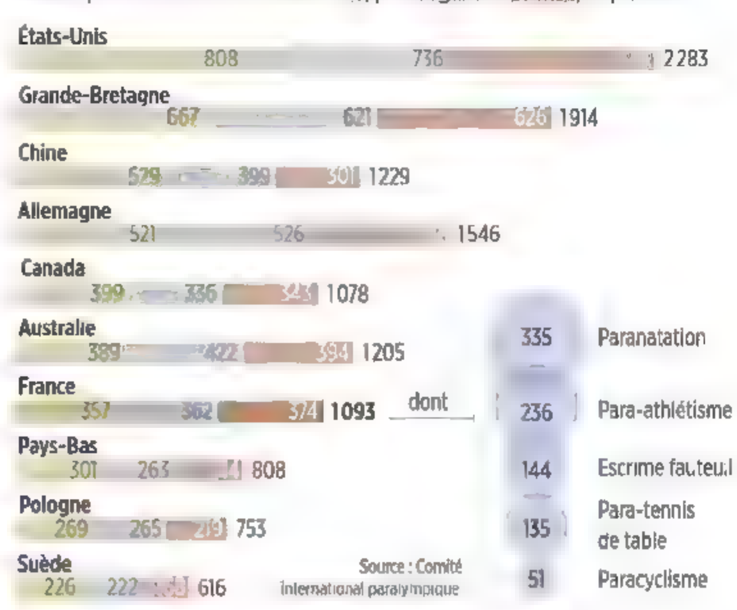
Léa Ferney, un mental de fer



De la balle ! À 21 ans, la prodige Léa Ferney devrait faire sensation lors de ces Jeux de Paris.

De l'avis de ses coachs, Léa Ferney n'est pas de nature stressée avant une compétition. « *On aimerait même qu'elle le soit plus* », avouent à l'unisson son entraîneur, Yann Yvray, et son préparateur physique et mental, Sébastien Verdin. La pongiste dijonnaise est championne du monde en titre et médaillée d'argent en tennis de table catégorie T11 lors des derniers Jeux paralympiques. À Tokyo, elle avait à peine 17 ans… La section dans laquelle elle évolue est réservée aux personnes présentant une déficience intellectuelle ou un trouble psychique. On appelle cela du sport adapté. « *Je suis la première Française à avoir remporté une médaille olympique dans cette section* », détaille la Dijonnaise. Léa Ferney suit une préparation basée sur celle de l'armée américaine, dixit son entourage, et pratique en particulier la sophrologie. Ce prodige bleu de la petite balle a débuté en 2011. Elle est repérée très vite par l'entraîneur national du sport adapté ; elle intègre un groupe de haut niveau alors qu'elle n'est qu'en classe de CM2. Lorsqu'il retrace son parcours, Sébastien Verdin est admiratif des progrès qu'elle a accomplis. « *Depuis que je la suis, elle a beaucoup travaillé sur son ouverture aux autres. Elle était très timide. Elle a appris à se connaître, à comprendre son corps et à l'exprimer.* » Aujourd'hui, la championne s'entraîne entre 15 et 20 heures par semaine. Et devrait reprendre ses études en CAP cuisine, à l'issue des JOP ■ **THOMAS VALOGNES**

PPP/ITTF - KIM PRICE/CAL SPORT MEDIA/SIPA





FLEUR JONG, 28 ANS, 1,83 M, LA STAR DU PARALYMPISME

• **Nombre de médailles en saut :** 4 médailles d'or, dont 1 aux Jeux de Tokyo (2021).
• **Nombre de médailles au 100 m :** 1 médaille d'or aux Championnats d'Europe (2021) et 2 aux Championnats du monde (2023, 2024).

6,74 m

SAUT EN LONGUEUR (CATÉGORIE T62)

Record du monde réalisé en 2023 lors d'une compétition commune avec les athlètes valides.

12''40

100 MÈTRES (CATÉGORIE T64)

Record du monde réalisé en mai 2023.

CES RECORDS BLUFFANTS DU MONDE PARALYMPIQUE

• **L'athlète Jason Smyth** (Irlande, T13, malvoyant) a bouclé le 100 mètres piste en 10"46.
• **Le nageur Ami Dadaon** (Israël, S4, affecté au niveau du tronc et des jambes) a conclu le 200 mètres nage libre en 2'44"84.
• **Le cycliste Alexandre Leauté** (France, C2, hémiplégie modérée) a terminé l'épreuve du kilomètre sur piste en 52"663.
• **L'haltérophile Lê Van Công** (Vietnam, moins de 49 kilos) a soulevé 183,5 kilos au développé couché.
• **La lanceuse de poids Raoua Tlili** (Tunisie, T41, petite taille) a atteint les 10,55 m.

■■■ cruciales pour détecter ses actions, ses mouvements dans l'espace. Ses séances sont variées: en général, il s'active deux fois par jour; lors des échéances paralympiques, ses séances durent de deux à trois heures au minimum. Il court avec un guide à qui il accorde une confiance absolue. *« Nous sommes soudés comme des grains de sable: ensemble, nous formons une belle plage. »*

Guislaine Westelynck, figure emblématique de la paranatation, ne va pas rater grand-chose de ces Jeux. Médaillée d'argent sur 100 mètres nage libre aux Jeux paralympiques de Séoul en 1988, elle dirige la Fédération française handisport, responsable de l'organisation, de la promotion et du développement des activités physiques et sportives, qu'elles soient de compétition ou de loisir, pour les personnes ayant une déficience motrice, visuelle ou auditive. Aujourd'hui, sur les 18 millions de Français licenciés dans un club de sport, moins de 100 000 sont inscrits dans des structures adaptées au handicap. Une goutte d'eau, quand l'on sait que plus de 400 000 enfants et 7,6 millions de personnes âgés de plus de 15 ans sont en situation de handicap. C'est que beaucoup se débrouillent, seuls, pour pratiquer un sport. D'où l'enjeu d'une médiatisation importante pour Paris 2024: *« Il faut que chacun puisse se dire: "C'est possible de faire du sport, sans se laisser effrayer par l'idée du haut niveau." »* La directrice précise cependant: *« Pour atteindre ce haut niveau, il faut d'abord être un véritable sportif, déterminé, volontaire, et résilient face à l'échec. Ensuite, une grande discipline à l'entraînement est essentielle, ainsi que des prédispositions pour la spécialité choisie. »*

« Pour atteindre le haut niveau, il faut être déterminé et résilient face à l'échec. »
Guislaine Westelynck

22 SPORTS AU PROGRAMME DE PARIS 2024

Basket fauteuil, boccia, cécifoot, escrime fauteuil, goalball, para-athlétisme, para-aviron, para-badminton, para-canoë, paracyclisme sur piste, para-cyclisme sur route, paraéquitation, parajudo, paranatation, parapowerlifting, parataekwondo, paratennis de table, paratir à l'arc, paratir sportif, paratriathlon, rugby fauteuil, tennis fauteuil, volleyball assis.

Revanche. Les Jeux paralympiques proposent 22 sports, dont la boccia, peu connue du grand public. Sonia Heckel, 35 ans, championne d'Europe en 2023 (catégorie BC3: limitation du tronc et des membres), s'est passionnée pour ce sport proche de la pétanque (boccia signife boule en italien) et qui fait appel à de véritables talents de stratège. Selon le handicap, les balles sont lancées à la main, au pied ou grâce à une rampe maniée par un assistant, comme c'est le cas pour Sonia Heckel, née comme sa sœur jumelle avec une myopathie des ceintures, une maladie musculaire rare d'origine génétique. *« Je vivais dans un petit village en Alsace, et on m'a toujours dit: "T'es handicapée, tu ne feras rien de ta vie." En primaire, dans les années 2000, certains parents interdisaient* ■■■

Tir à l'arc Guillaume Toucoullet, à la force des dents

Guillaume Toucoullet ne vise rien de moins que l'excellence. Pour ce para-archer, numéro 2 mondial, chaque flèche doit servir à le rapprocher un peu plus de son objectif ultime: décrocher l'or aux Jeux paralympiques de Paris 2024. Un titre qui viendrait étoffer son palmarès, déjà riche d'une médaille d'argent aux derniers Championnats du monde et d'une deuxième place aux championnats d'Europe.
Sportif dès son plus jeune âge, le Bayonnais, né en 1984, pratique dans un premier temps la pelote basque jusqu'à ce qu'une déchirure à l'épaule, à 14 ans, mette fin à ses ambitions. Il se tourne alors vers l'aviron, avec la même passion. Mais, en 2010, sa vie bascule lorsqu'il est victime d'un grave accident de moto: *« J'étais sur la route, une voiture m'a percuté. »* Lésion du plexus brachial,



Reconversion. Ancien rameur, Guillaume Toucoullet s'est mis au tir à l'arc. Avec succès.

le choc lui fait perdre l'usage de son bras gauche: *« Je l'ai là, mais il ne bouge plus. »* Pas question pour autant de renoncer. Il retourne à l'entraînement, intègre l'équipe de France handisport d'aviron, et trouve une échappatoire aux douleurs qui le hantent: *« J'en ai tout le temps, l'aviron me permettait de me dépenser, ça m'a beaucoup aidé. »*
En 2015, son équipe se qualifie pour les Jeux paralympiques de Rio. En 2016, c'est la désillusion: l'équipe part pour le Brésil, sans lui, sans qu'il comprenne véritablement pourquoi. *« Cela ne me convenait pas et j'ai préféré arrêter tout de suite. »* Il se tourne alors vers une nouvelle discipline, le tir à l'arc, et choisit de tirer « à la bouche », grâce à une petite languette en cuir fixée sur la corde de son arc. Ce dispositif lui permet de venir chercher la corde, de la tirer et de décocher avec une précision impressionnante. Contrôlé par le champion, le geste est fluide. *« Cela a des conséquences sur la nuque, la mâchoire, les dents... Je dois contrôler tout ça et rester vigilant. »* Une concentration de tous les instants pour la dernière flèche droite, celle qui touche ■ YANN DELALANDE

VID PONIKVAR/SPORT DA/S PA

▪▪▪ *à leurs enfants de jouer avec nous parce qu'ils avaient peur qu'on leur transmette notre maladie.»* Les Jeux auxquels elle est qualifiée sonnent comme une revanche. *«La boccia est un sport très cérébral, un peu comme les jeux de société, que j'adore. Il n'y a aucune monotonie, ce qui est essentiel pour moi, car je m'ennuie vite.»* Secrétaire comptable de profession, elle fréquente six heures par semaine le gymnase, mais son entraînement ne s'arrête pas là. *«Il y a aussi toute la partie analyse vidéo, préparation mentale et préparation physique, des éléments essentiels qu'on ne chronomètre pas. Cela représente entre quinze et vingt heures de travail hebdomadaire.»* Elle entretient ainsi sa concentration et apprend à gérer le stress et à parler en public. Pour elle, la défaite est *«hypercompliquée»*. *«J'aime gagner et je déteste perdre. Chaque compétition, dans ma tête, c'est une finale, rien d'autre, même si ce n'est pas toujours évident.»*

«Les périodes de repos sont quasi inexistantes, tout comme les vacances.»
Marie-Amélie Le Fur

Doutes. La compétition apporte son lot de réussite, de fierté, d'obsessions, mais aussi de doutes. *«Jusqu'au dernier entraînement, j'étais obsédé par l'idée du geste parfait, à répéter sans cesse. Le soir, allongé dans mon lit, je me voyais en train de ramer»*, raconte Christophe Lavigne, rameur d'aviron. Et si Sophie Caverzan, 29 ans, athlète de parataekwondo, assure qu'elle rebondit *«toujours»*, elle confie: *«Il y a des moments difficiles. On s'entraîne quatre heures par jour, chaque jour. Parfois, c'est dur, j'ai envie de pleurer et de tout arrêter. Mais rien ne me démoralise.»* Après une chute de cheval qui l'a laissée paralysée du côté droit, Marie Vonderheyden, 34 ans, a surmonté de nombreux obstacles pour rejoindre l'équipe de France de paradressage en grade 1. *«Pour atteindre ce niveau, j'ai dû travailler ardemment sur le plan physique, mental et technique, entourée d'une équipe dédiée.»* Elle a aussi dû convaincre des partenaires pour financer sa carrière. *«C'est un budget d'au moins 150 000 euros par an pour couvrir les frais liés au cheval, aux déplacements, à l'encadrement.»* Bien qu'inscrite sur la liste des présélectionnés pour les Jeux de Paris 2024, elle n'a pas été retenue pour les Paralympiques. *«Malgré tout, je ne regrette rien. J'ai été heureuse quand le staff de l'équipe de France m'a dit que j'étais une championne.»*

Exactement comme leurs homologues valides, derrière chaque engagement se cachent des choix cruciaux. *«Notamment en matière d'hygiène de vie et de vie sociale*, confirme Marie-Amélie Le Fur, triple championne paralympique et présidente du Comité paralympique et sportif français. *L'impact est considérable, surtout lorsqu'on travaille parallèlement. Les périodes de repos sont quasi inexistantes, tout comme les vacances. Dans ce modèle sportif, c'est beaucoup de fatigue et de privation alimentaire. Le soir, lorsqu'on se couche tard, on s'inquiète toujours d'une possible blessure.»* Pour d'autres, le plus grand défi réside dans la capacité à se relever ▪▪▪

FRANCK CRUSIAUX/REA POUR « LE POINT »

Cécifoot

Gaël Rivière, l'avocat qui attaque la défense



Double carrière. Gaël Rivière partage son temps entre le football et le droit.

Avocat d'affaires au cabinet Bredin Prat, Gaël Rivière, né aveugle il y a trente-quatre ans, se prépare à enfiler le maillot de l'équipe de France de cécifoot. Premier objectif: s'imposer avec ses coéquipiers le 1er septembre au stade Tour-Eiffel, face à la Chine. *«Avec ses capacités de perforation du bloc adverse, Gael est une pièce maîtresse du collectif»*, souligne son entraîneur, Toussaint Akpweh. Frédéric Villeroux, capitaine des Bleus, ajoute: *«Il crée du jeu, il a une conduite de balle étonnante à l'extérieur des pieds qui déstabilise la défense adverse.»*
Ces footballeurs s'affrontent deux fois 15 minutes sur une pelouse grande comme un terrain de hand, un bandeau noir sur les yeux. Les gardiens, voyants, livrent leurs indications aux défenseurs; derrière chaque cage, un guide oriente les attaquants. Quand ils s'élancent dans une action, les joueurs crient *«Voy!»* – le cécifoot est né en Espagne –, faute de quoi une pénalité leur est infligée.
Rivière, qui pratique le foot depuis son enfance, raconte avoir reçu une éducation *«idéale»*: *«Un dosage très fin entre exigence et liberté. Mes parents ont décidé que je ferais avec, ou plutôt sans. C'était bien, car se focaliser sur une guérison improbable n'encourage pas la construction de soi. Moi, j'avais cette petite voix intérieure pour me motiver à accomplir des choses.»* Il espère remporter l'or, douze ans après l'argent, décroché à Londres ▪ NICOLAS BASTUCK

« Pourquoi se fixer des limites quant à ce qu'il est possible d'accomplir ? » Fleur Jong

■■■ après un drame. Cheveux dorés, souriante, Fleur Jong, 28 ans, originaire des Pays-Bas, médaillée d'or à Tokyo dans le saut en longueur (catégorie T62) et détentrice d'un record à 6,74 m, est l'une des stars les plus attendues à l'occasion de cette 17ᵉ édition des Jeux paralympiques. Celle qui pratique aussi le 100 mètres avec succès confie : *« Ce sont des semaines de travail acharné, souvent dans l'ombre, loin des projecteurs des grands stades. Il faut rendre l'entraînement agréable, s'entourer de personnes qui tout à la fois vous soutiennent dans l'effort et partagent avec vous des moments de rire et de complicité. »* Mais aussi qui vous accompagnent quand il faut prendre des décisions radicales : un an après une infection bactérienne, la Néerlandaise, déjà amputée de la jambe droite, doit se faire amputer du pied gauche si elle veut continuer : d'insupportables douleurs au talon compromettent en effet sa pratique. Elle le fait. Et bénéficie aujourd'hui, d'ailleurs, d'un appareillage encore plus performant. *« Il y avait un risque, mais j'avais la foi,* se remémore-t-elle. *J'étais entourée de médecins compétents. C'est la décision la plus importante et la meilleure de ma vie. »* Un mental d'acier, là est souvent la clef pour ces athlètes qui ont des leçons à nous donner : *« Nous ne savons pas jusqu'où nous pouvons sauter et jusqu'à quelle vitesse nous pouvons courir. Alors pourquoi se fixer des limites quant à ce qu'il est possible d'accomplir ? »* Au Stade de France, elle pourrait bien faire de nouvelles étincelles ■

NAOKI MORITA/AFLO SPORT/PRESSE SPORTS

LES STARS À SUIVRE

France
Ugo Didier (paranatation), Sandrine Martinet (parajudo), Stephane Houdet (tennis fauteuil), Marie Patouillet (paracyclisme), Dimitri Pavadé (saut en longueur, T64), entre autres.

Étranger
Pays Bas : Fleur Jong (saut en longueur, T62) ; Grande-Bretagne : David Smith (boccia) ; États-Unis : Tatyana McFadden (para-athlétisme) ; États-Unis : Jessica Long (paranatation) ; etc.

Qui participe ?

Les épreuves paralympiques sont ouvertes aux athlètes qui présentent un handicap physique (amputation, hémiplégie, paraplégie...), mental ou une déficience sensorielle. L'athlète est d'abord classé selon son type de handicap, à travers un système de classification élaboré par des experts médicaux et techniques qui évaluent comment le handicap affecte le mouvement sportif et les performances de l'athlète. Chaque discipline dispose de son propre système de classification. Ainsi, en athlétisme, des sportifs atteints d'une déficience visuelle ne sont pas alignés sur la même ligne de départ que des amputés ■

Goalball Un sport collectif réservé aux déficients visuels

Les règles du jeu : deux équipes de trois personnes s'affrontent pendant deux fois 12 minutes pour lancer une balle sonore dans le but adverse. Les matchs sont rapides et intenses.

Ce sport a été imaginé comme un moyen de réadaptation des vétérans ayant perdu la vue pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les joueurs défenseurs se positionnent sur la largeur du but, soit 9 mètres. Ils bloquent les tirs adverses avec leur corps.

La balle pèse 1,25 kg et contient des grelots qui permettent de la repérer dans l'espace.

Pour neutraliser les différences de vision, le port d'un masque opaque et de patchs sont obligatoires.



À Paris, la France participe pour la première fois à une compétition de goalball au niveau olympique. Les Brésiliens, qui ont remporté la médaille d'or à Tokyo, sont à suivre de près.

Les attaquants s'efforcent de déjouer les défenseurs en tentant de limiter la résonance des clochettes. Un mauvais lancer est sanctionné par un penalty.

Photo. Le quart de finale masculin Japon-Chine à Tokyo, en 2021.

Comment les Bleus ont changé de braquet grâce à Airbus



Collaboration. Élise Delzenne et Anne-Sophie Centis s'entraînent sur leur nouveau tandem au vélodrome de Roubaix le 3 juillet.

Paracyclisme. L'équipe de France en rêvait, le géant de l'aéronautique l'a fait. Récit d'une révolution.

PAR BEATRICE PARRINO

Ce jour là, à Ostende, en Belgique, en marge d'une épreuve de Coupe du monde de paracyclisme, les Allemands, les Néerlandais et même les maîtres britanniques se sont arrêtés; ils voulaient savoir qui avait bien pu fabriquer ce vélo, long, fin, aérodynamique. Le tandem en mettait plein la vue, oui. Puis ces curieux à la recherche d'un indice se sont penchés pour regarder les noms inscrits sur le cadre : Petit-Breton, Sisco Composites et ces six lettres mythiques, A i r b u s, celles du géant européen de l'aéronautique. Mais que vient-il faire dans cette affaire-là ? Les Allemands, les Néerlandais, les Britanniques insistent : cet engin est-il léger ? Est-il rigide ? Est-il confortable ? Etc. Les questions s'enchaînent, mais les Français, propriétaires de ces vélos reluqués de la roue arrière au guidon, restent bouche cousue et fiers. Enfin, ils ont un vélo à la hauteur de leurs ambitions. Certes, ils constituent une des meilleures équipes du monde en paracyclisme, mais il leur manquait ce petit quelque chose pour revenir dans la roue de l'innovation et se distinguer au sein du peloton. Les Allemands ne s'en cachent pas non plus : depuis des années, des scientifiques affiliés à leur ministère de la Défense élaborent leur matériel de compétition. En revanche, les Britanniques et les Néerlandais, actuels maillots jaune et arc-en-ciel de la technologie au service du paracyclisme, gardent secret jusqu'au nom de leurs partenaires industriels; leurs montures ultra-sophistiquées n'arborent ainsi que leurs couleurs nationales…

Nos voisins d'outre-Manche ont commencé à inventer un matériel high-tech pour se détacher du peloton à l'occasion des Jeux olympiques organisés chez eux, à Londres, en 2012. Très vite,

5 MILLIONS D'EUROS

C'est le montant investi en recherche et innovation par l'Agence nationale du sport à travers plusieurs partenariats (dont Airbus). Objectif : améliorer l'équipement d'une partie de notre délégation pour les Jeux paralympiques.

DENIS CHARLET/AFP

les Français ont commencé à souffrir, à les voir leur mordre les mollets. *« On était à la ramasse dans le tandem par rapport à eux et aussi par rapport aux Néerlandais »*, admet sans chichi Mathieu Jeanne, l'entraîneur de l'équipe de France de paracyclisme. Mais un jour de 2022 est arrivée une petite notification sur le bureau de la Fédération française de cyclisme : l'Agence nationale du sport proposait de la mettre en relation avec Airbus, avec l'idée d'améliorer les performances de ses athlètes. Bingo ! Tout le monde tombe d'accord, les JO se jouant à la maison, il ne s'agirait pas de rester au pied du podium. À partir de 2023, l'équipe de France de cyclisme et des ingénieurs d'Airbus se sont associés pour imaginer le tandem engagé sur les épreuves de Paris 2024. *« Ce projet a nécessité plus d'un an de travail »*, confie Christophe Debard, ingénieur chez Airbus, chargé du projet.

L'innovation s'est concentrée sur la pièce maîtresse d'un tandem : le cadre.

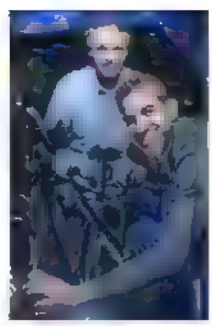
« Lego ». L'innovation s'est concentrée sur la pièce maîtresse d'un tandem : le cadre. Tous les membres de l'équipe de France de paracyclisme ont participé activement à son remodelage. Entraîneurs, pilotes, c'est-à-dire ceux, valides, qui s'installent à l'avant du tandem, ainsi que les athlètes, malvoyants ou aveugles, placés à l'arrière, ont minutieusement dialogué avec les ingénieurs du constructeur pour leur expliquer ce qu'ils souhaitaient : puissance, aérodynamisme et ergonomie. En parallèle, la fédération a sollicité l'Insa à Lyon afin de déterminer, à l'aide d'un tandem réglable, les géométries de cadres idéales pour briller sur route et sur piste. Puis les ingénieurs d'Airbus ont pris le relais. *« C'était comme un Lego »*, décrit Christophe Debard. Pour boucler la boucle, Airbus s'est appuyé aussi sur ses fournisseurs, Sisco Composites et Petit Breton. Avec un double objectif : rendre le tandem plus rigide et travailler son aérodynamisme afin de gagner en puissance. *« C'est une notion très importante en cyclisme »*, insiste Mathieu Jeanne. Autre élément pris en compte : s'assurer que les deux cyclistes soient installés confortablement. *« Généralement, c'est celui qui est assis à l'arrière qui pâtit le plus »*, précise l'entraîneur de l'équipe de France de paracyclisme.

Pour avancer dans cette quête du vélo idéal, Airbus a mis à l'épreuve, et même, disons-le, à rude épreuve l'ancien tandem utilisé par l'équipe de France ! Le constructeur s'est appuyé aussi sur des données transmises par la fédération – taille, poids, etc. –, qui ont permis de décortiquer les postures des cyclistes en compétition et de concevoir des maquettes sur ordinateur. Une fois cette étape validée, la production a été lancée. Ont été envoyées des mesures prises en soufflerie ; et un seul moule modulable a été fabriqué – de quoi réduire vraiment les coûts. Et quel matériau a été employé ? Les vélos de l'équipe de France ont été construits à partir de chutes de carbone utilisé pour le fuselage de l'Airbus A350 ! *« On en connaît parfaitement les propriétés. Ce qui nous a permis de faire des simulations pour estimer, par exemple, le nombre de couches de carbone nécessaires pour cocher toutes les cases demandées par la fédération »*, affirme Christophe Debard.

En tout, huit tandems dernier cri ont été fabriqués – un prototype et sept pour la compétition –, à la fois pour les épreuves de chrono sur route et sur piste à Paris. Le modèle a été approuvé par les instances internationales, qui n'imposent que quelques règles rigides et complexes concernant les dimensions des tubes, avec une autre condition : ces vélos sont supposés être commercialisables. *« Les athlètes peuvent réaliser des performances sur piste meilleures que celles des valides ; ils sont ainsi plus rapides dans l'épreuve de poursuite individuelle »*, s'enorgueillit Mathieu Jeanne.

Gagner. Chez Airbus, on a aussi travaillé pour d'autres fédérations, l'aviron, le badminton… *« Le parasport est un territoire partiellement inexploré, il y a moins de concurrence, ce qui veut dire que l'on peut avoir plus facilement un impact sur la performance »*, explique l'ingénieur d'Airbus Christophe Debard. Pour le badminton, par exemple, le travail s'est concentré sur le fauteuil de l'athlète David Toupé. Le grand problème pour ce dernier était de pouvoir tester son siège, de le régler et de l'adapter… Les sièges qui s'adaptent existent, mais ils sont très lourds ; là ont été réalisés des tests pour savoir quels étaient les résultats optimaux pour limiter la contrainte de poids, permettant ainsi de stabiliser le fauteuil, et qu'il fasse corps avec l'athlète afin d'éviter les blessures. David Toupé s'est qualifié pour les Jeux.

Dans les travées du salon Vivatech, bondées d'ingénieurs venus des quatre coins du monde, Mathieu Jeanne est aux commandes d'un des tandems bleu-blanc-rouge. Il attire tous les regards. Est-ce que grâce à ce vélo ses athlètes roulent plus vite ou rouleront plus vite ? *« Je ne crois pas. La performance dépend aussi des vêtements portés par l'athlète, de son casque, de sa position. Ce qui est sûr, c'est que ça leur permet de gagner en puissance et d'améliorer leur posture, et donc leur dynamisme ; ça leur permet aussi de ne pas regarder les autres vélos et d'être enfin regardés, et ainsi de gagner confiance en eux. »* ■



Prouesse. Mathieu Jeanne, l'entraîneur de l'équipe de France de paracyclisme, et Christophe Debard, chef du ProtoSpace d'Airbus, avec le prototype du vélo français pour les Jeux lors de VivaTech, fin mai.

KHANH RENAUD POUR « LE POINT »

PLUSIEURS CATÉGORIES EN PARACYCLISME

Les sportifs handicapés visuels roulent en tandem avec un équipier voyant. Ceux qui ont un handicap physique pratiquent leur discipline soit allongés, soit en tricycle, soit penchés en avant sur leur pédalier.

1400 PARACYCLISTES ont une licence dans un club.

262 LICENCIÉS font de la compétition.

Le « Coubertin des paralysés »

Pionnier. C'est au médecin Ludwig Guttmann que l'on doit les Jeux paralympiques.

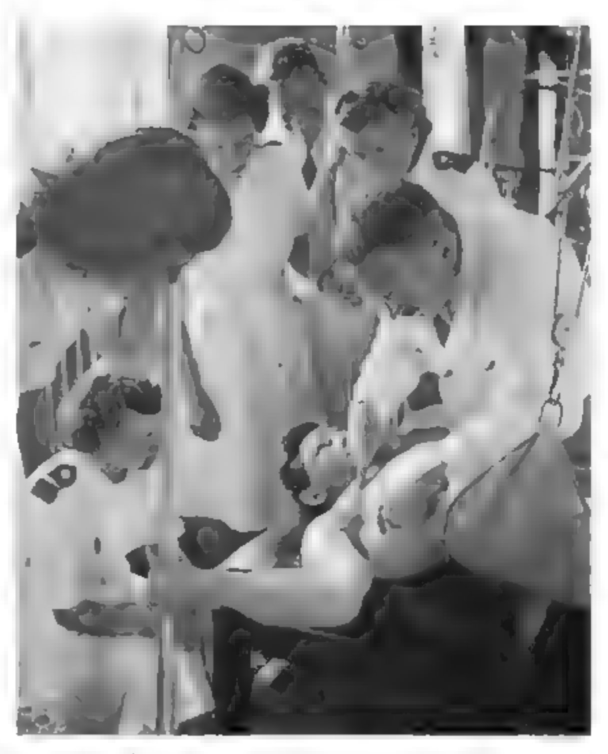
PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Fléau de l'humanité, la guerre a paradoxalement fait progresser de nombreux domaines civils : transport, logistique, alimentation, approvisionnement, habillement, communications, informatique, intelligence artificielle… Mais le secteur qui en a le plus bénéficié est aussi celui où la guerre a provoqué le plus de ravages : la santé.

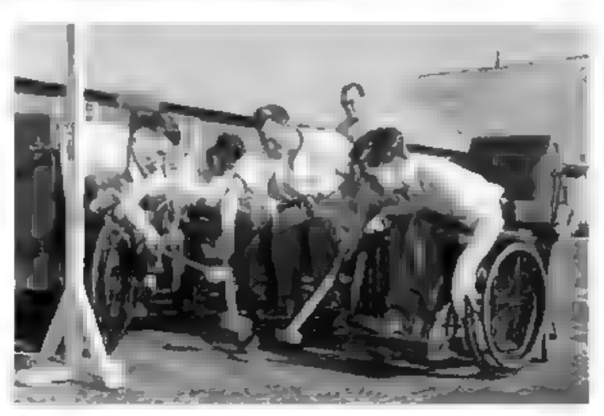
Santé mentale, si l'on se souvient que le traitement psychiatrique des soldats traumatisés par les combats de la Première Guerre mondiale a eu de larges retombées sur les civils. Santé sportive également. Sans la Seconde Guerre mondiale, sans doute n'y aurait-il jamais eu de Jeux paralympiques.

Cette dénomination adoptée par le CIO en 1984 reprenait, en en gommant la dimension médicale, une autre en usage depuis 1948, les « Jeux mondiaux en chaise roulante et pour amputés » *(World Wheelchair and Amputee Games)* de Stoke Mandeville, ville située au nord de Londres où officiait un certain Ludwig Guttmann, médecin juif d'origine allemande, mort en 1980. Si l'on parle de Jeux paralympiques, c'est parce qu'à l'origine les premiers sportifs furent des patients paraplégiques du docteur Guttmann.

Ce nom ne dit rien à un lecteur français. Il est plus connu en Grande-Bretagne : anobli en 1966, un vibrant hommage lui a été rendu en 2012 lors des Jeux de Londres. Sa statue a été érigée devant l'hôpital de Stoke Mandeville, aujourd'hui le plus grand centre européen de traitement des blessés de la moelle épinière, qui met encore le sport à l'honneur, mais de nombreux reportages lui avaient été consacrés ainsi qu'un téléfilm de la BBC, *The Best of Men*. On y voit les résistances auxquelles il se heurta au sein de l'hôpital de Stoke Mandeville lorsque, en parallèle des Jeux de Londres de 1948, il voulut lancer une compétition de tir à l'arc et de javelot avec une quinzaine de ses patients.



Exemplaire. En 1949, le neurochirurgien Ludwig Guttmann instruit avec un javeliste les médecins de l'hôpital de Stoke Mandeville (Grande-Bretagne), spécialisé dans les traumatismes de la moelle épinière.



Thérapie par le sport. Des vétérans de la Royal Air Force jouent au polo à Stoke Mandeville, vers 1948.

En 1960, à Rome, 400 athlètes handicapés participèrent aux premiers Jeux paralympiques.

Briser un tabou. Comment ! Des estropiés, des mutilés s'adonneraient au sport, la plus noble activité de l'homme ! Il est révélateur que Guttmann ait brisé le tabou du sport pratiqué par des invalides en Grande-Bretagne, le berceau de nombreuses disciplines sportives. Car c'est un cap mental qu'il a fait franchir à l'humanité, dont il est l'un des bienfaiteurs – son nom en allemand signifie « homme bon » – méconnus, en persistant chaque année à organiser dans le stade Stoke Mandeville ces modestes Jeux, qui accueillent des délégations internationales dès 1952.

Pour qu'ils deviennent « paralympiques », encore fallait il convaincre l'instance suprême, le CIO. Ce fut fait en 1956, lorsque le comité décida de les organiser désormais dans la foulée de l'édition pour les valides, dans la même ville et les mêmes stades. En 1960, à Rome, 400 athlètes de 23 pays atteints de différents handicaps participèrent aux premiers Jeux d'été dévolus aux athlètes handicapés.

La rencontre entre Guttmann et la guerre eut lieu en 1943 lorsque

GETTY IMAGES – ALAMY STOCK PHOTO / ABACA



Émulation. En 1948, le Dr Ludwig Guttmann organisa les premiers « Jeux mondiaux en chaise roulante et pour amputés » à Stoke Mandeville. Ici, compétition de basket en chaise roulante, dans les années 1950.

le gouvernement anglais lui demanda, sur l'insistance de la Royal Air Force, d'ouvrir un centre pour soigner et réhabiliter les pilotes victimes de blessure à la moelle épinière. Guttmann est alors réfugié depuis quatre ans avec sa famille dans la ville d'Oxford après avoir bénéficié d'une étonnante permission du régime nazi, qui l'avait expédié à Lisbonne pour soigner un ami du dictateur portugais Salazar. Le médecin profita de cette escapade pour faire un crochet par l'Angleterre et ne jamais revenir dans le Reich nazi. Depuis 1933, son origine juive lui avait fait perdre son poste à l'université de Breslau (Wroclaw en Pologne), le contraignant à travailler à l'hôpital juif de la ville. Mais il était considéré comme l'un des grands neurologues allemands. Dans sa fraternité juive, il avait compris que la pratique du sport aidait à ne plus avoir honte de sa condition de persécuté. Il étendra cette leçon aux paralysés mis au ban de la société.

Mais sur le plan médical, il est aussi l'un des pionniers d'une méthode révolutionnaire : on pensait jusque-là que le meilleur soin à apporter aux paralysés était de les immobiliser sur les lits. Il prône au contraire le mouvement au maximum pour éviter les escarres souvent mortelles.

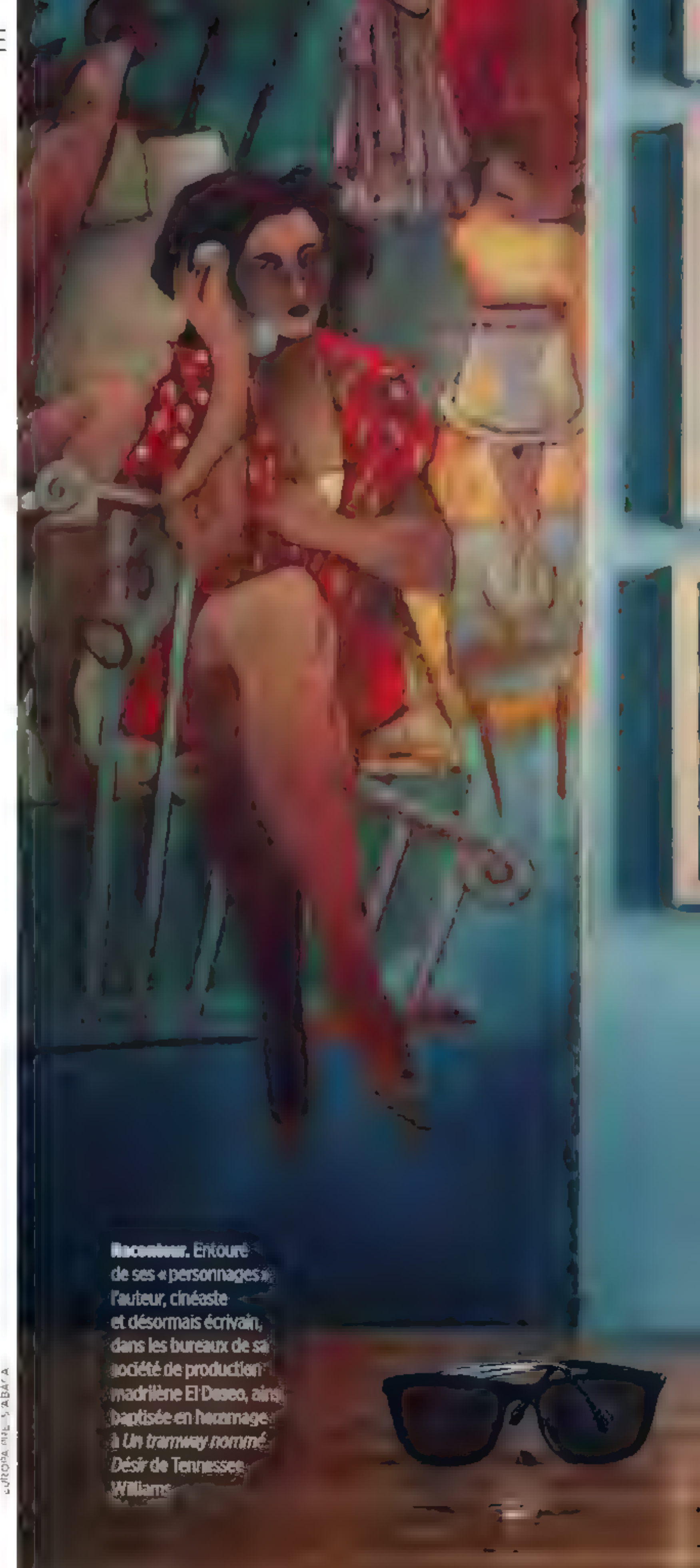
Les inventions sont souvent le fruit d'une rencontre entre une longue quête et un événement déclencheur, saisi, observé par un regard attentif. C'est en apercevant certains de ses patients improviser une partie de polo sur leurs fauteuils roulants que Guttmann comprend que certains sports – il songe aussitôt au basket, au tir à l'arc et au javelot – peuvent être adaptés à leur handicap. Il a trouvé sa croisade, qui rejoint sa préoccupation principale : réintégrer dans la société des invalides ayant retrouvé une estime de soi, reconquête favorisée par la pratique du sport. L'idée même de la compétition, d'une émulation, modifiera également le regard que l'on portera sur eux et qu'ils porteront sur eux-mêmes comme sur leurs semblables. Un cycle vertueux que tout un chacun ressent dans les bienfaits de la pratique sportive. Le *« Coubertin des paralysés »* : c'est le surnom que le pape Jean XXIII lui donnera lors des Jeux de Rome en 1960.

Résilience. En 1949, à Stoke Mandeville, concours de tir à l'arc entre d'anciennes auxiliaires de la Royal Air Force.

SUPERSTOCK / AURIMAGES ALAMY STOCK PHOTO / ABACA

Expansion de l'inclusion. À l'heure d'une société du *care* et de l'inclusion de tous les handicaps, les Jeux paralympiques ne peuvent qu'occuper une place croissante, dont Guttmann lui-même n'avait sans doute pas rêvé. Mais ne nous cachons pas derrière une empathie humanitariste : le CIO a eu l'habileté d'admettre toujours plus de nouveaux handicaps, si bien qu'aujourd'hui les audiences télé, les parts de marché et les contrats publicitaires suivent la même courbe ascendante.

Lorsqu'il meurt en mars 1980, Guttmann avait-il l'assurance de la pérennité de son invention ? Probablement. Mais en 1968, il avait dû improviser des Jeux à Tel-Aviv, Mexico ne disposant pas des infrastructures pour accueillir les athlètes handicapés. En 1979, les Soviétiques, au summum de leur langue de bois, déclarent qu'il ne saurait y avoir d'invalides dans le paradis du socialisme, que de tels Jeux ne peuvent donc être organisés à Moscou en 1980. Il faut les rapatrier in extremis à Arnhem, aux Pays-Bas. Mais le plus remarquable dans le destin de Guttmann, c'est que son idée, née de la guerre et de sa pratique de médecin, aura su être reprise et sublimée par une institution, le CIO, qui avait fait de la paix l'un de ses objectifs majeurs. *« Plus haut, plus vite, plus fort »* : la devise olympique valait aussi pour les invalides ■



Raconteur. Entouré de ses « personnages », l'auteur, cinéaste et désormais écrivain, dans les bureaux de sa société de production madrilène El Deseo, ainsi baptisée en hommage à *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams.

EUROPA PRESS/ABACA

C'est la star inattendue de la rentrée littéraire. Le cinéaste publie *Le Dernier Rêve* et se confie sur l'amour de la littérature qui a toujours nourri ses films.

PAR FLORENCE COLOMBANI

En ouvrant *Le Dernier Rêve* (Flammarion) de Pedro Almodóvar, le deuxième livre que publie ce grand raconteur d'histoires, plusieurs décennies après *Patty Diphusa, la Vénus des lavabos* (1991), on éprouve un sentiment de familiarité, comme si on avait déjà croisé quelques-uns de ces personnages. Il y a Paula, jeune travesti d'une beauté renversante, qui ose affronter le prêtre qui l'a traumatisée à vie… ou encore Leòn, le bourreau des cœurs, qui fait terriblement souffrir son amant metteur en scène, et brille au théâtre dans le rôle de Blanco, une version masculine de la Blanche DuBois d'*Un tramway nommé Désir*… Et puis la délicieusement excentrique Patty Diphusa, *« sex-symbol toxico »* qui n'arrive pas à s'empêcher de tout raconter – vraiment tout – à son public, car sa *« vie n'a de sens que si [elle] la partage avec les autres. Avec vous tous ».*

De *Femmes au bord de la crise de nerfs* à *Tout sur ma mère*, en passant par *La Mauvaise Éducation*, ce sont ainsi quelques-uns des plus beaux films de la superstar du cinéma espagnol qui semblent surgir, avec le même flamboiement de couleurs et de sentiments, des pages de ce livre (forcément) rouge. *« La plupart de ces textes ont été écrits sans intention de les publier et ont servi d'inspiration pour les scénarios de mes films »*, nous explique le cinéaste, qui s'apprête à présenter son nouveau long-métrage, *The Room Next Door*, à la Mostra de Venise.

À côté d'une histoire de vampires ou d'une variation nécrophile sur *La Belle au bois dormant*, on trouve aussi, dans *Le Dernier Rêve* *(lire extrait p. 76)*, des textes très personnels. L'ex-enfant terrible de la Movida – qui vit désormais reclus dans son splendide appartement madrilène à la bibliothèque impressionnante y évoque son anxiété, sa mélancolie, l'ennui existentiel qui le saisit parfois et son rapport torturé à la littérature… ■■■



Pedro Almodóvar

« Je suis un écrivain frustré »

INFLUENCE
Dans la plupart des films d'Almodóvar, le livre est non seulement présent mais joue un rôle décisif. *Julieta* s'inspire de deux nouvelles de la Prix Nobel Alice Munro et montre à plusieurs reprises Adriana Ugarte *(ci-contre)* avec un livre sous les yeux. Comme Elena Anaya *(à dr.)*, incarnant l'héroïne de *La piel que habito*, tiré d'un roman de Thierry Jonquet, *Mygale*. Dans *Tout sur ma mère*, Esteban (Eloy Azorin, au centre) écrit un roman dont le titre est *Tout sur ma mère*, inspiré de *All about Eve*, de Joseph Mankiewicz.





■■■ *« Je suis content que ce livre sorte, mais je ne me vois pas comme un écrivain pour autant »*, poursuit-il. *« Dans le monde des écrivains, je me sens un peu comme un intrus. Je les admire tant... »*

Le Point: Ce qui frappe dans ce recueil, dont certains textes ont été écrits il y a quarante ans, c'est la diversité des thèmes, des personnages... D'où vous vient ce prodigieux appétit de fiction?

Pedro Almodóvar: Je me nourris de tout ce qui m'entoure, de tout ce que je vis, du moment que l'intensité est là. La seule chose qui ne m'inspire pas, c'est la tiédeur. Enfant, j'étais dans une école religieuse. Cette période a beaucoup compté. En tant que soliste du chœur, j'assistais à des cérémonies quotidiennes, je chantais tous les jours la messe. Ça m'a donné le goût du théâtre, du rituel. Là-bas, j'ai aussi été témoin de choses scandaleuses, et j'ai recueilli les récits de mes camarades... J'ai montré tout cela dans *La Mauvaise Éducation*. Dans la nouvelle *La Visite*, écrite des décennies avant le scénario, on retrouve ces éléments personnels, les abus sexuels, et la colère, la rage que m'inspiraient ces prêtres. Quand j'ai fait le film, j'avais mûri, et le côté anticlérical m'intéressait moins, je voulais plutôt faire un film sur le mensonge et sur l'origine du désir de création que l'on trouve dans l'enfance. À ce propos, une autre source d'inspiration est née dans les patios des villages de La Mancha où ma mère venait rédiger des lettres pour les personnes illettrées. J'écoutais leurs histoires, je m'en nourrissais. J'ai appris, en observant les modifications qu'elle apportait, les éléments qu'elle rajoutait, une leçon fondamentale : comment la réalité a besoin d'être complétée par la fiction. Ensuite, une autre époque a été essentielle: la nuit madrilène pendant la formidable période de liberté qui a suivi la mort de Franco... Enfin, je m'inspire aussi des films que je vois, des livres que je lis.

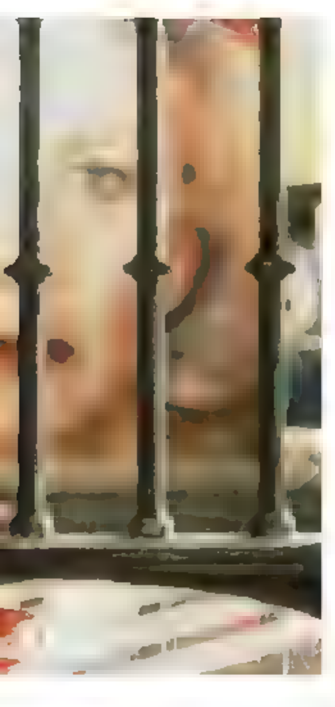
Vous vous éprenez de certains livres ou films avec la même fougue que si c'étaient des êtres humains...

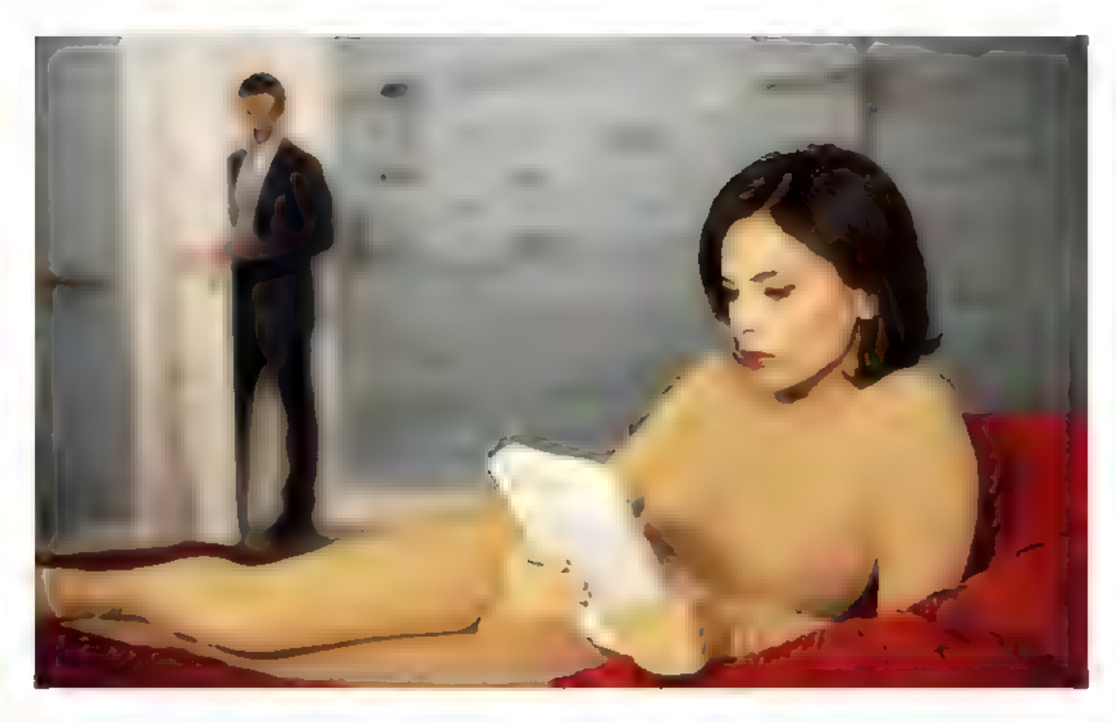
Absolument. Quand un livre me bouleverse, c'est aussi fort que quand je rencontre une personne merveilleuse. Tout livre que je lis, tout film que je vois entrent dans ma mémoire et peuvent ressortir dans ce que je crée. C'est pourquoi dans mes films il y a plein d'autres films! *Opening Night*, de John Cassavetes, a tellement compté, on le retrouve dans plusieurs de mes films, et dans ce livre. Prenez *Talons aiguilles*: Victoria Abril veut avoir une explication avec sa mère. Au lieu de lui adresser des reproches, elle lui raconte une scène de *Sonate d'automne*, une conversation entre Liv Ullmann et Ingrid Bergman... Ce qui lui permet de s'exprimer beaucoup mieux qu'avec ses propres mots.

Dans la nouvelle « Trop de changements de genre », vous évoquez une idée qui vous trotte dans la tête depuis longtemps: transformer la Blanche DuBois d'« Un Tramway nommé Désir » (le rôle joué par Vivien Leigh dans le film d'Elia Kazan) en homme...

J'ai toujours pensé que Stanley Kowalski était homosexuel et qu'il fallait un homme pour jouer le rôle de Blanche, sa belle-sœur. La tension entre eux, alors que Blanche vit chez sa sœur qui est mariée à Stanley, c'est le vrai sujet de la pièce. Dans les années 1990, j'avais commencé un scénario pour Gérard Depardieu. J'imaginais le Gérard Depardieu de l'époque – je vous le raconte alors que Depardieu ne le sait même pas! – en acteur qui,

EL DESEO/7E ART/PHOTO12 UNITED ARCHIVES GMBH/ALAMY STOCK PHOTO/ABACA





dans sa jeunesse, avait interprété Stanley Kowalski sur scène. Ensuite, il se retrouvait à jouer ce Blanco, Blanche DuBois mais en homme, dans une nouvelle version de la pièce dirigée par son amant metteur en scène.

Comme dans votre nouvelle?

Oui, et il se faisait détester parce qu'il couchait avec tout le monde dans la troupe… Seule sa sœur – je pensais à Juliette Binoche – lui restait fidèle. Mais, un jour, un fan venu lui demander un autographe à la sortie des artistes meurt dans un accident. On retrouve cette scène dans *Tout sur ma mère*. À l'hôpital, Gérard découvre alors que ce jeune défunt est le fils de quelqu'un qui était son amant à l'adolescence, dans une école religieuse… toujours ce fameux pensionnat ! J'ai abandonné ce scénario, mais il a inspiré la nouvelle que vous évoquez.

Tennessee Williams compte beaucoup dans votre imaginaire…

Quand j'ai commencé à aller au cinéma, au tournant des années 1950-1960, j'ai vu beaucoup d'adaptations de Tennessee Williams: *La Chatte sur un toit brûlant, L'Homme à la peau de serpent, La Rose tatouée*… J'étais très jeune, 12 ans tout au plus, mais je comprenais très bien la souffrance liée à la répression sexuelle que ressentaient ces personnages.

En exergue de votre livre, vous citez un extrait du « Magicien », de Colm Tóibín. Le livre vous a plu pour cette même raison?

Je connais mal l'œuvre de Thomas Mann, dont *Le Magicien* raconte la vie, mais j'ai été passionné par ses rapports avec sa famille, sa relation avec ses enfants – notamment Klaus – et ce désir homosexuel qu'il a dissimulé tout au long de son existence. Le thème du désir réprimé me bouleverse toujours autant. Colm Tóibín est un immense écrivain. Ses biographies romancées restituent l'intériorité des personnages, il nous fait entrer dans la chambre d'Henry James ou déjeuner avec Thomas Mann, c'est extraordinaire.

Vos références littéraires sont souvent anglo-saxonnes… Pourquoi?

Détrompez-vous, la littérature française a une grande importance pour moi ! Entre 12 et 13 ans, je regardais beaucoup de films avec Jean Marais, les films de cape et d'épée, les *Fantômas*… J'ai alors appris qu'il était le compagnon de Cocteau, ce qui m'a amené à découvrir *Orphée* et *La Voix humaine*, une vraie obsession pour moi, au point d'apparaître dans plusieurs de mes films, *Femmes au bord de la crise de nerfs* et *La Fleur de mon secret*, notamment. J'en ai fait tout récemment un court-métrage avec Tilda Swinton. Vous verrez dans mon nouveau film une scène où Julianne Moore va dans une librairie et dans laquelle *L'Usage de la photo*, d'Annie Ernaux, fait une apparition. C'est un livre où elle parle des clichés qu'elle réalise des vêtements de son amant. Dans *Le Dernier Rêve*, j'évoque aussi le beau livre de Leïla Slimani où elle passe une nuit au musée [*Le Parfum des fleurs la nuit*, Stock, NDLR]. J'ai adapté *Mygale*, de Thierry Jonquet, avec *La piel que habito*. J'admire aussi l'autofiction à la française : Emmanuel Carrère, Michel Houellebecq, Christine Angot et son *Voyage dans l'Est*.

« Le thème du désir réprimé me bouleverse toujours autant. »

Quels sont les premiers auteurs français qui ont compté pour vous? ■■■

EL DESEO/7E ART/PHOTO12

■■■ Jean Cocteau, comme je le disais, mais aussi Jean Genet. Ils sont toujours de grandes sources d'inspiration. Et puis il y a une personne importante, même si je ne l'ai pas encore évoquée dans mon cinéma, Françoise Sagan. J'aimerais réaliser une nouvelle adaptation de *Bonjour tristesse*, que j'ai lu très jeune et dont j'aime aussi l'adaptation par Otto Preminger avec la merveilleuse Jean Seberg. Curieusement, alors que j'étais préadolescent dans un milieu populaire, je m'identifiais totalement à la mélancolie de ces personnages de la bourgeoisie, ce père qui mène la grande vie, ces soirées dans les clubs de jazz. Je partageais pleinement leur angoisse un peu triste. J'étais déjà un enfant bizarre!

> **« J'aimerais réaliser une nouvelle adaptation de "Bonjour tristesse", que j'ai lu très jeune. »**

Parmi les textes que vous publiez, l'un – écrit à la mort de votre mère, il y a vingt-cinq ans – donne son titre au recueil. C'est « Le Dernier Rêve », dont vous dites qu'il est votre préféré. Pourquoi?

Parce qu'il a été écrit sur le moment, à l'instant même où je suis devenu orphelin, comme un acte notarié de la douleur que j'éprouvais. Ce texte m'émeut toujours autant, malgré le temps écoulé. J'en ai repris des éléments dans *Douleur et Gloire*, quand la mère du personnage joué par Antonio Banderas lui précise dans quelle tenue elle veut être enterrée. Elle souhaitait être pieds nus, sans bas ni chaussures. « Si on m'attache les pieds, avait-elle dit, détachez-les quand on me mettra dans la tombe. Là où je vais, je veux être légère. » Alors voilà, *Le Dernier Rêve* était paru à l'époque dans *El País*. Aujourd'hui, il est apparu dans le film et, maintenant, dans ce livre, je le rends éternel.

Dans le texte « Un mauvais roman », vous évoquez la liberté du romancier, « dispensé de parler à quiconque », alors que le cinéaste doit « répondre à des centaines de questions ». Être écrivain, c'est donc votre rêve secret?

Je suis un écrivain frustré, même si l'écriture de scénario est une forme d'écriture, bien sûr. Le cinéaste est esclave de l'histoire qu'il raconte et a besoin d'une grosse équipe pour la mener à bien. Pendant longtemps, j'ai vécu très entouré, comme tous les metteurs en scène. Dans le Madrid libéré de Franco, on vivait tous ensemble, la nuit, dans une fête permanente. Avec le passage du temps, je me suis de plus en plus isolé. Aujourd'hui, je vis donc le pire de ce que vit un écrivain – la solitude – sans avoir le meilleur : écrire un grand roman tous les quatre ans ■

Le Dernier Rêve, de Pedro Almodóvar, traduit de l'espagnol par Anne Plantagenet (Flammarion, 240 p., 21 €, en librairie le 28 août 2024).

Extrait

Une infante d'Espagne persuadée que son mari mort ne l'est pas vraiment… Dans l'une des nouvelles du recueil, « La Belle au bois dément », Pedro Almodóvar revisite le conte de fées avec une pointe de macabre…

« Pendant plusieurs jours, Jeanne attendit ardemment que le cadavre de son époux s'éveille. Pas un instant elle ne quitta son chevet, mais la mort était la plus puissante rivale que la reine ait jamais eue à affronter. Constatant que la patience n'était pas une arme efficace, elle se résolut à agir. Dans un premier temps, elle fit transporter Philippe à Grenade, où il avait lui-même exprimé la volonté d'être enterré. Elle expliqua cette décision à son père :

– S'il est encore vivant, il se rendra compte que je l'emmène vers son tombeau et se réveillera pour m'en dissuader.

Ferdinand ne put empêcher le départ du cortège nécrophile. Dans chaque lieu où ils s'installaient pour la nuit, la reine ordonnait d'éclairer le cercueil avec des torches afin que le cadavre ne demeure pas dans le noir et trouve de la lumière lorsqu'il ouvrirait les yeux. Mais ils n'arrivèrent jamais à Grenade. Ferdinand fomenta un plan pour en finir avec ce sinistre spectacle. Par différentes ruses, il trompa Jeanne et la dirigea avec son époux mort à Tordesillas. Pour alimenter son obsession, le Roi catholique fit transporter le cadavre là-bas et l'encouragea à veiller sur lui. Maintenant que Ferdinand avait accédé au trône, il n'avait plus intérêt à ce que Jeanne retrouve la raison : si cela se produisait, toutes ses intrigues pour conserver la couronne de Castille n'auraient servi à rien. […] Au terme de plusieurs années d'horreur, Jeanne, dont la principale compagnie avait été le corps de Philippe, devenu un squelette, commença à sortir de sa léthargie. »

Bijou d'amour pour Yourcenar

Dans *Un autre m'attend ailleurs*, Christophe Bigot raconte le roman vrai de la dernière passion de l'écrivaine, pour le photographe Jerry Wilson, de quarante-six ans son cadet.



ALEXANDRE ISARD /ED DE LA MARTINIÈRE/SP - MICHELINE PELLETIER/GAMMA-RAPHO

Figure de proue. Marguerite Yourcenar en route pour les Caraïbes en mars 1980, quelques jours avant de devenir la première femme à être élue à l'Académie française.

PAR CLAUDE ARNAUD

« *Ce bleu transparent remuait quelque chose en elle.* » Ce fut peut-être la plus connue des écrivaines aimant les femmes du siècle dernier : Marguerite Yourcenar vécut quarante ans avec Grace Frick, une universitaire américaine qui fut à la fois sa traductrice, son bras droit et sa *sugar mummy*. Elle ne s'en cachait nullement mais n'en faisait pas étalage non plus, comme pour se laisser une porte de sortie. De fait, l'auteur d'un essai sur Mishima et d'une traduction des poèmes de Cavafy avait un jardin secret peuplé d'hommes à hommes. Non contente d'être tombée éperdument amoureuse d'André Fraigneau, un écrivain proche de Cocteau, son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*, se présentait comme la longue lettre d'un homme marié annonçant à son épouse n'être attiré que par les hommes. Les *Mémoires d'Hadrien* avaient constitué un autre indice de cet attachement a contrario, la passion de l'empereur pour Antinoüs irradiant toute sa fresque.

Une improbable « love story » qui sera l'amorce d'une résurrection mais aussi d'une descente aux enfers.

Affinités. Alors que Grace Frick vit encore, affaiblie par un cancer, débarque dans leur maison de Mount Desert un photographe américain de quarante-six ans le cadet de l'écrivaine, Jerry Wilson, venu assister au tournage d'un documentaire sur elle réalisé par son amant. Sous le charme de ce passionné d'ornithologie et de musique afro-américaine, Yourcenar en fait son secrétaire puis son chauffeur sans trop d'égards pour Grace Frick. Malgré les inquiétudes de son entourage, elle lui confie encore le soin d'organiser ces grands voyages qu'elle n'osait plus imaginer sur les traces d'Hadrien en Égypte, puis au Kenya, au Japon et aux Caraïbes, où ils apprendront son élection à l'Académie française. Commence une improbable *love story* qui sera l'amorce d'une résurrection pour cette hypocondriaque luttant contre la dépression, mais aussi d'une descente aux enfers, Wilson contractant le sida, alors synonyme de mort, et son nouvel amant s'interposant entre eux lors d'un voyage en Inde.

Enseignant et écrivain, Christophe Bigot s'est emparé de cette histoire avec une délicatesse et une fougue qui font de son livre un bijou : tout y est dit, le pire compris, avec une empathie et une élégance qui font de cette histoire tragique un pur moment de grâce. On entend enfin battre le cœur ardent de la marmoréenne autrice du *Coup de grâce* dans cette romance que le plus inventif des romanciers n'aurait pas osé imaginer ■



Christophe Bigot.

Un autre m'attend ailleurs, de Christophe Bigot (La Martinière, 304 p., 20 €). À paraître le 23 août.

L'enfant et le territoire

Avec *Le Courage des innocents*, Véronique Olmi poursuit sa quête romanesque de l'enfance. Jusqu'en Ukraine.



Sauver les corps et les âmes. Véronique Olmi, une voix singulière, hantée par le royaume de l'enfance.

PAR MARINE DE TILLY

« *Il ne sait pas ce qu'il a dans le cœur.* » Ben, 20 ans, vit de petits boulots. Il n'a pas de portable « *à cause des flics* », insulte les CRS qui l'attrapent quand il manifeste contre un projet d'autoroute ou d'enfouissement de déchets nucléaires sur des terres agricoles, répète qu'il voudrait sauver la planète, il est révolté, il est têtu, beau, il traîne... Jusqu'au jour où il décide d'aller chercher son demi-frère placé dans un foyer. Mère : morte. Beau-père : alcoolique. Et jusqu'au jour d'après, surtout, où il prend conscience que des enfants perdus, des gamins comme son frère, il y en a beaucoup, et partout.

Poussé par l'instinct, ou la rage, ou le cœur, Ben part en Ukraine. À Lviv, Kharkiv, Zaporijia, il découvre la guerre, ses furies, et quelques-uns de ces enfants à qui l'on répète : « *Ton pays t'a abandonné* », « *Tes parents ne t'aiment pas* », « *Personne ne t'attend en Ukraine* », « *Voilà ta nouvelle famille* »... Depuis l'invasion russe, selon Kiev, ils seraient 20 000 à avoir été déportés de force, acculturés, et parfois envoyés au combat contre l'Ukraine à leur majorité. Vingt mille... moins ceux que Ben décide de sauver. Commence alors un road trip pied au plancher dans le bourbier ukrainien, avec mioches et chats sur la banquette arrière, pouces dans la bouche et mort aux trousses ; et simultanément, une plongée lente et poignante dans l'âme de Ben ; avec cette question, immense, lancinante, qui le hante autant que ses ennemis en treillis : où sont les enfants ?

Ils sont dans les livres de Véronique Olmi, déjà. Braves comme des chevaliers. Ils sont dans *Bakhita* (2017), l'extraordinaire histoire d'une esclave soudanaise devenue religieuse en Italie. Ils sont dans *Le Gosse* (2022), qui racontait le calvaire d'un enfant dans une colonie pénitentiaire. Ils sont aujourd'hui dans *Le Courage des innocents*, dans la France du petit frère de Ben, balancés de foyer en foyer, jusqu'à l'Ukraine à feu et à sang où on les prend comme on s'empare d'une ville, d'une terre. « *Le territoire, c'est l'enfant* », résume Ben. « *Tout enfant né sur le sol occupé par les Russes est russe* », lui répondent ses ennemis. Olmi sait y faire : « *Pour qu'une histoire soit merveilleuse, il faut que le début soit terrible* », écrivait-elle à la sortie du *Gosse*. Le début d'une vie, c'est l'enfance et c'est le royaume littéraire de Véronique Olmi. Terrible, merveilleux, invincible, aussi ■

Le Courage des innocents, de Véronique Olmi (Albin Michel, 288 p., 21,90 €).

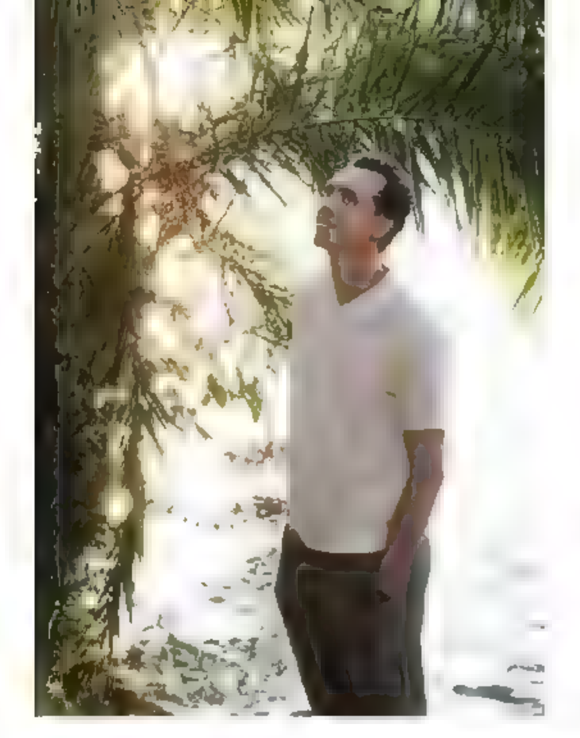
Au palais de Kigali

Huit ans après *Petit Pays*, l'écrivain-compositeur-interprète Gaël Faye publie *Jacaranda*. Alors ?

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

« *On dit que les paroles s'envolent et les écrits restent, mais que faire quand il n'y a ni paroles, ni écrits ?* » Aux bougainvilliers de *Petit Pays* succède le jacaranda. De l'arbre aux fleurs violettes, Gael Faye a fait le titre et le symbole de son second roman, étape toujours délicate dans la jeune vie d'un écrivain... D'autant que l'auteur-compositeur interprète franco-rwandais sort à peine de l'exceptionnelle aventure de son premier, traduit dans le monde entier, multiprimé, devenu film, pièce de théâtre et, tout récemment encore, huit ans après sa sortie, bande dessinée... Souvenez-vous : le regard de Gaby, 10 ans, sur ses parents désunis, sur le Burundi en guerre, tandis qu'au Rwanda de sa mère Yvonne le génocide des Tutsis était en route. C'était la fin de l'enfance.

PASCAL TO/ED ALBIN MICHEL/SP



Dépasser le silence. *Jacaranda*, de Gaël Faye, un roman d'apprentissage de Versailles à Kigali au temps de l'adolescence.

Avec *Jacaranda*, c'est la fin de l'adolescence qu'aborde Gaël Faye. Milan, 12 ans, fils unique d'un Français et d'une Rwandaise, a grandi dans la banlieue ouest de Paris et n'a jamais entendu sa mère évoquer son pays natal. Et puis à la télévision, un jour de 1994, on parle du génocide des Tutsis du Rwanda. Et alors ? Rien. Venancia demeure muette. Mais peu de temps après, elle annonce à son fils qu'il devra partager sa chambre avec le petit Claude, son neveu, arrivé du Rwanda blessé, tête rasée. Et dans leur face-à-face se reconnaît le talent de Gaël Faye à moduler d'émotions les voix de l'enfance. Sauf que Claude repart aussi soudainement qu'il était arrivé.

Allers-retours. Il faudra tout un roman avant qu'ils ne se retrouvent jeunes adultes au Rwanda. Car le divorce de ses parents va conduire l'adolescent au pays inconnu, avec sa mère, en juillet 1998, quatre ans après le génocide. Dès lors, le parcours de Milan, fait d'allers et retours entre ses deux pays, marqué par ses rencontres avec la famille, liée à celle de Gaby, enjoint au jeune narrateur de transmettre la mémoire du Rwanda, sur cinq générations, avec le concours de la petite Stella qui voit en lui un grand frère. Dans ce beau livre, Gaël Faye donne intensité à chacun des personnages, aussi bien dans l'intimité que dans les scènes de groupe – avec la sacrée bande de jeunes du « Palais » de Kigali plein de livres et de musique. La relation glaciale que sa mère entretient avec son fils donne la mesure du traumatisme qui l'a condamnée au silence, comme tant d'autres mères. L'auteur partage ici avec Milan son apprentissage d'un pays, au passé, au présent, qu'il veut faire sien : là s'ouvre son futur. Pour cela, il faut raconter. Et dire ce que signifie, pour Stella, le jacaranda ■

Jacaranda, de Gaël Faye (Grasset, 282 p., 20,90 €).

Un cri dans la nuit

Et si la nature se vengeait ? Avec *Dors ton sommeil de brute*, Carole Martinez signe la dystopie de la rentrée.

PAR LAËTITIA FAVRO

Jamais les hommes n'avaient si peu dormi. En cause, un mal étrange ayant contaminé leur progéniture qui les fait chaque soir redouter l'avancée de la nuit. Tout commence un 2 février, à 1 h 48 du matin : soudain, un cri déchire les ténèbres, le cri de milliers d'enfants hurlant au même moment dans leur sommeil, sous l'emprise d'un rêve collectif déferlant sur les cinq continents, au fil de la rotation terrestre. Aucun foyer n'est épargné, pas même la maison de gardian perdue dans les marais où Eva a trouvé refuge avec sa fille, Lucie, après avoir fui Paris et un conjoint violent. Lucie semble même être l'une des premières petites à avoir été contaminées, comme le remarque Serge, autre habitant des marais. Vivant seul avec son chien, le colosse effraie d'abord Eva, mais la progression du mal et la douceur de cet homme que Lucie adore l'incitent à lui faire confiance.

D'autant qu'à la radio les nouvelles sont mauvaises : après le cri collectif, les enfants sont en proie à une crise de somnambulisme qui les pousse à s'immerger dans de l'eau douce. À Paris, *« un mur de corps se dresse face à la masse des endormis que la Seine semble fasciner »*. À Porto, *« ils ont dévalé les collines jusqu'au Douro »*. Et le fléau n'en finit plus de se répandre : bientôt, des moustiques envahissent les chambres des enfants, puis ce sont les mères qui en viennent à les battre, ne supportant plus l'odeur de leurs petits. À l'image des dix plaies d'Égypte, la nature paraît vouloir transmettre un message à l'humanité en s'attaquant à ce qu'elle a de plus précieux. *« Il y aura d'autres rêves. La puissance qui se manifeste voudra aller jusqu'au bout pour montrer son pouvoir et elle a sans doute besoin des enfants, de leurs rêves, pour déplacer sa main sur la Terre. »*

Onirisme et terreur. *Dors ton sommeil de brute*, un conte cruel de Carole Martinez qui nous dévore autant que nous le dévorons.



L'onirisme, le merveilleux collent à la plume de ■■■

■■■ Carole Martinez depuis *Le Cœur cousu*, son premier roman, au succès confirmé par l'inoubliable *Du domaine des Murmures*, prix Goncourt des lycéens 2011. *Dors ton sommeil de brute* s'ajoute à la bibliothèque de ses contes cruels, qui nous dévorent autant que nous les dévorons. Puisant dans nos peurs ancestrales la matière d'une histoire résonnant avec notre époque, le récit brosse le tableau d'un monde qui bascule à force d'avoir été négligé. Aussi isolé soit-il, le trio formé par Eva, Serge et Lucie est à l'épicentre d'un drame contre lequel nulle richesse et nulle patrie ne peuvent prémunir : embarqués dans le même bateau que le reste de l'humanité, il leur faudra conjurer les ombres de leur passé pour espérer survivre à ce cauchemar ■

Dors ton sommeil de brute, de Carole Martinez (Gallimard, 400 p., 22 €).

La petite fille et le chaos

Dans *Madelaine avant l'aube*, Sandrine Collette invente un monde dont l'immuable cruauté est bousculée par la révolte d'une enfant.

PAR ÉLISE LÉPINE

La fin du monde est souvent tapie sous la plume de Sandrine Collette, qu'elle arrive par l'eau dans *Juste après la vague* (2018), ou par le feu dans *Et toujours les forêts* (2020). Dans *Madelaine avant l'aube*, elle est en embuscade à chaque page et ne fait qu'avancer, menaçant d'anéantir tout l'univers qui se déploie dans le roman. Nous ne sommes pas cette fois dans un monde dystopique, mais dans un minuscule village blotti derrière une rivière au nom mythologique de Basilic. Cela pourrait se passer au Moyen Âge, au début du siècle dernier ou dans un futur indéterminé où l'homme aurait été rendu à la terre et au labeur qu'elle exige. *« Nous avons toujours été des gueux et nous avons toujours eu des maîtres. Nous ne savons pas d'où cela vient. De l'éternité, sans doute »*, dit Bran, narrateur de la partie la plus charnue du texte. Il vit avec la vieille Rose, guérisseuse, dans un ensemble de trois maisons que l'on appelle Les Montées. À quelques centaines de pas se trouvent les maisons des sœurs jumelles Aelis et Ambre et de leurs maris. Ambre n'a pas pu avoir d'enfants.



(In)humaine condition. Romancière des temps apocalyptiques, Sandrine Collette renverse encore une fois toutes nos pauvres certitudes.

Aelis en a eu cinq, dont seuls trois sont vivants. Ambre et Aelis sont d'une beauté à se damner, aussi ont-elles appris à courir vite et à se cacher quand le galop du cheval d'Ambroisie-le-Fils, fils du maître de cette contrée, se fait entendre, car il viole les femmes et les massacre parfois.

Nature puissante. Voici que paraît Madelaine, petite fille affamée, trouvée la nuit, chapardant comme un animal. Presque instantanément, l'enfant tient la petite communauté, qui pourtant ne cultive pas la tendresse, sous son envoûtement. *« Nous aimons Madelaine, elle est un feu où nous réchauffons nos mains, un soleil qui embaume nos prés. Et elle est dangereuse »*, soupire Bran. Artisane d'une écriture mêlant tournures incantatoires et mots rugueux, sensations précises comme des coupures, images vives, nature puissante, Sandrine Collette fait tourbillonner les éléments du décor et les pantins qui l'habitent en un ballet macabre, captivant, tandis que les planètes s'alignent pour précipiter ce petit monde dans le chaos. Famine, cataclysmes météorologiques, accidents frappant les hommes, violence du maître : au mauvais sort qui veut tout anéantir répond la hargne, l'insolence, la violence de Madelaine, qui embrase la vallée et les pages sous nos doigts. Comme un arc électrique traversant le ciel noir de notre humaine condition, faisant crépiter la grande nuit qui tombe ■

Madelaine avant l'aube, de Sandrine Collette (JC Lattès, 252 p., 20,90 €).

JULIEN FAURE/PARISMATCH/SCOOP

Les meilleures ventes de la Fnac

Fnac/*Le Point* du 12 au 16 août 2024

Rang	Genre	Titre	Auteur	Éditeur	Classement précédent	Nombre de semaines de présence continue
1	R	Tenir debout	Mélissa Da Costa	Albin Michel		1
2	R	Le Barman du Ritz	Philippe Collin	Albin Michel	1	16
3	R	Jacaranda	Gaël Faye	Grasset		1
4	E	Les morts ont la parole	Philippe Boxho	Kennes	2	25
5	E	Entretien avec un cadavre	Philippe Boxho	Kennes	3	25
6	R	Un animal sauvage	Joël Dicker	Rosie & Wolfe	4	25
7	R	Quelqu'un d'autre	Guillaume Musso	Calmann-Lévy	5	24
8	R	Le Nid du coucou	Camilla Läckberg	Actes Sud	6	11
9	R	Les Yeux de Mona	Thomas Schlesser	Albin Michel	7	29
10	R	Norferville	Franck Thilliez	Fleuve Éd.	9	16
11	R	Veiller sur elle	Jean-Baptiste Andrea	L'Iconoclaste	10	52
12	R	Les Secrets de la femme de ménage	Freida McFadden	City	14	4
13	R	Plus grand que le ciel	[illegible]	[illegible]	8	16
14	R	La Psy	Freida McFadden	City	11	8
15	E	Votre attention est votre superpouvoir	Fabien Olicard	First Éditions	13	13
16	E	Power	Robert Greene	Leduc.s	15	3
17	E	Avoir le courage de ne pas être aimé	Ichiro Kishimi, Fumitake Koga	Guy Trédaniel	20	3
18	E	Père riche, père pauvre	Robert T. Kiyosaki	Un monde différent	-	1
19	R	La Cuisinière des Kennedy	Valérie Paturaud	Les Escales	-	1
20	R	Son odeur après la pluie	Cédric Sapin-Dufour	Stock	12	7
21	R	La Sage-Femme de Berlin	Anna Stuart	City	22	3
22	R	Houris	Kamel Daoud	Gallimard	-	1
23	R	Les Effacées	Bernard Minier	XO	16	20
24	E	Plus rien ne pourra me blesser	David Goggins	Nimrod		1
25	R	Holly	Stephen King	Albin Michel	18	[illegible]

R Romans et nouvelles E Essais et documents [illegible]

La minute antique

COMMENT ULYSSE A INSPIRÉ CORTO MALTESE. Un marin au charme irrésistible vivant mille aventures sur les flots, rencontrant des femmes un peu magiciennes, et dessiné par Hugo Pratt ? Corto Maltese, évidemment ! Certes, mais avant lui, Ulysse, l'Ulysse d'Homère, l'homme aux mille ruses, l'inventeur du cheval de Troie, l'homme qui mit dix ans à rentrer chez lui après une incroyable odyssée. On le sait peu, mais Hugo Pratt, en 1963, lui a prêté sa plume et son encre de Chine. Et, tenez-vous bien, près de quatre ans avant de donner naissance à Corto ! C'était en Italie, dans les colonnes d'un magazine jeunesse, le *Corriere dei Piccoli*, avant *Okapi*, en 1982. Casterman réédite cette magnifique curiosité (*ci-dessus*, 128 p., 25 euros), qui ravira à la fois les fans de Corto et du roi d'Ithaque, et qui montre encore une fois, comme le disait Marguerite Yourcenar, qu'un grand auteur est toujours *« le produit de l'interaction de son génie avec une longue tradition littéraire »* ■ CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT









En scène. Touda (Nisrin Erradi), dans *Everybody Loves Touda*, met tout en œuvre pour réaliser son rêve : être une cheikha

Nabil Ayouch « Mon héroïne n'a pas d'autre arme que sa voix »

Le cinéma marocain est à l'honneur au Festival du film francophone à Angoulême (27 août-1er septembre), dont *Le Point* est partenaire. Rencontre avec le réalisateur du vibrant *Everybody Loves Touda*.

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS BASTUCK

Elle danse, elle chante, elle boit. Touda est une femme libre, insoumise, une mère de famille et une artiste, l'une des « chikhates », autrefois admirées au Maroc, chantant la vie du peuple avec émotion et liberté de ton, et qui ont vu leur image se dégrader sur fond de conservatisme. Après le djihadisme dans *Les Chevaux de Dieu*, la prostitution dans *Much Loved* et le hip-hop dans *Haut et fort*, le grand réalisateur marocain Nabil Ayouch signe avec *Everybody Loves Touda* le portrait somptueux d'une jeune chanteuse qui ne veut rien céder sur son désir. Présenté lors du dernier Festival de Cannes, le film sortira sur les écrans en décembre, mais le public le découvrira au Festival du film francophone à Angoulême, qui s'ouvre le 27 août et dont *Le Point* est partenaire. Rencontre avec un cinéaste engagé pour la liberté.



Engagé. Le Marocain Nabil Ayouch.

Le Point: Vos personnages partagent le même idéal de liberté que Touda (Nisrin Erradi), l'héroïne de votre nouveau film, qu'ils paient souvent au prix fort…

Nabil Ayouch: Cette quête de liberté jalonne mon travail depuis toujours ; elle est au centre de ma vie et, probablement, de mon envie de cinéma. Touda est une jeune femme qui veut s'émanciper et se libérer de ses fers. Elle lutte contre le déterminisme dans lequel son milieu, le village, les difficultés de l'existence, le poids des traditions veulent l'assigner. C'est une guerrière qui ne baisse pas la tête, refuse d'être une victime et rame à contre-courant.

Touda veut devenir une cheikha, chanter l'aïta, ce « cri » né dans les plaines du Maroc qui dit « sans pudeur ni censure » l'amour, ses bonheurs et ses souffrances, mais aussi la résistance face à l'oppression.

NABIL AYOUCH/SP – MARYAM TOUZANI/SP

Touda est l'héritière de ces femmes qui se sont élevées quand les femmes n'avaient pas le droit de chanter en public, au XIXe siècle, et qui ont décidé qu'elles chanteraient malgré tout. Elles se sont servies de leur voix pour s'imposer face aux potentats en place. Mon héroïne, elle non plus, n'a pas d'autre arme que sa voix pour gagner sa liberté.

La vision que la société a de son métier est très péjorative, mais Touda résiste…

Les chikhates étaient des héroïnes, mais à partir du moment où elles ont quitté leur montagne pour gagner les villes et chanter dans les cabarets, ces lieux où l'on vendait de l'alcool, leur image s'est dégradée. Leur art fut alors perçu comme un divertissement, pire, une perversion. Mon personnage se bat pour défendre son statut d'artiste, tenant tête à des hommes qui la voient comme une entraîneuse, une prostituée. Pour échapper à ça, elle monte à Casa, la « ville des lumières », mais la désillusion sera au bout du chemin…

« Cette quête de liberté jalonne mon travail depuis toujours ; elle est au centre de ma vie. »

C'est une constante dans votre œuvre : le chant, la musique, le mouvement des corps pour exprimer la frustration, les rêves…

À bien y regarder, il n'existe pas tant de moyens que ça – pour une femme, notamment – de s'extirper de sa condition, du sort auquel la société la prédestine. La musique, la danse, le langage du corps, parce qu'ils sont vilipendés par les plus conservateurs, constituent des outils puissants pour revendiquer et résister.

Touda tient tête aux hommes, décapsule ses canettes de bière avec les dents, élève seule son fils sans renoncer à ses ambitions artistiques. Que dit votre personnage de la condition et des aspirations des femmes, aujourd'hui, au Maroc ?

Mon personnage se connecte à un mouvement de revendication féministe qui a émergé plus lentement peut être que dans d'autres pays – je pense à la Tunisie –, mais qui est à l'œuvre, aujourd'hui, dans les associations, les collectifs, les entreprises… La bonne nouvelle est que ce mouvement s'accompagne de lois : le code de la famille a été revu en 2004, offrant quelques avancées ; une autre réforme est en cours qui, je l'espère, nous aidera à passer à une étape supplémentaire. On en a besoin ■

Projection en avant-première d'*Everybody Loves Touda* le 29 août au FFA.

L'INTÉGRALITÉ DE L'INTERVIEW SUR **lepoint.fr**

Angoulême, capitale du cinéma !

Le Maroc est l'invité d'honneur de la 17e édition du Festival du film francophone à Angoulême (FFA)*, qui se tiendra du 27 août au 1er septembre et dont Kristin Scott Thomas sera la présidente du jury. Parmi les dix films en compétition : *Rabia*, œuvre coup de poing de Mareike Engelhardt (première mondiale) sur le djihad d'une jeune Française enrôlée par Daech en Syrie ; *Le Procès du chien*, premier long-métrage de Laetitia Dosch, ou encore *Barbès, Little Algérie*, de Hassan Guerrar, qui offre un rôle au chanteur de rap Sofiane Zermani (alias Fianso).

*PROGRAMME COMPLET ET RESERVATIONS SUR FILMFRANCOPHONE.FR

Émancipation. Un hommage sera rendu au cinéma marocain avec, notamment, plusieurs films de Nabil Ayouch, dont le nouveau, *Everybody Loves Touda*, figurera parmi les 18 avant-premières proposées *(lire ci-contre)*. Ce réalisateur participera au « Débat du tribunal », animé par *Le Point* (partenaire du festival) et le barreau de la Charente, sur l'émancipation des femmes au Maroc. Dominique Besnehard et Marie-France Brière, délégués généraux du FFA, ont voulu aussi saluer le travail de Valérie Donzelli, dont tous les films seront projetés et qui animera une master classe, de même que Nicolas Seydoux et que la présidente du jury. Sandrine Kiberlain et Laurent Lafitte feront l'ouverture… et la fermeture avec respectivement *Les Barbares*, de Julie Delpy, et *Sarah Bernhardt, la Divine*, de Guillaume Nicloux.

Plus de 80 films à l'affiche. Hommages à Anouk Aimée et à Micheline Presle, qui se sont éteintes cette année ; nouvelles œuvres des « Flamboyants » de l'édition 2024, Boris Lojkine, David Oelhoffen et Rodolphe Marconi ; premières créations, projections en plein air et ciné documentaires… Au total, plus de 80 films sont à découvrir durant ces six jours, en présence de nombreuses stars – Fianso, Audrey Lamy, Isabelle Carré, Marina Foïs, Béatrice Dalle, François Damiens, Valeria Bruni Tedeschi, Pio Marmaï… – et avec un public toujours plus nombreux : 58 000 spectateurs ont assisté l'an dernier aux projections du FFA. *« Nous allons prolonger la joie, l'esprit d'ouverture et l'idéal de fraternité rencontrés durant les Jeux olympiques »*, promet Dominique Besnehard, prêt pour ce marathon du cinéma ■ **N.B.**

GETTY IMAGES/KEYSTONE – JON ARNOLD IMAGES, HEMIS.FR

Que serait Spetses sans Spetsopoula, île privée des Niarchos (en haut), où Constantin II et la reine Anne-Marie partirent en lune de miel en septembre 1965

À Spetses, avec les rois de Grèce

Loin des Cyclades, cette île du golfe Argolique est un repaire d'armateurs et de souverains. On part les rejoindre. PAR GILLES DENIS

C'est un couple presque comme les autres. Ils se tiennent la main, ils sourient à l'objectif. Lui, 24 ans, en uniforme de la marine nationale grecque ; elle, tout juste 18 ans, en petite robe jaune, rang de perles et brushing impeccable. Un fauteuil élégant, une jetée propre comme un gazon anglais, l'eau lisse... Ils sont beaux, ils sont jeunes mais leurs traits sont un peu tirés. Normal : ils viennent de vivre un tourbillon de festivités, dont ils ont été les héros. Constantin de Grèce et de Danemark, roi des Hellènes, a épousé le 18 septembre 1964, à Athènes, la princesse Anne-Marie de Danemark. Oui, ils sont un peu cousins – les souverains grecs sont de souche danoise –, mais cela n'a gêné personne, bien au contraire. C'est le dernier mariage du système Victoria, ce réseau d'alliances matrimoniales entre têtes couronnées. À dire vrai, on est plutôt ici sur le système « Apapa » – surnom du roi Christian IX de Danemark, dont le cadet devint roi de Grèce et les filles impératrice de Russie, reine d'Angleterre et reine de Hanovre de jure. Bref, une union entre dynastes de même rang – et cela compte pour la mère du marié, la reine Frederika, née Hanovre et petite-fille du kaiser Guillaume, connue pour son goût immodéré des émeraudes et du grandiose. Elle a organisé la plus grande agrégation de royaux depuis la fin de la guerre – 18 rois et reines, 103 princes et princesses, 20 ducs et duchesses, un casse-tête protocolaire dont elle raffole, entre banquet pour 2 000 personnes, spectacle pyrotechnique à l'Acropole et déjeuner nuptial de 80 personnes.


La relève : Paul et Marie-Chantal de Grèce, avec leurs enfants, en 2010.

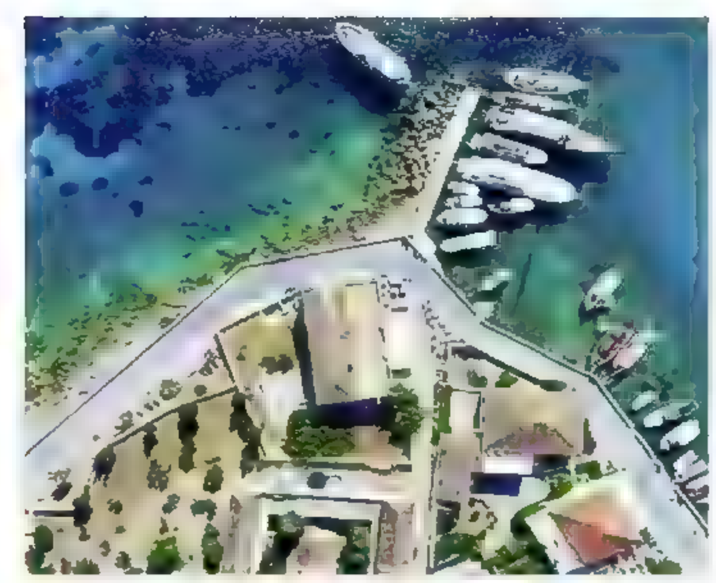
GUIBBAUD-MOUSSE/ABACA

Même s'il est champion olympique, le jeune roi est épuisé. Tout comme la nouvelle reine. Alors, ils ont accepté l'hospitalité du milliardaire Stavros Niarchos. Celui qui règne sur les flots a toujours su se ménager les faveurs de la famille royale. En mai 1962, il a déjà offert leur lune de miel à Juan Carlos d'Espagne et Sophie de Grèce – sœur de Constantin – sur son yacht *Eros*, qui a mouillé face à son île privée de Spetsopoula. Quelques jours après, le reste de la famille royale grecque est passé.

Prestige. Est-ce alors que Constantin s'est dit qu'il reviendrait ? Comment l'en blâmer. Dans la course au prestige entre Onassis et Niarchos, l'île privée est un trophée, au même titre que le bateau ou l'épouse. Onassis aura Skorpios, le *Christina*, Callas et Jackie O. Niarchos alignera le gotha et Spetsopoula donc. Il l'a découverte en croisant dans le golfe Argolique à bord de son trois-mâts, le *Créole*. Des eaux claires, des pins, des oliviers à quelques centaines de mètres du rivage de Spetses, l'île des armateurs et de la Bouboulina, héroïne de l'indépendance grecque. Il va en faire un paradis d'élégance chic, d'entre-soi raffiné, qui perdra un peu de son lustre lorsque y mourra mystérieusement, en 1970, son épouse ■■■

Des eaux claires, des pins, des oliviers face à Spetses, l'île des armateurs et de la Bouboulina, héroïne de l'indépendance grecque.









Images de bonheur. le caïque de la famille royale, le vieux port et l'Instagram de la princesse Marie-Chantal avec mari et enfants.

■■■ Eugénie Livanos, sœur de Tina, première épouse d'Onassis – après une longue enquête, l'homme d'affaires sera blanchi de tout soupçon. Demeure aujourd'hui une île oblongue, dont on distingue le quai – là même où posaient les royaux tourtereaux –, les villas, les plages. Après le décès du patriarche Stavros, elle est restée dans sa descendance. Qui continue d'y recevoir quelques amis – parmi lesquels, dit-on, la princesse de Hanovre, née Caroline de Monaco.

Du côté de la famille royale grecque, on n'a pas oublié l'agrément de ces côtes, plus douces que celles des lointaines Cyclades. Moins exposées aussi que celles de Corfou, leur résidence officielle d'été: la villa Mon repos, où naquit le prince Philip, futur époux d'Elizabeth II, est visible de tous. Et puis Spetses n'est pas loin d'Athènes. Deux heures et demie en bateau, même chose par la route. On effleure Delphes, on passe Épidaure et voilà Porto Heli. Bien après leur mariage, bien après le coup d'État des colonels de 1967, l'exil qui s'ensuivit, le référendum d'abolition de la monarchie en 1974, les procès qui les opposèrent au gouvernement républicain, c'est là, à l'aube du XXIe siècle, que Constantin et Anne-Marie reviendront s'installer.

Il faut dire que, dans ce bout de Péloponnèse, comme à Spetses, que l'on rejoint en cinq minutes de bateau, on est entre gens bien élevés, fortunes chuchotées et cousins éloignés – les rois de Hollande ont une villa à côté. L'été, les cinq enfants du couple royal et leurs petits-enfants les rejoignent dans cette Grèce idyllique, où on plonge dans l'Égée avant un cocktail à l'ombre des bougainvillées, sans républicains ni paparazzis à l'horizon.

On va souvent en face, à Spetses, chère à Michel Déon. Peu de monde encore – ou alors du beau; d'aristocratiques et patriciennes maisons aux jardins secrets; des plages discrètes; pas de voitures; pas de post hippies nostalgiques de Leonard Cohen – ils restent à Hydra. Mais plutôt des familles de vieil argent qui goûtent le charme du Poseidonion, manière de Negresco local mâtiné de pension de famille bâti en 1914. Il sera le QG des têtes couronnées qui vont se presser sur l'île au mariage du deuxième fils de Constantin et d'Anne-Marie: le 25 août 2010, le

ERLOFF/SP X (TWITTER) AGENCE / BEST IMAGE

Les vacances sont une manière de légitimation de la dynastie par le soleil et la mer.

prince Nikolaos épouse Tatiana, devant ses oncles, tantes et cousins. Juan Carlos et Sophie sourient en terre connue, Margrethe II de Danemark, sœur de la reine Anne-Marie, plaisante avec le prince Charles. Un mariage estival plus détendu que celui du diadoque Paul et de son épouse Marie-Chantal, à Londres en 1995, devant les mêmes, mais aussi la reine d'Angleterre et une palanquée d'altesses – on est décidément très dynastie chez les Grecs. La rumeur veut que le père de la mariée, le milliardaire Robert Miller, l'ait dotée à hauteur d'un milliard de dollars – mieux que les deux millions de couronnes danoises exigées par Frederika pour accueillir Anne-Marie en 1964.



L'autre dynastie : les Niarchos – Stavros au volant – sur leur île de Spetsopoula (*circa* 1960).

Néo-Gatsby. Marie-Chantal, devenue Altesse royale, princesse de Grèce et de Danemark de plein droit, vaut mieux que ses millions. Elle a du chic, de l'esprit, du goût et l'intelligence des situations. Elle va faire en sorte que les vacances en famille se passent toujours bien, toujours en Grèce, dans une manière de légitimation de la dynastie par le soleil et la mer. À Porto Heli d'abord, chez ses beaux-parents, puis à Spetses même. Dans l'éclat du golfe Argolique, ses propres enfants poussent, éblouissants de beauté, entre dieux de l'Olympe et néo-Gatsby, de la jeune Maria Olympia au nouveau diadoque Constantin-Alexios, à Achileas et les autres, qui affolent les réseaux sociaux tout en sachant tenir leur rang : les héros grecs sont de retour, et ils croquent la vie à pleines dents.

À Spetses, la famille jouit d'une popularité discrète et d'une certaine normalité, entre virées chez Orloff en surplomb du vieux port et sardines grillées chez Tarsanas, en passant par les cafés face à l'embarcadère, où Anne-Marie, reine mère depuis le décès de Constantin en janvier 2023, aime retrouver ses petits-enfants. Et puis, comme tout le monde, on fait un peu de shopping dans les rares boutiques de cette île épargnée par les ravages du tourisme de masse et des effets de snobisme. Une chose est certaine. On s'y retrouvera toujours. Avec ou sans couronne ■



GILLES DENIS POUR « LE POINT » – SOTHEBY'S ESTATE/SP

L'île de Spetses, à deux heures et demie d'Athènes en bateau, un havre de paix, de charme et d'élégance.

Carnet de voyage à Spetses

GRÈCE
Athènes
Porto Heli
Mer Égée
Spetses
Spetsopoula
Mer Méditerranée
50 km

Nuit de légende

C'est l'institution hôtelière de l'île. Idéalement situé face à la mer, il a l'allure d'un palais d'avant la grande catastrophe de l'été 1914 – son année de naissance. Les chambres avec balcon sur la mer et au loin l'Argolide sont un appel à relire Michel Déon. Toutes les têtes couronnées y ont séjourné. À défaut, on prend un verre sur la terrasse.

À partir de 211 €. poseidonion.com

Aux premières loges

Roussos et Rouma

Côte à côte, voici les deux cafés pour voir arriver les ferries et les bateaux taxis – les clichés d'Instagram semblent indiquer que la reine Anne-Marie préfère Roussos mais, connaissant son sens inné de la diplomatie, il est probable qu'elle alterne…

Les pieds dans l'eau

arsa

Depuis vingt-cinq ans, la taverne chic du vieux port, les pieds dans l'eau – le vieux port n'abrite plus de bateaux –, impeccable sur la qualité, et l'un des spots de la famille royale.

Pour voir et être vu

Orloff

La jeune génération aime se retrouver sur cette terrasse à l'entrée du vieux port qui n'a de russe blanc que le nom : on est sur une partition grecque. À ne pas confondre avec l'hôtel du même nom.

180 50 Old Harbour. orloffrestaurant.com

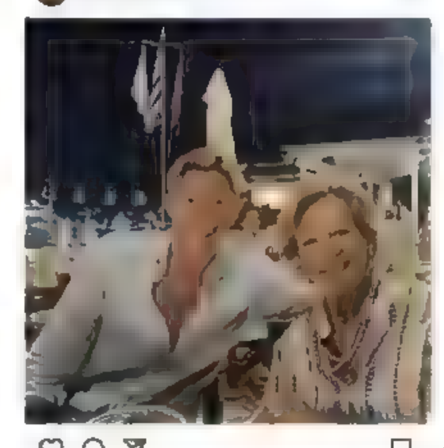
Comme à la maison

Pour expérimenter l'idée d'une maison patricienne et son jardin – décoration à la mode et petite piscine comprises.

À partir de 216 €. yayaki-spetses.com



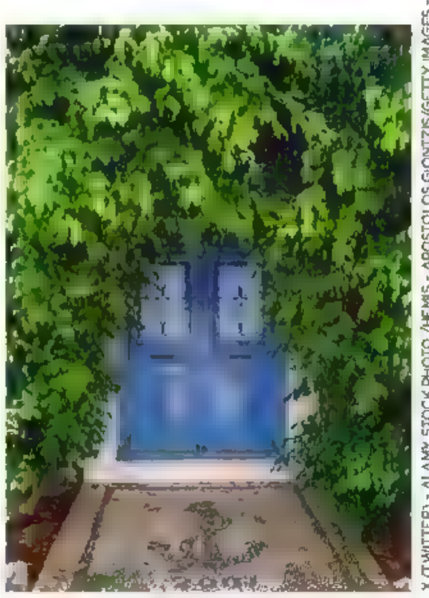
Le charme des maisons patriciennes de l'île au Yayaki, au cœur du village.



La reine Anne-Marie et son petit-fils Constantin, sur l'Instagram de Marie-Chantal de Grèce.



Le Poseidonion, repaire d'armateurs et de têtes couronnées depuis 1914.



X (TWITTER) - ALAMY STOCK PHOTO /HEMIS - APOSTOLOS GIONTZIS/GETTY IMAGES - YAYAKI HOTEL/SP

Cap sur l'aiguière d'argent

Panerai se lance à la conquête de l'America's Cup, le trophée de régate à la voile le plus convoité au monde. **PAR ARTHUR FRYDMAN**





Panerai évoluera sous le pavillon de l'équipe italienne Luna Rossa Prada Pirelli. À g., le modèle Submersible Tourbillon GMT Luna Rossa Experience Edition.



LUNA ROSSA PRADA PIRELLI - TEAM/STUDIO BORLENGHI/SP (X2) - SP (X2)

Obtenir la récompense suprême de la plus ancienne compétition de voile au monde est un challenge qui attire depuis des décennies les plus grandes manufactures horlogères. Cette année, ces dernières vont se disputer la première place du podium sur l'eau à l'occasion de la 37e édition de la Coupe de l'America, qui se tient à Barcelone du 22 août au 27 octobre 2024. L'événement est devenu une vitrine technologique où rivalisent design et performance, permettant aux horlogers de dévoiler leurs bêtes nautiques pour poignet, descendantes des chronomètres de marine du XVIIIe siècle. Aux côtés d'Omega (Emirates Team New Zealand) et de Tudor (Alinghi Red Bull Racing), Panerai évolue quant à elle sous le pavillon de l'équipe italienne Luna Rossa Prada Pirelli.

Un hasard ? *« Pas vraiment si l'on se rappelle que l'univers maritime fait partie de l'ADN de la marque, fournisseur, lors de sa fondation, de la marine italienne. Ceci sans oublier que Panerai fut sponsor en titre du Classic Yachts Challenge et a confirmé son amour du yachting classique avec l'acquisition en 2006 du plan Fife Eilean »*, rappelle Jean-Marc Pontroué, CEO de Panerai. Le choix de l'innovation et de la modernité date, lui, de 2017, lorsque la maison est entrée dans le cercle fermé de l'America's Cup. *« Sans renier notre héritage marin, nous sommes en quelque sorte passés de la* vintage car *à la Formule 1, en l'occurrence taillée pour la mer »*, ajoute Jean-Marc Pontroué. Ainsi, après avoir été partenaire officiel et sponsor de l'Oracle Team USA et de la Softbank Team Japan, Panerai a scellé en 2019 une collaboration avec l'écurie transalpine de voile Luna Rossa Prada Pirelli, dirigée par le skippeur Max Sirena.

« Compétition, performance, innovation, audace, aventure et italianité. Les mantras de Luna Rossa sont en adéquation avec notre mission de concevoir des instruments fiables. L'association était évidente pour nous, l'America's Cup étant une véritable plateforme de tests pour nos montres, qui évoluent en conditions extrêmes de course », souligne Jean-Marc Pontroué. Au-delà du sponsoring, ce partenariat est également technologique. Il a permis à Panerai de développer une collection de références, Luminor, Luminor Due et Submersible, façonnées à partir des matériaux et des technologies utilisés sur l'America's Cup. *« Le nautisme nous a apporté des solutions nouvelles, à l'image du Ti-Ceramitech, une matière que nous avons mis sept ans à obtenir et qui consiste à céramiser des pièces en acier. Une technique adoptée afin d'améliorer la rapidité sur l'eau de l'AC75 de Luna Rossa Prada Pirelli »*, précise Jean-Marc Pontroué.

Enfin, et dans le cadre du programme immersif mis en place en 2019 par Panerai, vingt clients, heureux acquéreurs de la montre Submersible Tourbillon GMT Luna Rossa Experience Edition, vont pouvoir accéder aux coulisses de la compétition. L'objectif ? *« Offrir à notre clientèle du temps, qui est souvent un luxe pour celle-ci, des rencontres ainsi que des souvenirs »*, conclut Jean-Marc Pontroué ■

> « L'America's Cup est une plateforme de tests pour nos montres, qui évoluent en conditions extrêmes de course. » *J.-M. Pontroué*

Parfum de famille

Dans un secteur de la parfumerie en constante montée de gamme, Fendi marque son retour à travers une collection exclusive, imprégnée des figures d'une dynastie.

[redacted]

Si le nom de Fendi résonne avant tout pour sa mode flamboyante, où se conjuguent exubérance et luxe ludique, la maison romaine née en 1925 n'est pas étrangère à l'univers de la parfumerie. Plusieurs fragrances ont jalonné une partie de son histoire, du détonant Asja (1992) au plus récent Fan di Fendi (2010), aujourd'hui disparus.

Le retour sur la scène olfactive prend la forme d'une collection exclusive de sept parfums, destinés à s'imposer au sein d'un segment de marché prestigieux. Le phénomène des collections des grandes maisons a en effet vu le jour au cœur des années 2000, en réponse à la croissance de la parfumerie « de niche » et à la demande d'une clientèle en quête d'exclusivité. Initialement lancée par les pionniers Hermès, Chanel, Dior, Guerlain et Armani, cette offre hautement désirable est devenue incontournable. À chaque collection, un esprit et un fil narratif. Ici, ce sont les liens – de sang ou de cœur – qui sont évoqués à travers les figures familiales du passé et du présent. Leurs personnalités et leurs chemins de vie constituent autant de fragments recomposés en senteurs par les parfumeurs Anne Flipo, Quentin Bisch et Fanny Bal, sous l'impulsion des directeurs artistiques Silvia Venturini Fendi, Delfina Delettrez Fendi et Kim Jones.



La direction artistique de la maison Fendi (de g. à dr.) : Delfina Delettrez Fendi, Silvia Venturini Fendi et Kim Jones.

Au détour des effluves ambrés et liquoreux d'un atelier de cuir (Casa Grande), on rencontre Adele, la matriarche, qui porte le destin et la réussite de Fendi. Dolce Bacio fait surgir le portrait d'Anna, l'une des cinq légendaires sœurs Fendi, à travers une rose teintée d'abricot, de violette et de patchouli, et à l'odeur aussi vive qu'une trace de rouge à lèvres. Souvent s'opère un pas de côté, un pied de nez aux tendances qui parcourent le marché. Émane également de ces fragrances une tendresse, comme pour La Baguette (clin d'œil au sac iconique lancé en 1997), inspirée par les fils de Delfina Delettrez Fendi. La vanille joue avec l'iris dans ce parfum à la douceur de l'enfance. À travers ces effluves, la collection entretient la légende d'une maison à l'aube de son centième anniversaire ■

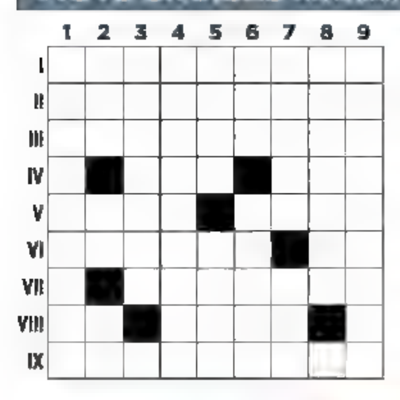
> À chaque collection, un esprit et un fil narratif. Ici, ce sont les liens – de sang ou de cœur – qui sont évoqués.



FENDI PARFUMS/SP – FENDI/SP

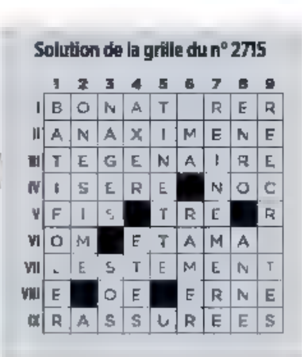
Les sept eaux de parfum de la collection, autant de fragrances en hommage à la dynastie Fendi.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT **I.** Fumer sur un taxi vénitien ? **II.** Pas dépensé. **III.** Ce qu'on espère. **IV.** Figure avec un angle. Quartier de Villers. **V.** A son maître à Meursault. Mis à plat. **VI.** Site antique. Morceau de genre. **VII.** Faire brillant. **VIII.** Article chilien. Rejoint la Seine de l'autre côté. **IX.** Se faire une idée.

VERTICALEMENT **1.** Faire bouger. **2.** Pas de renvoi. Lettres de commerce. Article. **3.** Ouverture pour coche. **4.** Cauchemardesques ? **5.** Mieux vaut ne pas s'endormir dessus. Beau château. **6.** Partie d'un cercle *(inv.)*. Ancien joli bout. **7.** Philosophe médiéval. 5/1 littéraire. **8.** Alcaloïde. **9.** Contracter.

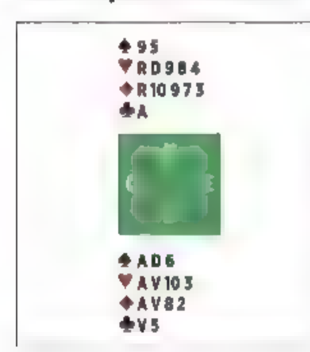

Solution de la grille du n° 2715

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I	B	O	N	A	T		R	E	R
II	A	N	A	X	I	M	E	N	E
III	T	E	G	E	N	A	I	R	E
IV	I	S	E	R	E	■	N	O	C
V	F	I	S	■	T	R	E	■	R
VI	O	M	■	E	T	A	M	A	
VII	L	E	S	T	E	M	E	N	T
VIII	E	■	O	E	■	E	R	N	E
IX	R	A	S	S	U	R	E	E	S

BRIDGE PAR MICHEL LEBEL

LE PROBLÈME DE LA SEMAINE

Voici les jeux de Nord-Sud :



I. Enchères

Sud donneur.
Faites les enchères de Nord-Sud, qui se déroulent dans le silence adverse.

Réponse

La bonne séquence :

Sud	Nord
1 SA	2 ♦
3 ♥	4 SA
5 ♣	6 ♥

Quelques commentaires :

1 SA : avec 17 points H et un jeu régulier.
2 ♦ : Nord utilise le Texas avec une majeure cinquième.
3 ♥ : l'ouvreur, maximum avec un soutien de quatre cartes, rectifie le Texas avec saut.
4 SA : Blackwood.
5 ♣ : trois As (ou zéro !).

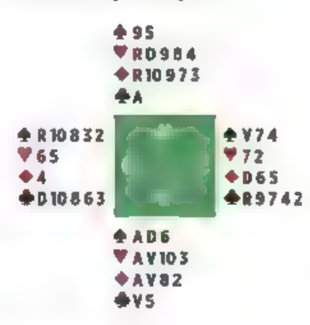
II. Jeu de la carte

Vous jouez 6 ♥ en Sud.
Ouest entame du 6 de ♥.

Réponse

Si tout se passe mal, vous risquez de perdre deux levées : le Roi de ♠ et la Dame de ♦. Pensez à profiter des avantages de l'atout. Voici le bon plan de jeu : prenez l'entame à ♥ du mort, encaissez l'As de ♣ et rentrez en main à l'atout – ils sont partagés 2-2 –, puis coupez le Valet de ♣. À ce stade du coup, votre chelem est pratiquement sur table grâce à une impasse de sécurité. Encaissez le Roi de ♦ du mort – vos deux adversaires fournissent – et rejouez ♦. Si Est fournit la Dame, prenez du Roi. Si Est fournit un petit ♦, faites l'impasse à la Dame et, enfin, si Est défausse, prenez de l'As et rejouez ♦. Dans les deux derniers cas, si Ouest fait la levée de la Dame, il est mis en main. Votre adversaire de gauche est obligé de jouer ♠ dans votre fourchette As-Dame ou en coupe et défausse.

Voici les quatre jeux :



LE TEST D'ENCHÈRES

Le test d'enchères du *Point* est fondé sur *La Nouvelle Majeure 5[e]*, de Michel Lebel.

Le début des enchères a été :

Sud	Ouest	Nord	Est
1 ♦	2 ♣	?	

Vous êtes en Nord (Nord-Sud vulnérables). Quelle doit être votre première réponse avec chacun des cinq jeux suivants ?

	♠	♥	♦	♣
A	R V 9 6	D 7	A 10 8 7	10 7 2
B	R V 10 4	A V 10 3	A 10 8 7	7
C	R 10 9	A 10 8	A V 10 7 3	V 9
D	A V 9 8	A 10 7 6 3	A 10	7 3
E	R 9 4	R 10	A 10 7 3	R V 8 7

Infos bridge

Du (très) nouveau pour la saison 2024-2025 !

La principale épreuve du calendrier fédéral, la Division nationale 1 par équipes, devient le Top 16 et passe de douze à seize équipes !

Les trois week-ends de la poule débuteront en mars 2025 au lieu de se dérouler en fin d'année (2024).

Les divisions nationales 2 et 3 par équipes seront réunies dans la Division nationale par 4, qui comportera deux poules qui débuteront également en mars 2025.

Réponses

A contre = 20 ; 2 ♦ = 10 ; 3 ♦ = 5.
Faites un contre Spoutnik avec 10 points H, quatre cartes à ♠ et quatre cartes à ♦. Si l'ouvreur répond 2 ♥, soutenez à 3 ♦.

B contre = 20 ; 2 ♥ = 10 ; 3 ♣ = 5.
Après une ouverture mineure, le cue-bid du répondant dénie la présence d'une majeure quatrième. Contrez 2 ♣, le Spoutnik n'a pas de valeur supérieure.

C 3 ♣ = 20 ; 3 ♦ = 10 ; contre = 5.
Le soutien à 3 ♦ n'est pas forcing. Avec un fit de cinq cartes et une valeur d'ouverture, faites un cue-bid à 3 ♣ pour rechercher en priorité la manche à 3 SA.

D 2 ♥ = 20 ; contre = 10 ; 2 ♣ = 5.
Le contre Spoutnik avec un bicolore majeur 5-4 est limité à 10-11 points H. Avec 13 points H, nommez votre majeure cinquième : 2 ♥.

E 3 SA = 20 ; 3 ♣ = 10 ; passe = 5.
Vous êtes vulnérable et vos adversaires, non vulnérables. Si vous passez, vous prenez un double risque : que votre partenaire ne puisse pas contrer en réveil ou que la pénalité soit moins importante que la manche vulnérable ! Demandez la manche à 3 SA.

VOTRE RÉSULTAT : De 90 à 100 : excellent résultat. De 70 à 85 : bon résultat. De 50 à 65 : assez bien, travaillez davantage vos enchères. Moins de 50 : lisez *La Nouvelle Majeure 5[e]*.

Le Point
1, boulevard Victor, 75015 Paris
Tél. : 01.44.10.10.10 – Fax : 01.43.21.43.24

Directeur de la publication : **Étienne Gernelle**
Directrice de la rédaction : **Valérie Toranian**

Président-directeur général : **Renaud Grand-Clément**
Directeur général délégué et vice-président : **François Claverie**

Directrice générale Le Point Communication : **Anne-Valérie Oesterlé**

Service abonnements – Tél. : 01.44.10.10.00 – E-mail : abo@lepoint.fr CS 50002, 59718 Lille Cedex 9 – Tarif abonnement pour 1 an en France métropolitaine, 52 numéros : 199,99 €. DOM-TOM et étranger : nous consulter

Publicité – Le Point Communication – Tél. : 01.44.10.13.69

Le Point, fondé en 1972, est édité par la Société d'exploitation de l'hebdomadaire Le Point – Sebdo. Société anonyme au capital de 10 420 080 €, 1, boulevard Victor, 75015 Paris. R.C.S. Paris B 312 408 784.
Actionnaire principal : ARTEMIS S.A. (99,9 % du capital social)

Dépôt légal : à parution. **N° ISSN :** 0242-6005
N° de commission paritaire : 0625 C 79739
Impression : Maury Imprimeur SA (45330 Malesherbes). **Diffusion :** MLP





Artem Chapeye

« Faire la guerre, c'est se sauver soi-même. C'est presque un pari mystique »

Depuis le début de l'offensive russe contre l'Ukraine, l'écrivain de gauche Artem Chapeye a pris les armes malgré ses convictions pacifistes. Témoignage.

Il y a encore quelques années, il ne serait jamais venu à l'esprit d'Artem Chapeye, écrivain ukrainien engagé à gauche, de prendre les armes pour défendre son pays. Depuis l'offensive russe, il est sur le front. De cette expérience, il vient de tirer un petit livre lumineux en forme de journal : *Les gens ordinaires ne portent pas de mitraillettes.*

Le Point: Vous étiez le traducteur de Gandhi et de Noam Chomsky en Ukraine, et vous partagiez leurs convictions pacifistes. Vous étiez aussi un observateur du chaos qui frappe votre pays depuis deux décennies. Et pourtant… Quelques jours après le début de l'offensive russe, en février 2022, vous prenez les armes. Pourquoi ?

Artem Chapeye: C'était comme une évidence dans un océan d'émotions. Le 24 février 2022, quand les Russes ont attaqué, il y a eu pendant quelques jours, dans un fracas invraisemblable, comme une sidération nationale, une profusion d'amour collectif. Chacun essayait de sauver les siens. Mais, par-dessus tout, la solidarité, la fraternité, la compassion animaient chaque Ukrainien. Le chacun pour soi a disparu au moment du premier bombardement russe. Il n'y avait plus que de la tendresse. Plus rien d'autre que l'essentiel. Vous aviez envie de sauver la grand-mère acariâtre de votre voisinage, de donner à manger au chien errant, d'héberger une famille inconnue. J'ai mis ma famille à l'abri. Puis un nouveau sentiment, tout aussi bouleversant, est né alors que tout s'effondrait et que les Russes progressaient très vite : je devais agir, faire quelque chose.



« Les gens ordinaires ne portent pas de mitraillettes » (traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn Bayard, 120 p., 17 €).

Sur le moment, l'engagement dans les forces armées était un acte volontaire, j'ai évidemment ressenti une immense culpabilité de laisser ma femme et mes enfants. De reproduire un schéma machiste que je réfute depuis toujours : l'homme se bat et la femme protège la famille. Mais, à cet instant, j'ai su que je devais me battre sous peine d'avoir honte de moi-même. J'ai dit à mon fils : « Si je m'enfuis avec toi, je ne pourrai plus jamais te regarder droit dans les yeux. » Tous mes réflexes d'intellectuel se sont envolés. Je n'ai pas pesé le pour et le contre : il fallait combattre.

Vous racontez aujourd'hui votre expérience militaire. Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Je n'ai pas voulu faire un récit militaire. Mais raconter ce qui se passe dans la tête d'un écrivain qui choisit d'aller sur le front pour défendre son pays. Oui, je suis aux côtés de combattants dont je ne partage pas les valeurs. Je combats avec des agriculteurs, des ouvriers, des fonctionnaires. Leurs

« Au moment du premier bombardement russe. Il n'y avait plus que de la tendresse. Plus rien d'autre que l'essentiel. »

vies avant la guerre n'avaient rien de commun avec la mienne. Dans mon unité, il y a des racistes, des anarchistes, un adorateur de la cause animale, quelqu'un qui prie Jésus plusieurs fois par jour. Et moi, le traducteur en Ukraine de Gandhi et de ses convictions non violentes. Mais faire la guerre pour défendre son pays, ce n'est pas organiser une activité avec une bande d'amis qui pensent comme vous, ce n'est pas militer dans un parti où chacun partage les mêmes idées. C'est justement ce qui fait la richesse de l'engagement. Contrairement à nos ennemis, qui se battent pour de l'argent ou parce que le régime ne leur laisse pas d'autre choix, dans une démocratie, chacun a une raison personnelle, bien à lui, de combattre, de risquer sa vie. Je ne partage pas toujours les idées de celui qui se bat avec moi. Mais c'est mon frère d'armes.

Pour un intellectuel, prendre les armes, viser l'ennemi, c'est aller contre soi-même, non ?

Pas du tout. Je n'ai jamais vu autant de fraternité sincère que chez mes camarades. L'humanité, c'est donner votre couverture au prisonnier russe que vous venez de capturer. C'est ne pas lui donner un coup de pied dans la tête pour calmer votre trouille ou votre colère. Pour un intellectuel, recevoir des ordres n'est pas facile. Mais vous comprenez vite la force du collectif. Vous comprenez aussi que la guerre est ennuyeuse. Nous ne sommes pas dans un film d'action de Netflix. Les réalisateurs de films de guerre n'ont jamais connu l'expérience de la guerre. La guerre, ce n'est pas *Il faut sauver le soldat Ryan*. Il n'y a pas d'héroïsme, et personne ne joue un rôle. Vous avez peur. Vous ne savez pas si vous reverrez vos enfants. Mais c'est un moment où vous engagez votre vie pour laisser à vos enfants un pays en paix. C'est presque un pari mystique. C'est une question de survie. Faire la guerre, ce n'est pas seulement défendre un arpent de terre. C'est se sauver soi-même.

La mobilisation est désormais obligatoire. Certains Ukrainiens se cachent et refusent de rejoindre l'armée… Comment les voyez-vous ?

Je comprends leur peur. Mais ce n'est pas facile de croiser le regard de ceux qui ne se battent pas. Vous êtes gêné par leur attitude. C'est ce qu'on appelle la honte espagnole. Vous êtes embarrassé par l'attitude de l'autre, pour lui même. Cette guerre, ce n'est pas comme décider d'aller faire ses courses au supermarché, c'est décider qui tu veux être vraiment, qui tu es vraiment. La guerre te montre qui tu es vraiment. C'est un choix existentiel. Ça n'arrive pas souvent, ce moment dans la vie où tu dois faire un choix en toute responsabilité. Ce n'est pas comme sauver quelqu'un de la noyade ou défendre quelqu'un dans la rue. Prendre les armes, c'est un engagement que tu renouvelles tous les jours.

Ce qui m'amuse, c'est que les machos qui pratiquent la salle de sport sont parfois – je ne généralise pas, bien sûr – réfractaires à prendre les armes. Et qu'autour de moi, dans mon unité, j'ai des gars un peu androgynes, ou qui portent des lunettes. Cette guerre, c'est un peu comme ce que l'on peut lire dans les livres sur le goulag : les plus forts n'étaient pas forcément les colosses.

Quand on est au combat, parvient-on à se projeter dans l'après ?

Tant que nous n'aurons pas gagné contre les Russes, il faudra nous battre. L'agenda est donc lointain. Il sera impossible de construire quelque chose avec le régime de Vladimir Poutine. Mais j'en veux aussi aux Russes ordinaires. Je ne les considère pas comme des victimes. Aujourd'hui, des civils russes occupent Marioupol. Ils sont complices des militaires et des politiques. Quant à ceux qui ont quitté la Russie, ce sont des privilégiés qui ont eu les moyens de partir. Mais se battent-ils vraiment contre leur régime ? Je pense surtout qu'ils attendent que les choses se tassent. Ils n'ont pas compris la folie meurtrière qui anime leurs leaders. Et pourtant, il n'y a que les Russes eux-mêmes qui peuvent changer les choses.



Reconnu. Artem Chapeye est une des plumes majeures de la littérature contemporaine de l'Europe de l'Est.

Vous êtes très critique vis-à-vis de ceux qui, en Europe, trouvent que cette guerre a assez duré et qu'il faut négocier avec Poutine…

Oui, c'est indécent. Je pense à Noam Chomsky, que j'ai traduit et pour qui j'avais une folle admiration. Dans les premiers jours de la guerre, il a publié un texte outrageant pour dire que la paix valait mieux que le bruit des armes, alors que nous étions en train de fuir les chars russes avec nos enfants et nos animaux domestiques. Il était tranquillement installé derrière son bureau aux États-Unis et a utilisé notre guerre pour défendre son point de vue sur la paix. Mais je suis encore plus en colère contre certains responsables politiques européens qui refusent d'aider l'Ukraine ou le font du bout des lèvres. Cette faiblesse est coupable. Ils n'ont même plus l'excuse de ne pas comprendre Vladimir Poutine. L'indulgence à son égard, c'est de la complicité de crimes de guerre. Poutine mène une guerre égotique, sans fondements. C'est un criminel ■ PROPOS RECUEILLIS PAR ROMAIN GUBERT



Alain Delon 1935-2024

Naissance d'une icône

Plein soleil, réalisé par René Clément en 1959 avec Marie Laforêt et Maurice Ronet. Pour cette adaptation du roman de Patricia Highsmith, Alain Delon s'est battu pour décrocher le rôle trouble de Ripley, alors qu'il était prévu pour incarner Greenleaf, qui sera interprété par Maurice Ronet.



Centaure

Mexico, 1965

Fougueux, sensuel, surprenant, Delon dit avoir été *« appelé par le cinéma »*. Lors de son premier grand rôle, Yves Allégret lui souffle : *« Ne joue pas. Regarde comme tu regardes, parle comme tu parles, écoute comme tu écoutes, bouge comme tu bouges. Sois toi. »*

MART[illegible] C./T[illegible] KOBAL [illegible]LECTION

L'insolent magnifique

PAR MARC LAMBRON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Enfant blessé, adolescent turbulent, soldat en Indochine à 17 ans, ce solitaire au regard d'acier n'était pas préparé à faire du cinéma. Acteur « par accident », il est devenu un monstre sacré.

On n'érige pas de stèle à Alain Delon. Sa disparition appelle moins le survol biographique qu'un point de vue subjectif, orienté, partial, incandescent sur son parcours. Dont acte. Mon Delon, ce serait un punk en costume Cardin. Une insolence durcie jusqu'au péril, et parfois jusqu'au silence. Le beau-fils d'un boucher de Bourg-la-Reine devenu prince shakespearien dans la cour des rois. Un CAP de boucherie, des larcins dans la Marine nationale, et plus tard le commerce des puncheurs comme Jean-Claude Bouttier et Carlos Monzon, une vie à l'uppercut. Cannibale jusque dans la candeur, assassin viril réfréné par les scripts, éblouissante frappe de nuit opérant sous un soleil zénithal. Homme-loup entouré de chiens, connétable de lui-même, étoile déchirée, plus bel animal du monde occidental : Alain Delon aura épuisé bien des miroirs.

Ceux qui, en 1956, virent débarquer à Paris le jeune démobilisé d'Indochine, Marc Allégret au premier chef, en restèrent éblouis : le garçon réveillait l'érotique 1930 du beau marin et des amours de port. Un personnage de *Querelle de Brest* pour Cinémonde ? Il semble que Delon maquerella un peu du côté de Pigalle. Sa chance tint à ceci : si la guerre canalise en dressage la sauvagerie des petits durs, la paix l'exalte en vedettariat pailleté. Le cinéma allait le recruter par fascination. Quelques films-zakouskis en guise de noviciat, mais ce n'est pas Pierre Gaspard-Huit qui allait conférer une stature à cette flamme. Vint en 1960 un rôle mémorable avec *Plein Soleil*, un Tom Ripley romain sous la caméra de René Clément, ce qui n'échapperait pas aux grands Italiens.

Morsure du tigre. Il y avait chez ce premier Delon un élan vital, un influx d'autodidacte qui entend signer sa vie à défaut d'écrire des livres, mais son livre est alors un visage, ange de Donatello revenu de Saigon, sourire de supertapin auquel le duc offre une chambre d'apparat, merveilleux James Dean d'écoutille pour nuits de satin blanc. Une qualité de mutisme, aussi, un style antioratoire qui coïncidait bizarrement avec les voix blanches de l'hyperintellectualité européenne, ce dont Antonioni fit son miel dans *L'Éclipse*. Mais c'est Visconti qui avait pris la main dès 1960 avec *Rocco et ses frères*, avant de projeter Delon en 1963 sous les plafonds mordorés du *Guépard*. Au contact de ce grand aigle patricien, l'Antinoüs des barrières découvre la race des seigneurs, non sans candeur parfois. On connaît l'anecdote, peut-être inventée, selon laquelle le jeune Delon se serait émerveillé de voir les malles de Luchino Visconti griffées de son monogramme personnel LV, pour s'entendre expliquer qu'il s'agissait simplement du logo de la maison Louis Vuitton…

Qu'importe. À l'instinct, Delon fait aux maîtres européens l'offrande carnassière de son aura. La suite est connue, elle orne une filmographie sans pareille, aux côtés de Duvivier, Malle, Melville, Losey, Godard, Verneuil. Au fil des années, la carrière de Delon évoluera par un lent monnayage de son influx initial, jusqu'aux films oubliables de José Pinheiro ou de René Manzor. Qu'importe encore. Car s'était déjà installée, entre la fiction des plateaux et la mélodie en sous-sol des cabarets, la légende d'un caïd hautement profilé, familier des beaux truands yougoslaves et des monte- ■■■



La fêlure de l'enfance
Alain Delon naît en 1935 à Sceaux. Son père, Fabien Delon, dirige le cinéma de quartier Le Régina, à Bourg la Reine. Sa mère, Édith Arnold, est préparatrice en pharmacie. Après leur divorce, les parents se remarient, et l'enfant est confié à une famille d'accueil, dont le père est gardien de prison à Fresnes. Plus tard, Alain passera une partie de son enfance en pension.

APIS/SYGMA/CORBIS VIA GETTY IMAGES

■■■ en l'air gitans. C'est son côté Sinatra du 8e arrondissement. Son côté Borsalino. Markovic et frères Hornec ? Flic ou voyou ? Ce Delon-là incarne magnifiquement l'ascétisme de la mort sans phrase avec *Le Samouraï*, il a le goût des personnages interlopes, délictueux, solitaires, qui sera magnifié par les chapeaux mous du marché noir dans le *Monsieur Klein* de Losey. Regard de titane, foucades de parrain : tourner avec Delon, beaucoup l'ont raconté, c'était s'exposer à la morsure du tigre, à l'implacabilité du regard, à la concurrence des testostérones. Selon les cas, on se braquait ou l'on pliait. Reste que l'ascendant de Delon fit écrire ceci à Pascal Jardin, son scénariste et ami, pourtant coureur de jupons : *« C'est le seul homme qui me tienne sous son regard, le seul qui m'ait parfois donné envie d'être une femme afin de mieux le connaître. »*

Quand les femmes s'en mêlent. En la matière, on constatera que Delon fut macho par propension et rockeur sans le vouloir. Ses inclinations le portant moins vers le chillum que vers le Beretta, l'acteur digéra mal l'esprit libertaire d'après 1968. Homme de droite fasciné par les codes d'honneur de la haute pègre, il ne pouvait jouer sa partie sur une peau de chèvre. Pour comparer deux films de 1968, la villa tropézienne de *La Piscine* n'est pas la finca baléare de *More*, et Romy Schneider, étoile d'une Allemagne dénazifiée à l'edelweiss, ne saurait se confondre avec la hippie Mimsy Farmer. Romy Schneider, il l'avait cueillie dans le vent de la jeunesse, époque tailleurs Chanel et escarpins à talons bobines, et fait revenir sous la caméra de Jacques Deray, où elle éclata comme un beau fruit gorgé de soleil. Cela n'avait pourtant rien de serein. Butineur d'actrices, de Brigitte Auber à Anne Parillaud, Delon aimait engager avec l'autre sexe des duos félins dans des cages de Celluloïd. Il trouva son double, sa « répliquante », sa madame *(Lire la suite p. 87)* ■■■

« Il faut que je dise merci à ma mère, car c'est elle qui m'a donné la gueule que j'avais et tout est arrivé grâce à cela. »
À France Inter, en mai 2019



Le fils de Mounette

En 1963, au Festival de Cannes avec sa mère, Edith Boulogne. « Mounette » avait abandonné son fils à l'âge de 4 ans, celui ci trouva la force, des années plus tard, de lui pardonner.

Repères

8 novembre 1935 Naissance à Sceaux. Fils de Fabien Delon, gérant du cinéma Régina à Bourg-la-Reine, et d'Édith Arnold, préparatrice en pharmacie. Ses parents se séparent quand il a 4 ans, et il est confié à une famille d'accueil. Sa scolarité se résume à six renvois d'écoles différentes. Le nouveau mari de sa mère, Paul Boulogne, charcutier, le formera pour qu'il passe son CAP de boucher.

1952 Devance l'appel et s'engage dans la marine à Toulon. Accusé d'un vol, il choisit de rester dans l'armée et part se battre en Indochine.

1955 Pour fêter ses 20 ans, il *«emprunte un véhicule à l'armée»* et est emprisonné. Retour en France.

1957 Premier film comme acteur dans *Quand la femme s'en mêle*, d'Yves Allégret.

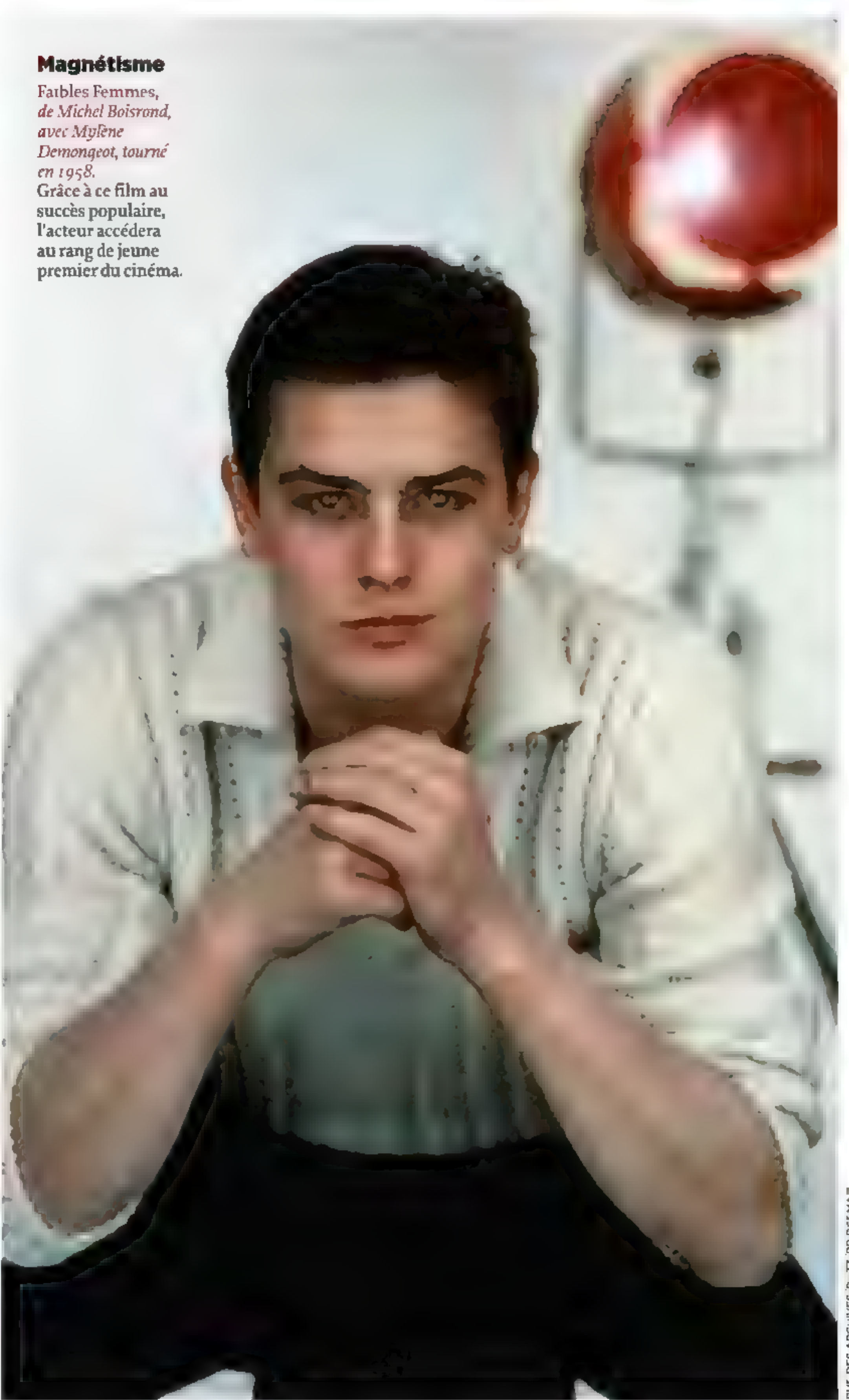
1958 Rencontre Romy Schneider.

1961 Premier rôle au théâtre dans *Dommage qu'elle soit une putain*, de John Ford, sous la direction de Luchino Visconti.

1962 Naissance d'Ari Boulogne, fils de la chanteuse Nico. Édith, la mère de Delon, l'élève et lui donne le nom du beau père de Delon, Boulogne.

1964 Premier film comme producteur, mariage avec Francine Canovas, dite Nathalie Barthélémy, dont il divorcera en 1969, et naissance d'Anthony, leur fils.

1968 Rencontre Mireille Darc, avec laquelle il vivra jusqu'en 1983. L'affaire Markovic éclate : Stefan Marko-



Magnétisme

Faibles Femmes, *de Michel Boisrond, avec Mylène Demongeot, tourné en 1958.* Grâce à ce film au succès populaire, l'acteur accédera au rang de jeune premier du cinéma.

RUE DES ARCHIVES/D. LTZ/BR DGEMA



Amour

Tournage du Guépard, 1962. Très jeune déjà, Delon aime les chiens, qu'il appelle *« ses plus fidèles compagnons ».* Dans sa propriété de Douchy, dans le Loiret, il a aménagé un cimetière pour eux.

COLLECTION CHRISTOPHEL

vic, un ami proche de Delon, est retrouvé assassiné dans une décharge. L'acteur sera longuement interrogé. L'affaire durera sept ans.
1971 Achat du domaine de la Brûlerie à Douchy (Loiret).
1972-1973 Il organise les championnats du monde de boxe. C'est aussi dans les années 1970 qu'il achète des trotteurs, de grands champions comme Equiléo et Fakir du Vivier.
1978 Résident suisse.
1979 Il crée la société de produits de luxe (parfums, cigarettes, montres, champagne) Alain Delon Diffusion SA à Genève, ce qui lui permettra d'obtenir la citoyenneté suisse en octobre 1999.
1985 César du meilleur acteur pour *Notre histoire*, de Bertrand Blier. Il ne vient pas chercher sa statuette.
1987 Rencontre Rosalie van Breemen. Leur fille, Anouchka, née en 1990, est son exécutrice testamentaire. Leur fils, Alain Fabien, est né en 1994. Le couple se sépare en 2002.
2007-2008 Revient au théâtre avec Mireille Darc dans *Sur la route de Madison*, avec Anouk Aimée dans *Love Letters*. En 2011, il joue avec sa fille dans *Une journée ordinaire*.
2019 Reçoit la Palme d'or d'honneur du Festival de Cannes.
Été 2019 Alain Delon est victime d'un AVC.
Printemps 2023 Son fils Ari Boulogne décède. Sa dame de compagnie, Hiromi Rollin, est expulsée du domaine de Douchy, à la demande des trois enfants qui vont bientôt se déchirer.



Lune de miel

Avec sa femme Nathalie et leur fils, Anthony, en 1964. Alain et Nathalie s'étaient rencontrés par hasard dans une boîte de nuit au printemps 1963. Après leur mariage en 1964, ils s'envolent pour Hollywood, où naît Anthony.



« Nous nous aimions follement et il a été fou de joie d'avoir un fils. » Nathalie Delon, à *Paris Match*, le 18 janvier 2018



« Mimi »

Avec Mireille Darc, dans les années 1970. Leur amour verra le jour sur le tournage de *Jeff* en 1968 et durera quinze ans. Peu de temps après sa mort, Delon confiait à Valérie Trierweiler, de *Paris Match*, le 30 août 2017 : *« Elle était la femme de ma vie. Nous avons été si heureux ensemble et heureux de tout.* […] *Elle était ma moitié. On ne se posait pas de questions, on se complétait. »*

JEAN-PIERRE BONNOTTE/GAMMA-RAPHO



PETROS GIANNAKOURIS/AP/SIPA

Tapis rouge
Avec sa fille, Anouchka Delon, au 72e Festival international du film, à Cannes, le 19 mai 2019. Ce jour-là, Delon reçoit la palme d'or d'honneur pour l'ensemble de son œuvre

■■■ *(Suite de la p. 80)* Récamier du restaurant Stresa, avec une actrice sensuelle comme une étoffe veloutée, la tueuse des *Seins de glace*, Mireille Darc.

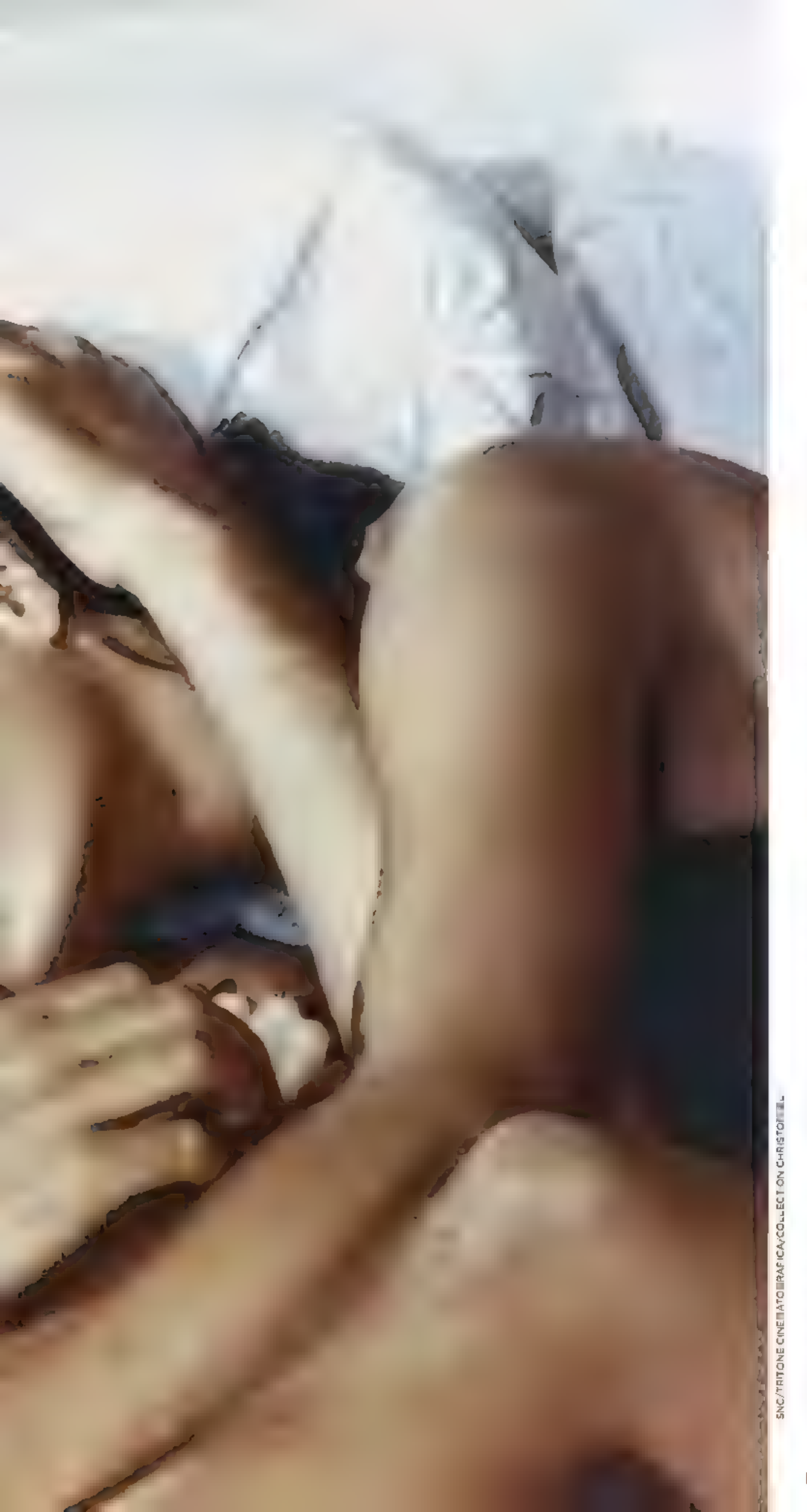
Rigidités martiales. Leur couple distille une nuance périlleuse et nantie qui teinte de frissons les années Pompidou. Et les rockeuses ? Elles lui firent des enfants dans le dos. Rapports embrasés, gémellaires, prédateurs, explosés, que ce soit lors de sa brève liaison avec le mannequin Nico, starlette chez Fellini et future chanteuse du warholien Velvet Underground, dont naquit un fils, Ari, qu'il ne voulut jamais reconnaître. Ou lors de son mariage avec Nathalie, brandon du Maroc, mère d'Anthony, folâtrant sous son règne avec Jacques Dutronc ou Bobby Keys, le saxophoniste des Rolling Stones, avant d'épouser Chris Blackwell, magnat des disques Island Records et grand propagateur du reggae. Delon n'était guère reggae. Lui qui acheta aux enchères le texte autographe de l'appel du 18 juin 1940 pour le restituer à la France restait un mâle des années 1950. Rigidités martiales qui le brouillèrent par intermittence avec ses fils, mais qui l'érigèrent en shogun occidental aux yeux des Japonais, auxquels le Delon homme d'affaires vendait des cravates siglées. Ses dernières années le virent se retourner sur son passé : il y voyait des fantômes et des chiens. *Les Guignols de l'info* le faisaient monologuer à la troisième personne. Des imitateurs lui prêtaient un lamento où il énumérait Luchino, Jean, Romy, Lino, Simone, comme les idoles d'une Atlantide personnelle qui ne remontait pourtant qu'aux années 1960. En un sens, Delon avait trop bien vieilli : son physique de beau rapace aux yeux mouillés lui interdisait ces rôles enrobés et grognons qui firent le crépuscule glorieux de Jean Gabin. Homme perdu dans le labyrinthe de ses décennies, attendant les hommages qu'on lui mesurait, espérant mourir pour les entendre. Le vieux punk de Bourg-la-Reine, légende française, immense acteur, part mais ne s'efface pas ■

Sa plus belle histoire d'amour



« Éternels fiancés »

Dans La Piscine, *dont le tournage a commencé le 19 août 1968 à Ramatuelle.* Jacques Deray les réunit à l'écran dix ans après *Christine,* le premier film où ils ont joué ensemble et se sont rencontrés, et cinq ans après leur séparation.



SNC/TRITONE CINEMATOGRAFICA/COLLECTION CHRISTOPHEL

Âmes sœurs. Ni les années, ni la rupture, ni la mort ne les ont séparés. Récit.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

La première fois que Delon vit Romy, il la trouva *« sotte et poseuse »*. C'est le copain Jean-Claude Brialy, jamais avare de confidences, qui l'affirme dans son autobiographie. *« Petite fille gâtée, riche, capricieuse, insupportable »*, ajoute-t-il. Pour sa part, elle le trouva fade, à cause de sa cravate, et coincé avec cet encombrant bouquet de roses rouges que la production du film *Christine* lui avait collé entre les mains pour le remettre devant les photographes, sur le tarmac d'Orly, à celle qui a incarné Sissi. Les flashs crépitent. Romy redonne le bouquet à Delon, qui le refile à Brialy venu l'escorter car il parle allemand. *« Ich liebe dich »* (« Je t'aime »), c'est tout ce que sait dire ce jeune Delon encore mal dégrossi, qui répète lourdement la phrase durant toute la soirée passée au Lido où il a emmené l'Allemande pour l'épater. Il lui en faut plus. D'autant qu'il lui laisse payer l'addition. Le lendemain, il lui adresse une lettre qu'elle juge quelconque. Pour le coup de foudre, on repassera.

Sauvage. Sur le tournage, cela ne va guère mieux. Rapports orageux. Delon, intimidé, danse la valse comme un pied et compense ses complexes d'infériorité par un manque de tact et un supplément d'agressivité. Il est mauvais. Le producteur veut le virer. Le réalisateur, Pierre Gaspard Huit, résiste. Romy, elle, découvre que le jeune homme terne ■■■



■■■ et insipide d'Orly est en réalité un sauvage, qui troque la cravate pour la chemise largement ouverte, fait rugir sa voiture de sport et arrive en retard en souriant. Bref, un jeune, anticonformiste, et une bouffée d'air frais dans la prison dorée de Sissi, où elle n'est qu'un produit, une marque exploitée par sa mère et son beau-père, Hans Herbert Blatzheim, ancien employé de banque reconverti dans la restauration et le maquignonnage d'une belle-fille qu'il a tenté de violer. Pour la jeune oie qui étouffe, Delon est l'Autre, le Français, le voyou mais aussi le chevalier blanc qui va venir libérer la princesse de son donjon. L'idylle se noue lors des extérieurs à Vienne, où la marâtre les surprend dans un lit de l'hôtel Sacher, qui abrita jadis les amours de l'archiduc Rodolphe avec sa maîtresse Marie Vetsera. Il n'empêche : jusque-là, les flirts de Mademoiselle s'effaçaient vite, mais on ne déloge pas facilement un Delon, qui sort son numéro de charme et pose bientôt, main dans la main, devant les photographes, avec sa *Puppele*, avant de traiter de con *Stiefvati* (« beau-papa ») Blatzheim. L'Allemagne s'étrangle : un Français vient leur voler la jouvencelle qui les distrait des fantômes du nazisme. Pour les convenances, on les fiance. La France leur trouve même un surnom : « les Fiancés de l'Europe ». De Gaulle a 68 ans, Adenauer, 82, Romy Schneider, 20, et Alain Delon, 23. Elle a de la gueule la réconciliation franco-allemande ou, du moins, de jolies frimousses !

Première fois

Le 10 avril 1958, Alain Delon accueille Romy Schneider à Orly. Ils vont tourner *Christine*, de Pierre Gaspard-Huit (à dr.). Sur le tarmac d'Orly, les sourires sont figés, et Delon semble mal à l'aise. Il n'est alors qu'« *un débutant prometteur (...), tandis que j'étais une actrice célèbre* », confiera Romy Schneider à Alice Schwarzer, biographe amie de la star.

RUE DES ARCHIVES/AGIP/BRIDGEMAN

La France leur trouve un surnom : « Les Fiancés de l'Europe ».

Christine, énième bluette, fait plutôt vieillot, mais la France veut y croire, à ce jeune couple qu'on lui vend à longueur de papier glacé. Trois millions de spectateurs. Delon est lancé. Romy, elle, s'englue dans la kitsch Mitteleuropa. Elle a suivi son nouvel amant à Paris, s'est installée avec lui chez son imprésario, Georges Beaume, formant un étrange trio, avant que l'acteur ne se décide à acheter un hôtel particulier au 22 avenue de Messine. Commence l'attente dans un pays étranger dont elle apprend la langue. Au début, loin de l'Allemagne, tout lui semble nouveau, léger, sauf que la star, ce n'est plus elle, mais lui. Elle passe faire une figuration en Italie sur le tournage de *Plein Soleil*, de René Clément – où Delon la trompe avec Nico, une autre Allemande, dont il aura un fils, Ari –, enchaîne les déclinaisons de *Sissi*, tourne en rond dans sa carrière et dans sa vie – son pays ne lui pardonnant pas sa trahison – et ronge son frein lorsqu'on interviewe son fiancé. Un sentiment l'emporte alors : la jalousie. Et elle commence à en avoir assez de ce Visconti dont Alain a plein la bouche. Mais voilà que le maître propose au couple un défi hors du commun : une pièce de théâtre.

Forts tempéraments. *Dommage qu'elle soit une putain* sera tout à la fois un chemin de croix et une renaissance. L'Italien est rude, mais Romy en a besoin et s'extirpe du ghetto *Sissi* quand Delon, qui vient de découvrir avec René Clément qu'il doit rester lui-même, comprend un peu tard que le théâtre, ce n'est pas le cinéma. S'il se fait assassiner par la critique, sa compagne, elle, est encensée. Son seul soulagement à lui sera de l'avoir aidée à se reconstruire, mais, à la ville, ils se déchirent. Les deux tempéraments sont entiers, ils hurlent, en français, en allemand, se perdent, jusqu'à la réconciliation. Se quitter, il le faut toutefois, puisque Alain est à Milan pour tourner *L'Éclipse* avec Antonioni avant de filer en Yougoslavie puis de repar-



JOCHEN BLUME/ULLSTEIN BILD/PHOTO12

tir à Palerme pour *Le Guépard*, où il échoue à mettre Claudia Cardinale dans son lit. À Paris, l'appartement de l'avenue de Messine est soudain un peu trop grand pour une exilée qui persévère dans sa nouvelle voie, le théâtre. *La Mouette*, ce devait être avec Delon, mais le félin humilié craint les planches. De guerre lasse, elle accepte des rôles en Amérique. La France et l'Allemagne signent le traité de l'Élysée, mais que sont devenus les Fiancés de l'Europe ?

D'autant plus que *Stiefvati* Blatzheim, rancunier, s'en mêle et annonce unilatéralement que les fiançailles sont rompues. C'est faux et un peu vrai à la fois. Alain passe en coup de vent à Los Angeles avant de repartir en Espagne, où les journaux ne se gênent pas pour révéler la présence sur le tournage de *La Tulipe noire* d'une certaine Nathalie rencontrée en avril 1963 au New Jimmy's, la boîte de Régine. Un double féminin de l'acteur, tout à sa nouvelle passion. Fin de partie. Le rideau tombe, en novembre, sous la forme d'une longue lettre que l'indispensable Georges Beaume, qui est aussi l'agent de Romy, est venu lui remettre à Los Angeles. Lorsqu'elle rentre à Paris, l'appartement de l'avenue de Messine est vide et le restera, tombeau qui sonne creux d'un amour qui la laisse détruite.

Amour impossible. Comme le remarque Bertrand Tessier, qui a consacré un ouvrage à cet « amour impossible » (*Delon & Romy, un amour impossible*, Archipoche, 2012), cela aurait pu être une *love story* ordinaire s'il n'y avait eu la rédemption du chevalier qui, cinq ans plus tard, tente de racheter sa faute avec le plus joli cadeau qu'on puisse faire à une actrice : un beau film. Delon sait qu'à Hambourg Romy, mariée à un metteur en scène de théâtre qui l'enferme dans une vie de femme au foyer, n'est pas heureuse. Elle ne tourne plus. Lorsqu'il reçoit le scénario de *La Piscine*, d'autres actrices plus célèbres, italiennes, américaines, sont pressenties, mais il impose au producteur Gérard Beytout une Romy Schneider au creux de la vague. *« Je veux un vrai couple, un homme et une femme qui n'ignorent rien l'un de l'autre »*, explique le réalisateur Jacques Deray à Romy Schneider, qu'il est venu voir en Allemagne. *« Ne vous fatiguez pas, j'ai compris »*, répond l'actrice, accueillie par Delon le 12 août 1968 à l'aéroport de Nice, dans un remake de leur première rencontre, tout aussi orchestré mais plus réussi. Le scénario prête à toutes les mises en abyme possibles, mais sur le tournage, la sensualité hâlée qui crève l'écran ne déborde pas hors champ. ■■■

Tourtereaux

En 1961. Cette année-là, les amoureux ont joué ensemble au théâtre dans *Dommage qu'elle soit une putain*, une pièce de l'auteur anglais élisabéthain John Ford, mise en scène par Luchino Visconti.

■■■ Delon, qui vient de rencontrer Mireille Darc, et qui jette son dévolu sur Jane Birkin, ne renoue pas avec une Romy rayonnante qui distille des répliques aux petits oignons. Ainsi : *« Je suis bien quand je suis avec toi, je n'en demande pas plus. »* Comme il le raconte dans son livre d'entretiens avec Michel Boujut, c'est en passant dans l'auditorium où elle enregistrait la version allemande de *La Piscine* que Claude Sautet découvre à l'écran une actrice transfigurée : il lui propose le scénario des *Choses de la vie*. La carrière de l'actrice est relancée. Delon lui a fait un cadeau inestimable, l'immortalité, et c'est d'ailleurs une fois morte qu'il saura le mieux l'aimer.

Le « V » de Rembrandt. S'il est absent aux funérailles de Romy, en 1982, pour fuir les paparazzis, il est venu rendre un dernier hommage à sa dépouille, avant d'aider à porter le cercueil jusqu'au corbillard. Le lendemain, il écrit une lettre ouverte à sa *Puppele*, publiée dans *Paris Match*, où cet ombrageux adopte un ton de flagellant qu'on ne lui connaissait pas : *« Je te regarde dormir. On me dit que tu es morte. Je pense à toi, à moi, à nous. De quoi suis-je coupable ? On se pose cette question devant un être que l'on a aimé et que l'on aime toujours.* [...] *Je* [...] *suis* [responsable]. *À cause de moi, c'est à Paris que ton cœur, l'autre nuit, s'est arrêté de battre. »* En 2007, venu remettre le prix d'interprétation féminine à Cannes, il la fait longuement applaudir pour les 25 ans de sa mort. À l'époque, il joue *Sur la route de Madison*, pièce dans laquelle son personnage vénère sa femme décédée. Sa loge est tapissée de photos de Romy. Dans sa lettre à *Puppele*, qui s'achève sur le *« Ich liebe dich »* inaugural, il lui rappelle la ressemblance au milieu des sourcils que Visconti leur avait décelée : *« Nous avions le même "V" qui se fronçait, de colère, de peur de la vie et d'angoisse. Il appelait ça le "V de Rembrandt" parce que le peintre avait ce "V" sur ses autoportraits. »* Un « V » qui, à son tour, s'est effacé sur le visage de Delon ■



« Souvent, nous nous sommes posé l'un à l'autre cette question d'amoureux : "Qui est tombé amoureux le premier, toi ou moi ?" Nous comptions : "Un, deux, trois !" Et nous répondions : "Ni toi ni moi ! Ensemble !" »
Lettre d'adieu de Delon à Romy, morte le 29 mai 1982, parue dans *Paris Match*.



Divine idylle

Chez eux, en 1961
Dans une interview accordée à *Vanity Fair* en 2017, l'acteur affirme que Romy a été *« le grand amour de sa vie, le premier, le plus fort, le plus marquant, mais aussi, malheureusement, le plus triste ».*

Osmose. L'acteur avait raconté au *Point* sa relation quasi filiale avec le « patron » du cinéma français.

Cet entretien, Alain Delon nous l'a accordé dans le cadre de la publication en 2014 par *Le Point* d'un hors-série sur Gabin*, son parrain de cinéma. Un moment rare, où l'acteur s'épanche plus que de coutume, sans doute parce qu'il ne parle pas – ou du moins pas directement – de lui-même. Le rendez-vous a lieu un jour de pluie, dans les bureaux qu'occupe Delon boulevard Haussmann, à deux pas du musée Jacquemart-André, là même où Luchino Visconti avait jadis pensé tourner une partie de sa *Recherche du temps perdu*. Tout juste arrivé d'un déjeuner, Delon entre dans la grande pièce tapissée d'affiches de films. *« J'avais la gueule que j'avais, j'étais pas mal »*, commente-t-il. Difficile de dire le contraire. Au fil de l'entretien, l'émotion monte jusqu'à des larmes à peine contenues au moment où il raconte les derniers instants de Gabin. Plus tard, très heureux du hors-série pour lequel il nous avait confié une photo personnelle, il laisse un message de remerciement. *« Vous l'avez rendu heureux, là où il est… »* Et de conclure: *« C'était Alain »*… Une pause… et puis fièrement: *« Delon ! »*

Le Point: Que représentait Jean Gabin pour vous, jeune spectateur ?

Alain Delon: La première fois que j'ai vu Jean Gabin au cinéma – en tout cas, la première fois marquante –, c'était dans *Touchez pas au grisbi*, de Jacques Becker. J'étais à Saigon, en 1954, jeune militaire engagé volontaire. Si, à ce moment-là, quelqu'un m'avait dit que je tournerais avec lui, j'au-



Interview
« Gabin, c'était mon dieu »

CITÉ FILMS - C.C.M./PROD DB/DR



Coup de maître

Mélodie en sous-sol, d'Henri Verneuil (1963). Pour rencontrer enfin Gabin et tourner avec lui *Mélodie en sous sol,* Delon fait le forcing auprès des producteurs et accepte de tourner sans cachet, réclamant en échange les droits d'exploitation du film, notamment au Japon. Cela lui rapportera une petite fortune.

rais bien rigolé. Après, quand j'ai fait ce métier, dans mon esprit, tourner avec Gabin, ça représentait vraiment le summum. C'était ce qu'il y avait de plus grand, de plus beau, de plus important.

Et puis Verneuil est arrivé, avec « Mélodie en sous-sol »...

En 1962. C'est le producteur, Jacques Bar, qui m'avait choisi. Et là, j'ai rencontré Gabin pour la première fois de ma vie. Dans un hôtel près des Champs-Élysées. Je suis entré, il était là. Verneuil dit : « Je te présente le jeune garçon qui va faire Francis, Alain Delon. » Je m'approche, paniqué. Gabin se lève, il me tend la main et il dit d'une voix grave : « Bonjour monsieur. » Je me suis dit : « Merde, ça part bien ! » Il était intimidant. Sur le tournage, il me parlait et je l'écoutais. J'étais quand même le môme, dans le film. On était sur la Côte d'Azur, à Cannes. Je l'observais, et j'apprenais. La discipline, le respect de l'autre. Par exemple, quand on faisait un champ-contrechamp et que la caméra n'était pas sur lui, Gabin était toujours là pour donner la réplique à l'autre acteur. C'est exceptionnel : je ne peux pas vous dire combien de gens ne se donnent pas cette peine. Un jour, je l'ai vu piquer une crise parce qu'on avait fait un bout de plan sans l'attendre. « Comment, mais je n'étais pas là, vous déconnez ? » C'était beau, ce professionnalisme.

Entre vous, l'entente a-t-elle été immédiate ?

Je l'admirais tellement ! Et lui m'aimait beaucoup. Je le savais parce qu'on sentait tout de suite quand Gabin n'aimait pas. C'était terrifiant. Il n'adressait même pas la parole aux gens qu'il méprisait. Il détournait la tête. Ça a pas mal fait souffrir certains acteurs, par exemple, dans *Mélodie,* José Luis de Vilallonga *[qui joue le rôle de M. Grimp, NDLR].* C'était un authentique grand d'Espagne, alors Gabin l'appelait « le Grand Connard ». En revanche, il adorait Verneuil, qu'il appelait de son vrai nom, Achod Malakian. ■■■



« Pour toi... »
Sur le tournage du Clan des Siciliens, *d'Henri Verneuil (1969), où Gabin et Delon se retrouvent.* En souvenir de ce tournage heureux, Gabin offrira cette photo dédicacée à son partenaire, que celui-ci avait accepté de nous prêter pour illustrer son interview, réalisée pour un hors-série consacré à Gabin en 2014.

■■■ Ça, c'était un signe d'affection manifeste. Le contraire absolu de son attitude avec José Giovanni, qu'il appelait « l'Usurpateur » sur le tournage de *Deux Hommes dans la ville*. Au départ, il n'avait rien contre lui, mais, sur le plateau, il ne le trouvait pas assez concentré. Jean avait accepté le film parce que ça s'inscrivait dans l'histoire entre lui et moi. Et il était heureux de tourner avec Michel Bouquet. À ce moment-là, j'avais davantage d'autorité qu'à l'époque de *Mélodie*. Je disais à Jean : « Ne soyez pas comme ça, Jean, je suis producteur de ce film, ne le traitez pas comme ça, ce pauvre José ! » Gabin s'en foutait. Il me disait : « Il n'a qu'à aller faire de la montagne ! Qu'il retourne à sa grimpette ! » La situation était tellement épouvantable que j'ai dû tourner moi-même la fin du film. Peu importe : *Deux Hommes dans la ville*, c'est la plus belle chose que j'aie faite avec Gabin.

Entre-temps, vous aviez tourné, toujours avec Verneuil, « Le Clan des Siciliens » (1969).

Un film magnifique, et l'un des plus beaux tournages de ma vie, avec Lino Ventura et Gabin, en Italie. Je me sentais très bien avec lui. Je l'appelais « Patron ». Il faut dire qu'entre *Mélodie* et ce film, on ne s'était pas quittés. On avait une passion commune : les trotteurs. J'en avais, et lui aussi. C'était notre entente première, les chevaux. Son fils a pris sa suite, même s'il n'a plus de chevaux de course. J'ai aussi été très ami avec sa fille Florence. Je connaissais toute la famille. Et, peu à peu, je suis passé de « Monsieur Gabin » à « Jean ». Ça, c'était ma fierté.

Parliez-vous de son passé avec lui ?

Gabin vivait avec son époque. Il ne regardait pas en arrière. On avait un amour en commun : René Clément, avec qui il avait tourné *Au-delà des grilles* (1949) et qui a été mon maître. Mais il ne parlait pas tellement de cinéma. Il avait d'autres passions, d'autres envies... J'ai bien connu Marlene Dietrich. Elle me témoignait une grande affection. J'allais la voir souvent, chez elle, avenue Montaigne, avec Jean-Claude Brialy. C'était une femme très seule, mais elle ne voulait pas quitter Paris pour rester proche de Gabin alors qu'elle ne le voyait plus. J'ai découvert ça petit à petit, car je ne connaissais rien à l'histoire du cinéma. Je n'en ai jamais parlé avec Gabin. Il était pudique, moi aussi. Pourtant, quand j'ai vu combien il adorait Romy Schneider, que je lui avais présentée, j'ai pensé qu'il retrouvait peut-être en elle quelque chose de Marlene.



Clap de fin
Deux Hommes dans la ville, *de José Giovanni (1973), le dernier grand succès de Gabin et leur dernier film ensemble.* Delon a dû terminer le tournage seul tant les rapports entre Gabin et le réalisateur s'étaient dégradés.

Au fond, Gabin, c'était votre père de cinéma...

C'était le dieu de ce métier et mon dieu tout court. Je me souviens d'avoir rendu visite à Gabin et Signoret sur *Le Chat*, de Granier-Deferre *[1971]*. Un peu en retrait du décor, il y avait le fauteuil de Gabin. Il était là, assis, en train d'attendre pendant que les techniciens travaillaient. Simone était dans son fauteuil, trois pas en arrière par rapport à Gabin. Et, quand on m'a amené un fauteuil, je me suis mis en retrait, trois pas en arrière de Simone. Cette image m'est restée en tête : Gabin tout devant, quel symbole ! Ça ne pouvait pas être autrement. Bien sûr, je me reconnaissais dans son parcours. Il était arrivé au cinéma comme ça... Au début, c'était son physique qui l'avait fait repérer. Il n'avait pas voulu faire de carrière américaine, comme moi. Il aurait pu, bien sûr, mais il n'aimait pas les Américains. Il ne voyait pas ce qu'il serait allé faire là-bas. Son passage pendant la guerre, c'était une parenthèse.

Vous aviez encore un projet de film ensemble quand il est mort, en 1976.

Oui, il est parti trop tôt. Mais ma joie, ç'a été qu'il a eu une très belle mort. À croire que les dieux la lui avaient réservée. Il était à l'Hôpital américain pour un check-up.

COLLECTION ALAIN DELON/DR RUE DES ARCHIVES/ROA/BRIDGEMAN



Sa femme Dominique venait le voir tous les soirs. Elle dînait avec lui, ils regardaient la télévision ensemble. Un soir, comme ça, après le journal télévisé, il lui dit : « Va te coucher. » Elle l'embrasse et puis, à 3 heures du matin, l'hôpital l'appelle : c'était fini. Il s'est couché, il s'est endormi et il est mort. J'ai été heureux de ça : pas de maladie, pas de déchéance. En même temps, le choc a été terrible, brutal. Avec mon chauffeur, on l'a déplacé pour que les photographes ne puissent pas l'atteindre. Je ne voulais pas de photo de Gabin mort, je n'aurais pas supporté. Ensuite, j'ai accompagné son dernier voyage. Lino ne pouvait pas venir, parce qu'il tournait à New York. On a embarqué, Mme Gabin, ses enfants, Mme Ventura et moi. Ç'a été très beau : on a jeté ses cendres en pleine mer, au large de Brest. Il y a eu la présentation des armes, c'était solennel. Juste après, le soleil est apparu. Je me souviens de sa fille Florence qui se penche vers moi et me dit : « Regarde ! » C'était comme une scène de film, on a pris ça comme un signe ■ **PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENCE COLOMBANI**

RUE DES ARCHIVES/RDA/BRIDGEMAN

Fils et père

Scène de Deux Hommes dans la ville, *de José Giovanni (1973).* Gabin a été hospitalisé avant le tournage et « le Môme » prend soin du « Vieux ». Une amitié les liait à la ville comme à l'écran.

* Le hors-série du *Point Gabin toujours* (84 p., 7,50 €) est encore en vente en ligne sur Lepoint.fr.

Ces bonnes fées qui ont lancé sa carrière

Berceau. Delon disait tout devoir aux femmes. Mais des hommes – journalistes, réalisateurs et artistes notamment –, fascinés, l'ont eux aussi aidé à percer dans le milieu du septième art.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Le 1er mai 1956, Alain Delon, 20 ans et des poussières, est rendu à la vie civile, après deux ans d'Indochine et quelques écarts de conduite – vol de radio et d'une Jeep – sur lesquels la marine a passé l'éponge. Son casier judiciaire est vierge, et ce beau garçon paumé, ex-troufion sauvageon passe d'une jungle pleine de Viets à une autre jungle, parisienne celle-ci, dont ce banlieusard de Bourg-la-Reine ne connaît rien. Un an plus tard, sans aucune formation, il est pourtant engagé sur son premier film, *Quand la femme s'en mêle*. Il est aussi une des attractions du Festival de Cannes 1957 et frétille comme un poisson dans l'eau au sein d'un milieu du septième art auquel ne le rattachent que des souvenirs d'enfance, quand son père tenait le cinéma Le Régina à Sceaux. Comment s'est opérée cette singulière sortie de chrysalide ? Un destin a besoin certes de ses bonnes fées, mais pour Delon, elles furent nombreuses et des deux sexes. Des femmes s'en sont mêlées, bien sûr, mais des hommes aussi ont donné le coup de pouce opportun pour lancer un jeune homme lui-même très ambitieux et qui n'avait plus rien à perdre.

Lui qui ne joue pour l'heure qu'au garçon de salle au Colisée, brasserie des Champs-Élysées – il en sera vite renvoyé –, quand il ne transbahute pas des ballots aux Halles, a pris l'habitude de revenir à Saint-Germain-des-Prés, pour y revoir Monique, croisée rue Saint-Benoît. Mais, bientôt, il jette son dévolu sur une femme plus imposante : Brigitte Auber, de dix ans son aînée, dirigée par Jacques Becker et Hitchcock dans *La Main au collet*. Selon l'actrice, c'est Delon qui aurait insisté pour faire sa connaissance. *« Je me trouve au sous-sol du Club Saint-Germain lorsque des copines m'apprennent qu'un jeune homme m'attend dans un petit café en face. »* L'invitation, déclinée, sera renouvelée trois jours d'affilée : Delon n'aime pas qu'on lui résiste.



L'aînée
Brigitte Auber, en 1960. L'actrice, déjà connue, avait interprété le rôle du « Chat » dans *La Main au collet* d'Hitchcock (1955). Elle emmena Alain à Cannes en 1957, où il conquiert tout le monde.

« J'arriverai, je les emmerderai tous, j'arriverai ! »
Alain Delon à Brigitte Auber

Avant de faire du cinéma, il fréquente donc des actrices, découvre les tourbillons de leurs projets et des virées nocturnes. Delon s'est aussi rapproché de la zone stratégique. Après avoir habité Barbès, il emménage au Quartier latin, rue Champollion, à deux pas des bars de la rue Saint-Benoît adoptée par les comédiens, L'Aquavit, de Maurice Casanova, La Malène... Toutes les filles lui courent après, mais il ne néglige pas les femmes plus âgées et mieux introduites.

Doué. Longtemps, Delon répétera que sa carrière fut lancée par hasard. Pure réécriture. Il a voulu à mort devenir acteur. Quand, des trémolos dans la voix, il évoque devant Brigitte Auber Frank Sinatra et John Garfield, ses idoles, elle l'adresse à une amie, la comédienne Simone Jarnac, qui donne des cours de théâtre et le trouve doué comme pas permis. Mais plus que le cinéma, c'est la célébrité qu'il a dans le viseur. *« J'arriverai, je les emmerderai tous, j'arriverai ! »* lance-t-il à sa maîtresse.

Cette célébrité, le Festival de Cannes en est un précipité. En mai 1957, il y suit Brigitte Auber, qui possède une maison à Saint-Paul-de-Vence. Sur la Croisette, il fait la connaissance du jeune

RENÉ SAINT PAUL/RUE DES ARCHIVES



JEAN-PIERRE BONNOTTE/GAMMA-RAPHO

Brialy, qui a raconté le choc de leur rencontre dans son autobiographie, *Le Ruisseau des singes* (Robert Laffont, 2000). Sur la plage, il remarque ce jeune homme beau comme un dieu, qui boit des verres avec un groupe: *« Un garçon magnifique, avec un regard, un rire, des gestes fascinants, un charme magnétique. »* Il l'aborde, se fait rembarrer, se lance dans un numéro de clown, récolte quelques rires et les deux font bientôt la paire et hantent les soirées ou les halls de palace. Dans *Les Mystères Delon* (Flammarion, 2000), Bernard Violet rapporte le témoignage de Micheline Presle qui, cette année-là, avait aperçu l'apprenti comédien en maraude au Martinez: *« Il se mettait dans un petit coin, regardait intensément tout ce qui se passait autour de lui. Un jour, j'ai demandé qui il était. Il était beau, mais il avait quelque chose en plus. »* C'est au Martinez aussi qu'il fait la rencontre d'un homme qui va devenir son mentor, Georges Beaume, journaliste à *Cinémonde*, revue de cinéma populaire qui mêle potins, people et reportages photo. La rédaction est composée d'homosexuels: Henri Rode, qui écrira plus tard un livre hagiographique avec Delon; Jean Vietti, qui a lancé la carrière de Jean-Claude Pascal, son compagnon, Pierre Guénin, précurseur de la presse gay *(Eden, Olympe)*, qui y tient la rubrique « Biceps-Appeal » et soutiendra les débuts de Brialy; et Beaume, qui s'occupe du jeune félin devenu la coqueluche de la rédaction. Comme l'analyse Vincent Quivy dans sa biographie de Delon (*Alain Delon, ange et voyou*, Seuil, 2017), la France, en 1957, se cherche un équivalent masculin de Brigitte Bardot, qui prenne la relève de Gérard Philipe. Les hommes célèbres de l'époque ont pour nom Fernandel, Bourvil, Gabin... Pas de quoi faire battre le cœur de la jeunesse.

À Cannes, Delon a tapé dans l'œil d'un autre homosexuel, qui fait et défait les jeunes carrières. Mais Henry Willson, agent tout-puissant, volontiers prédateur, opère outre-Atlantique, entouré de ses *Henry's boys* dont a fait partie Rock Hudson. Delon est reparti avec la carte de visite de Willson, qui l'invite à venir tenter un bout d'essai à Rome, où se tourne *L'Adieu aux armes* (en salle en 1957), avec Hudson, justement, sous la houlette du producteur mythique d'*Autant en emporte le vent*, David O. Selznick. Delon, qui commence à bûcher son anglais, ne laisse pas filer l'occasion et découvre le cinéma devant la caméra de Charles Vidor: l'essai est concluant, sa beauté est sublimée par l'objectif.

Le mentor

Avec Georges Beaume, dans un avion pour l'Argentine en juillet 1969. Dans une interview donnée à *L'Express* le 16 avril 1964, l'impresario se défendait d'avoir influencé son protégé: *« Moi, je n'ai rien fait. Quand Alain a débarqué à Saint-Germain-des-Prés, il y a huit ans, il était déjà une star, une vraie star. »*

Coaché. Mais le 25 juin 1957, c'est une femme qui va faire dévier le cours d'une carrière qui aurait donc pu débuter à Hollywood. Lors d'une fête à Nogent-sur-Marne, Sylvaine Pécheral, journaliste à Europe 1 et amie proche de Brialy, a installé le duo d'amis sur le stand de la radio, voisin de celui de *France-Soir* où se tient l'actrice Michèle Cordoue, épouse du réalisateur Yves Allégret. ■■■



■■■ Celle-ci demande à Pécheral de lui présenter le beau garçon aux yeux bleus à qui elle propose aussitôt le rôle du jeune voyou dans le prochain film de son mari, *Quand la femme s'en mêle*. Le titre est tout trouvé. Elle persuade son époux d'engager cet inconnu, concentré étrange de violence, de timidité et de féminité, qui devient accessoirement son amant. Une fois encore, Delon réécrira l'histoire en prétendant avoir refusé l'offre d'Allégret, qu'il n'aurait acceptée ensuite que pour lui faire plaisir. Toujours est-il qu'il renonce à l'Amérique, ayant suivi le conseil d'Allégret, qui lui a expliqué qu'il valait mieux être un bon second à la maison que dernier à Hollywood. Delon a pris bonne note, encouragé par le premier article de *Cinémonde*, signé Beaume, qui, dès le tournage, donne de la trompette: *« Un nouveau Don Juan en France »* est né, *« œil malicieux, bouche sensuelle »*. C'est le premier acte d'une jolie montée en neige qui se poursuit en novembre, lors de la sortie du film. Photos à l'appui, Beaume persiste et signe, le présentant comme *« le jeune premier qui manque au cinéma français »*, dans la lignée, excusez du peu, de Jean Marais, Montgomery Clift et James Dean. *« Chaque visite de Delon jette du jus dans les locaux de* Cinémonde, se souviendra Pierre Guénin dans ses Mémoires, *toutes les dactylos sont folles de lui, les gays du Tout-Paris aussi »*. Sans surprise, Beaume récidive début 1958, citant Delon comme l'acteur à suivre cette année-là. Tout ça pour un petit second rôle...

Une autre qui n'est pas restée indifférente à son charme est la vedette du film d'Allégret, Edwige Feuillère. C'est elle qui *« coache »* le néophyte sur le tournage, lui inculquant l'amour du travail bien fait. Les prises de vue ne sont pas terminées qu'elle persuade son agent, Olga Horstig, de rencontrer son jeune partenaire, qui intègre aussitôt l'écurie de l'incontournable Yougoslave dont les clients ont pour nom Michèle Morgan ou Brigitte Bardot. *Cinémonde* en profite pour monter un coup, réunissant la bombe blonde et le bizut brun devant l'objectif du grand photographe Sam Lévin avec baiser viril à la clé. L'étoile Delon commence à briller.

Un parrain et une marraine

Quand la femme s'en mêle, d'Yves Allégret, avec Bernard Blier et Edwige Feuillère en 1957
Delon se souvient de ces deux grandes « vedettes », comme de ses parents de cinéma. *« ma marraine, mon parrain, les premiers avec qui j'ai travaillé sur un plateau ».*

« Un nouveau Don Juan en France » est né.
Georges Beaume, *Cinémonde*

Dieux. Tout le monde ne partage pas l'enthousiasme de *Cinémonde*, Delon ayant été évincé d'*En cas de malheur* (1958), le prochain film de Claude Autant Lara qui réunit Gabin et Bardot. *« Delon, connais pas »*, a répondu le producteur, Raoul Lévy, malgré la photo montée avec Bardot. Mais Lévy va bientôt connaître. Les dieux du cinéma ont en effet souf-

RUE DES ARCHIVES/D. TZ



La fiancée

Fiançailles, le 22 mars 1959, d'Alain et de Romy, dans la propriété de Magda Schneider située à Vico Morcote (Suisse), sur les rives du lac de Lugano.
Un an plus tôt, en 1958, la mère de la star des *Sissi*, Magda, avait choisi le jeune Français pour incarner un sous-lieutenant des dragons dans *Christine*, car encore peu connu, il n'éclipserait pas sa fille.

flé à un autre producteur, Michel Safra, l'idée de lancer Romy Schneider *(lire p. 106)* en France avec *Christine*, un remake de *Liebelei*, film des années 1930 de Max Ophuls. La protagoniste de l'époque, Magda Schneider, est devenue entre-temps la mère de la jeune actrice qui s'est fait un prénom en Europe à coups de bluettes kitsch. La mère Thénardier du cinéma allemand a été convaincue par une clause du contrat: elle pourra choisir l'acteur masculin principal. Le réalisateur Pierre Gaspard-Huit fait donc passer une série de tests aux comédiens Jacques Toja et Bernard Dhéran, ainsi qu'à Delon, qu'il se souvient avoir rencontré dans un bar de la rive gauche pour un projet sans lendemain sur les blousons noirs. Envoyées à Cologne chez les Schneider, les bobines sont visionnées par Magda qui rend son verdict: ce sera le numéro 4, autrement dit Delon, moins connu que les autres

La mamma

Brigitte Bardot, accompagnée par son agent Olga Horstig, le 20 décembre 1958, devant l'Opéra de Paris.
Olga présentera Delon à Visconti, qui lui donnera son premier grand rôle dans *Rocco et ses frères*.

DPA/ABACA AFP

– comme ça, il ne pourra pas éclipser sa fille – et à qui elle trouve plus de prestance dans son costume de sous-lieutenant des dragons, celui de Gérard Philipe dans *Les Grandes Manœuvres* (1955) prêté pour l'occasion. Choix d'une femme d'âge mûr, une fois encore, tandis que *Cinémonde* fait monter les enchères: *« Il a triomphé de 200 candidats, tout simplement parce qu'on le considère comme le nouveau Gérard Philipe. »* Le film, sorti fin 1958, fera près de 3 millions d'entrées. En attendant le « jugement » de Magda, en mai, *mamma* Horstig emmène son poulain à Londres où se monte un opéra de Giuseppe Verdi, *Don Carlos*. Mais ne place-t-elle pas la barre un peu haut ? Non, parce qu'elle sait que le metteur en scène de l'opéra cherche pour son prochain film un jeune acteur et qu'il n'est pas insensible à la beauté masculine. Son nom ? Luchino Visconti. Le film en question : *Rocco et ses frères* ■

Et Visconti fit d'Alain un prince…

Pygmalion. « *J'avais besoin de cette candeur* », avouera le réalisateur, qui en fait une star internationale avec *Rocco et ses frères*. Récit.



« Les petits fiancés de l'Europe »

Romy Schneider, Luchino Visconti et Alain Delon lors des répétitions de la pièce de John Ford, Dommage qu'elle soit une putain*, que l'Italien met en scène au Théâtre de Paris en 1961.* Visconti veut alors offrir à Delon la légitimité de l'acteur de théâtre.

STUDIO LIPNITZKI/ROGER-VIOLLET

PAR FLORENCE COLOMBANI

Comprennent-ils qu'ils vivent un coup de foudre légendaire, digne d'un roman du XIXe siècle ce jour où leurs yeux se rencontrent pour la première fois? Éprouvent-ils dans l'instant le choc tellurique qui va bouleverser l'histoire du cinéma? Un soir de 1958, à l'issue d'une représentation du *Don Carlo* que Luchino Visconti met en scène à Covent Garden, l'agent artistique Olga Horstig présente au cinéaste italien Alain Delon, un inconnu de 23 ans qu'Edwige Feuillère lui a demandé de chaperonner. Les voici en présence, et le tour est joué: Visconti l'esthète s'enflamme aussitôt pour la beauté insolente, le sourire carnassier, l'œil azur de la future star. Pour lui, Alain Delon est bien plus qu'un acteur: un objet de convoitise amoureuse, bien sûr, mais surtout un idéal esthétique, une source d'inspiration. Delon, pour sa part, a l'intelligence de comprendre aussitôt tout ce que le maestro lui apporte: l'accès, par la grande porte, à un monde dans lequel il n'aurait jamais dû entrer, lui le beau-fils de boucher, le troufion de la guerre d'Indochine – l'aristocratie italienne, l'opéra, un cinéma de haute volée, le grand art en somme. L'anecdote est connue, mais émouvante: l'ingénu Alain s'émerveille des bagages aux initiales du cinéaste, « LV », qui parsèment la demeure romaine de son mentor. Ce sont, en réalité, les premières malles Louis Vuitton qu'il voit de sa vie.

Il n'est d'ailleurs pas sans valeur symbolique que *Plein Soleil* (1960), de René Clément – le film qui va faire de Delon une star –, se tourne en terre viscontienne: à Rome et à Ischia, où le cinéaste possède une vaste demeure familiale, La Colombaia. Le tournage achevé, Delon reste en Italie. Visconti lui a écrit un rôle sur mesure dans une splendide tragédie familiale, un monument, *Rocco et ses frères*. 1960, année bénie: sortiront en même temps que le chef-d'œuvre viscontien *La Dolce Vita*, de Fellini, et *L'Avventura*, d'Antonioni. Au début du film, les quatre frères arrivent à Milan avec leur mère en provenance de leur Lucanie natale. Ils parlent un dialecte incompréhensible pour les Italiens du Nord, qui trouvent sales et bizarres ces gens dormant dans un taudis. Rocco, le personnage que joue Delon, est une sorte d'idiot dostoïevskien: comme le prince Mychkine, sa bonté le rend inadapté au monde qui l'entoure. Visconti est le premier, et restera le seul, à voir l'innocence en Delon. *« J'avais besoin de cette candeur*, expliquera-t-il. *Si on m'avait contraint à prendre un autre acteur, j'aurais renoncé à faire le film. D'autant qu'il a la mélancolie de qui se sent forcé de se charger de haine quand il se bat parce que d'instinct il la refuse. »*

Tactique. Sur le tournage, Visconti chouchoute le petit Français autant qu'il maltraite Renato Salvatori, le magnétique acteur italien qui joue le frère ennemi. Tactique de mise en scène, façon d'aider la fiction en la nourrissant de réel? Ça marche. *Rocco et ses frères* est le premier grand succès commercial du cinéaste. Delon est désormais une star internationale. À la pureté du noir et blanc de *Rocco et ses frères* succède un spectacle en Technicolor, *Dommage qu'elle soit une putain*, de l'élisabéthain John Ford. Visconti monte la pièce au Théâtre de Paris en 1961 pour offrir à son protégé ce qui lui manque encore: la légitimité de l'acteur de théâtre. Face à Delon-Giovanni, Romy Schneider, sa compagne, est Annabella, la sœur incestueuse, l'objet d'un amour interdit. « Les petits fiancés de l'Europe » sont sublimes, lui en pourpoint de velours, elle en robe de brocart Renaissance. Mais, entourés par les légendes de la scène (Silvia Monfort, Elvire Popesco, Valentine Tessier…) qui partagent l'affiche avec eux, ils sont aussi bien intimidés. *« Nous étions deux oiseaux tombés du nid,* raconte l'acteur à Laurence Schifano, la biographe de Visconti. *Le premier jour, il y a eu une lecture à l'italienne, à une grande table sur la scène, avec les 45 personnages. Il y avait là tout ce qui comptait dans le théâtre français, tous les routiers… Popesco avec sa canne, pour "rrregarder si tout allait bien". Pour finir, Romy et moi sommes arrivés en retard, ayant loupé un taxi. C'était* ■■■

Accélérateur

Avec Annie Girardot dans Rocco *et ses frères (1960).* Le biographe Bernard Violet, dans *Les Mystères Delon* (Flammarion, 2000), rapportent ces propos que l'acteur a tenu pendant le tournage du film: *« Le personnage de Rocco est sans doute le plus important que j'ai joué et le film comptera, c'est certain. »*



SUNSET BOULEVARD/CORBIS/GETTY

■■■ *effrayant! On a lu: quelle angoisse! C'était monstrueux, une panique complète. Mais Luchino, extraordinaire, nous a mis lentement à l'aise au cours des répétitions.»*

Pendant les représentations survient un premier conflit entre Delon et son mentor: l'acteur demande à Visconti d'écourter les représentations pour pouvoir tourner dans *Lawrence d'Arabie*, de David Lean, qui sortira dans les salles en 1962. Le maître refuse, les relations se tendent. Le rôle pour lequel Delon était pressenti reviendra en fin de compte à Omar Sharif. Pourtant, lorsque Visconti se lance dans *Le Guépard*, d'après le roman de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, il n'a personne d'autre en tête pour incarner la jeunesse, la beauté... et la duplicité. Tancrède, le neveu du prince Salina (Burt Lancaster), illustre en effet le thème central du roman, celui de la révolution trahie: volontaire engagé au côté de Garibaldi au début de l'histoire, il est passé dans le camp des Savoie à la fin. Un personnage complexe dont le sourire irrésistible et la fine moustache feraient presque oublier la noirceur, l'exact opposé de l'angélique Rocco.



(O)rage

Lors du tournage du Guépard (1962). Même ébloui par Delon, Visconti restait le maître. Un jour, il l'humilia devant tout le monde. *«Il me serra la main pour se donner du courage et ne pas répondre. Sa rage n'effaçait pas le respect infini qu'il avait, et a toujours eu pour Visconti, mais il me broya presque la main pour s'empêcher de réagir.»* Claudia Cardinale, en juin 2018, au *Monde*.

Passions. Le tournage du *Guépard* devient aussitôt mythique. Pour la fameuse scène du bal qui occupe le dernier tiers du film, l'équipe s'installe pendant un mois et demi dans le palais Gangi de Palerme, du crépuscule à l'aube. Visconti passe chacun des 100 figurants issus de l'aristocratie sicilienne en revue de la tête aux pieds. Tout est vrai: les fleurs, qui arrivent fraîches chaque jour par avion, les bougies sur les lustres, qu'il faut remplacer toutes les heures, les plats concoctés dans des cuisines attenantes pour arriver fumants... La tension entre Tancrède et son oncle reflète celle qui oppose Visconti et Delon sur le tournage. *«Il aurait dû répéter une scène du film et, au lieu de ça, il disparut»*, dira le cinéaste, encore furieux plus de dix ans après. Ce sera leur dernier film ensemble.

«Les acteurs, dira Visconti, *sont comme des pur-sang, tous différents les uns des autres. Lancaster est un grand professionnel. Delon est un Latin, européen, plus capricieux.»* Cette réserve cache un amour déçu. Malgré ses rapports tourmentés avec son ex-protégé, le cinéaste ne cessera jamais de chercher des occasions de tourner avec lui... Quand il adapte *L'Étranger* (1967), de Camus, c'est Delon qu'il veut pour jouer Meursault. Mais la star demande – pour saboter les négociations sans doute – un énorme cachet que le producteur Dino De Laurentiis lui refuse. Marcello Mastroianni hérite du rôle; et du mépris cinglant de son metteur en scène – *«Mastroianni est un garçon qui, s'il voit des tagliatelles ou des spaghettis, oublie complètement qu'il est en train de faire Meursault.* [...] *C'est le côté italien, un peu léger.»* Par la suite, Visconti bâtit ses films pour Helmut Berger, son compagnon: *Les Damnés* (1969), *Ludwig, le crépuscule des dieux* (1972), *Violence et passion* (1974). L'influence du comédien autrichien sur son pygmalion est telle que Visconti, après y avoir travaillé des années et effectué tous les repérages, renonce à la monumentale adaptation de son livre de chevet, *À la recherche du temps perdu*... Delon devait jouer le narrateur, présence de tous les instants; Berger aurait été le secondaire Morel. *«J'ai été clair avec Visconti en disant: c'est Delon ou moi»*, expliquera Berger. Une jalousie fort à propos dans le contexte proustien.

Après la mort de Visconti, en mars 1976, plus de tensions. Jusqu'au bout, Delon reste l'un des ambassadeurs les plus fervents de son œuvre, toujours prompt à évoquer leurs deux films ensemble ou à louer le génie du comte milanais. Les passions humaines se sont tues, restent les œuvres et leur splendeur immobile ■

« J'ai été clair avec Visconti en disant : c'est Delon ou moi. »
Helmut Berger

RNB/TITANUS/SOC ETE NOUVEL LE PATHE CINEMA/SOC ETE GENERALE DE CINEMATOGRAPHIE/COLLECTION CHRISTOPHEL

Son meilleur rôle ? Lui-même

PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN

Authentique. Un jour, on découvrira que son chef-d'œuvre le plus âpre, le plus romanesque, fut sa vie.

Avec ce monstre, avec ce fauve, les images-légendes se bousculent sur le manège des chagrins : son visage d'une pureté diabolique quand, inconnu, à 20 ans, il entrait au Flore et que chacun était pétrifié par son inhumaine beauté ; et sa fraîcheur céleste devant Visconti, qui cherchait un *ragazzo* pour *Rocco et ses frères*. Et puis, très vite, d'autres épiphanies : sa sublime perversité dans *Plein Soleil* – où il devait, jusqu'au matin du premier jour de tournage, tenir le rôle de Maurice Ronet, son double trop doué pour l'échec –, ses allures melvilliennes, son inquiétante étrangeté en M. Klein et son charme sauvage – ah, son charme ! – dans mon film préféré, moins illustre que d'autres, mais d'une indépassable mélancolie, *La prima notte di quiete* (en français : *Le Professeur*), de Valerio Zurlini... Tout cela se bouscule, se densifie, s'attriste, terriblement, à l'instant où ce grand vivant tourmenté prend congé d'un monde où il a brillé, mais pour lequel il n'était pas fait.

Souvent, bien souvent, il me disait : *« Quand Brando ne sera plus là, je n'en aurai plus pour longtemps. »* Brando, bien sûr : le patron, le modèle, celui pour lequel il aurait accepté un rôle de valet de chambre dans n'importe quel film à condition qu'on lui offre dix secondes de tête-à-tête avec son dieu. Mais aussi Lino, Gabin, Jean-Paul, Burt Lancaster ou Alan Ladd. Chacun de ses totems personnels avait été quelque chose (catcheur, électricien, chauffeur de taxi, bourgeois, paysan...) avant de devenir acteur – et c'est ce qui plaisait à Alain Delon : *« acteur »*, c'est-à-dire le contraire de *« comédien »*. Il voulait, lui, qu'on déboule devant la caméra avec tout ce que la vie avait déjà fait de vous. Car c'est ce paquet d'expériences canalisées par Losey ou Antonioni qui, soudain, donne de la profondeur à un regard, un geste, une grâce.

Delon, pour le meilleur ou pour le pire, avait donc débarqué dans le grand cirque spectaculaire avec sa biographie de féodal précoce : un CAP de charcutier, un pacte originel avec l'illégitimité, des amitiés louches, un culte de la fraternité virile et un honneur de voyou – le plus exigeant de tous. Il aimait, bien sûr, qu'on le célèbre de Tokyo à Libreville, que des cigarettes ou des lunettes portent son nom, que les filles de la planète aient pensé à lui en câlinant leurs époux. Il aimait être Delon – d'où cette fameuse troisième personne dont il usait (pas aussi souvent qu'on le prétend) pour parler de lui. Son meilleur rôle ? Lui-même. Son meilleur metteur en scène ? Encore lui-même. Un jour, on découvrira que son chef-d'œuvre le plus âpre, le plus oscarisable, fut sa vie.

Suzerain. Il y avait aussi, toujours, ce côté tragique. Et sombre. Et veuf ténébreux. Inconsolé. Le tragique, c'était son registre. Il lui fallait exhiber ses cicatrices, bomber le torse, passer pour un *« facho »* – lui qui l'était si peu. Ce qu'il voulait ? Se tenir droit. Se faire respecter. Trouver un vrai père : un capitaine de parachutistes pour commencer, puis René Clément ou Georges Lautner, de Gaulle, Chaban-Delmas, Jean Cau, Pascal Jardin, Jean-Luc Lagardère, Carlos Monzon ou n'importe quel truand à panache. Manque de discernement ? Pas sûr. Delon aurait voulu naître au Moyen Âge : avec suzerain et serfs. Très *old fashion*. Pas du tout un look pour âge démocratique.

Avec les femmes, ce fut une autre affaire : il avait un faible pour les geishas phalliques. Des soumises qui en ont et qui gouvernent. Pas facile à trouver. Romy, Mireille, l'Américaine, la Néerlandaise, la starlette firent l'affaire sur des distances plus ou moins longues. Mais qui aurait pu le distraire de la solitude, qui était sa meilleure compagne ? Des chiens, de l'exil, du business, des collections de fauves ou de meubles Bugatti, des trophées *« pour l'ensemble de sa carrière »* cueillis ici ou là – et basta !

Delon, ce fut très tôt un « Monsieur Jadis » de lui-même, un visiteur en provenance de l'âge d'or du cinéma, parfumé Cinecittà ou studios de la Victorine. Dans sa tête, il était encore le jeune premier qui descend la passerelle d'un Constellation ou d'une Caravelle et que la meute paparazzique attend sur le tarmac. Flashs, champagne, décapotables, *Mélodie en sous-sol*. La belle vie ? La grande vie ? Il aura tout eu, l'animal. Avec, en prime, depuis ce 18 août, vers 3 heures du matin, ce supplément que les professionnels du cinéma appellent aussi l'immortalité ■

Il y avait aussi, toujours, ce côté tragique. Et sombre. Et veuf ténébreux. Inconsolé.

Les rôles de sa vie

Moteur. Acteur époustouflant, réalisateur moyen, producteur dès qu'il le peut, Delon sait ce qu'il veut. Et s'il fait confiance aux « grands », il construit sa carrière grâce à son instinct.



Avec Sophie [illegible] dans Quand la [illegible]

COLLECTION CHRISTOPHEL

PAR BRIGITTE HERNANDEZ ET FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

« Quand la femme s'en mêle » (1957)

25 juin 1957 : c'est la fête du petit vin blanc à Nogent-sur-Marne. Une amie journaliste de *Cinémonde*, Sylvaine Pécheral, présente le jeune Delon, 21 ans, à la femme du cinéaste Yves Allégret, qui a le coup de foudre : *« Qui est ce beau garçon aux yeux bleus ? »* Delon est rentré depuis un an d'Indochine, il vit avec Brigitte Auber, qui a joué dans *La Main au collet*, enchaîne les petits boulots mais ne rêve que de cinéma. Il a l'opportunité de signer avec les studios de Selznick, mais Allégret l'en dissuade. Pour imposer l'inconnu Delon aux producteurs de *Quand la femme s'en mêle*, Allégret demande son avis à la vedette de son film, Edwige Feuillère, qui n'hésite pas un seul instant : *« Il se dégageait de lui une telle voracité, une telle force physique, une telle présence, une jeunesse animale prodigieuse. »* C'est celle-ci qui le recommande à son propre agent, Olga Horstig, qui s'occupe déjà des carrières de Bardot, Morgan, et qui sera sa bonne fée. Ses débuts, Delon les doit à des femmes.

« Christine » (1958)

Révélée par les *Sissi*, Romy Schneider en est la vedette. Il faut dénicher son alter ego français ; plusieurs photos lui sont soumises. Mais la première rencontre, à Orly, où il est venu la chercher avec un bouquet de fleurs, se passe mal. Brialy, qui assiste à la ren-


Avec Maurice Ronet et Marie Laforêt dans *Plein Soleil*.

SNC/TR TONE CINEMATOGRAFICA/COLLECTION CHRISTOPHEL

contre, se souvient : *« Elle le trouvait trop beau, trop jeune, trop bien coiffé, habillé comme un gentleman, cravate et costume trop à la mode. »* Il la juge à vomir. Brialy, qui parle allemand, propose de jouer les interprètes. L'idylle naît à la fin du tournage, qui se déplace à Bruxelles puis à Vienne. La jeune femme, encore sous la tutelle de sa mère, Magda Schneider, et de son beau-père, est d'abord effrayée par le petit voyou français, sauvage et mal peigné. Puis elle vire sa cuti. Sissy devient Romy. Du côté de Delon, c'est le *« premier amour, l'amour de 20 ans, d'enfants, l'amour de jeunesse. C'est quelque chose qu'on n'oublie pas. Après, ce n'est plus pareil »*. Ils se fiancent le 22 mars 1959. Romy s'installe à Paris, elle le dégrossit, lui fait lire des livres, l'interroge. Delon, qui ne sait pas que Renoir est un peintre, observe, écoute, essaie de surmonter ses complexes d'enfant pauvre et inculte.

« Plein Soleil » (1960)

Le rôle était prévu pour Jacques Charrier, qui se décommande. Pressé par le journaliste Georges Beaume, ami de Delon, le cinéaste René Clément va voir *Faibles femmes*, dont l'acteur partage la vedette avec Mylène Demongeot : *« Il n'était pas à son avantage, mais il y avait quelque chose qui m'intéressait. »* Dans *Plein Soleil*, Delon joue Tom Ripley, le jeune homme pauvre chargé de ramener dans le droit chemin Philippe Greenleaf, fils à papa richissime, interprété par Maurice Ronet. À l'origine, Delon devait jouer ce rôle, mais il insiste pour être l'imposteur, le criminel qui tue Greenleaf, prend sa place et subtilise son identité. Logique : à l'époque, il est le challenger et Ronet est le champion. Delon lui vole la vedette, exactement comme le prévoit le script. Il a trouvé son personnage : une beauté à se damner, mais une âme diabolique.

« Rocco et ses frères » (1960)

C'est Olga Horstig, l'agent d'Alain Delon, qui présente son poulain à Luchino Visconti, lors d'une représentation de sa mise en scène de *Don Carlos* à Londres, en 1958. Delon a 23 ans et Visconti tombe fou amoureux de lui. Dans ce film, Delon monte sur le ring pour racheter le crime de son frère et pour expier aussi sa faute, celle d'avoir pris la femme (Annie Girardot) de celui-ci. Sur le tournage, Delon est le petit chouchou de Visconti, qui le fait débuter ensuite au théâtre, en 1961, dans *Dommage qu'elle soit une putain* avec… Romy Schneider. Les répétitions ne se déroulent pas toujours dans la sérénité, mais Delon courbe l'échine et accepte la rigueur et le perfectionnisme du metteur en scène : *« Il me semble que j'ai tout appris et que j'avais tout à apprendre. »* ■■■



« L'Éclipse » (1962)
Michelangelo Antonioni a déjà réalisé *L'Avventura* (1960) et *La Notte* (1961). Delon a déjà tourné avec Luchino Visconti *Rocco et ses frères* et se prépare pour *Le Guépard*. Le cinéma italien, tout en noirs désirs, trouve en lui, que la beauté sépare du reste du monde, un Hermès idéal entre les hommes et les dieux. Antonioni lui fait revêtir le complet gris d'un trader. Delon devient le symbole d'un monde où la Bourse fait la loi. Monica Vitti (compagne d'Antonioni) promène sa blondeur d'amant en amant. La ville apparaît comme un futur perdu et Delon comme habité par une douleur inconnue. Un ovni fabuleux qui remporta le prix spécial du jury à Cannes.

PHOTO12



« Je voudrais pouvoir ne pas t'aimer, ou mieux t'aimer. » [illegible] à Piero, le couple imaginé par Michelangelo Antonioni





« Le regard dit quelque chose que la bouche ne dit pas. »
Luchino Visconti

« Le Guépard » (1963)
Visconti découvre Delon dans *Plein Soleil*. Subjugué, il demande à le rencontrer. Ils tourneront *Rocco et ses frères* puis *Le Guépard*, dans lequel Delon campe Tancrède, le neveu du prince Salina. Le jeune acteur se trouve face au « boss », Burt Lancaster, qui remplace Marlon Brando. Celui-ci a su rassurer le jeune acteur, très intimidé. Dans la scène choisie pour illustrer cette double page, le regard de jalousie et d'admiration de Tancrède à son oncle, qui vient de danser avec sa fiancée, Angelica, est un moment de bascule. Ce félin ne sera jamais un guépard comme le prince.

PHOTO12

Avec Annie Girardot dans *Rocco et ses frères.*

« Marco Polo » (1962)

C'est à l'époque le film le plus cher de l'histoire du cinéma français. « Marco Polo *montre des gens qui vivaient dans le luxe, cela doit être un film luxueux* », explique le producteur Raoul Lévy, le nabab du septième art, qui avait décroché le jackpot avec *Et Dieu... créa la femme* (1956). Le costume de Delon, serti de pierres précieuses, coûte 28 millions d'anciens francs (environ 500 000 euros). Les repérages – en Inde, en Iran et en Afghanistan – sont estimés à 200 millions. Lévy prévoit une charge de 200 éléphants et une partie d'échecs géants tournée dans l'immense hall de la Maison des syndicats, à Belgrade. Elle est tournée, avec des chevaux caparaçonnés d'or, des éléphants, des soldats-pions en costumes de guerriers chinois. Mais Lévy n'arrive plus à suivre financièrement. La note s'élève à 3 milliards de francs. Delon jette l'éponge.

« Mélodie en sous-sol » (1963)

« Bonjour, patron. – Salut, petit. » Ainsi se saluèrent Gabin et Delon, le premier jour de tournage. Un an après *Un singe en hiver*, avec Belmondo, c'est au tour de Delon d'être adoubé par Monsieur Gabin. Verneuil joue à nouveau les marieuses. Rencontre d'un lent, d'un lourd, avec un fauve aux dents longues. Dans le film, Gabin joue aux professeurs, Delon fait quelques écarts, mais écoute la leçon. Il faut bien que jeunesse se passe.



Avec Jean Gabin dans *Mélodie en sous-sol.*

« L'Insoumis » (1964)

Ce rôle tragique de légionnaire embringué dans l'OAS a été écrit pour lui par Alain Cavalier : *« Une guerre coloniale et perdue, pour lui qui avait vécu celle d'Indochine »*, dit le cinéaste. C'est le premier film que l'acteur produit, mais si les critiques le plébiscitent, le public le boude. Si Delon avait demandé à la Metro Goldwyn Mayer (MGM) qui l'avait engagé de le financer, il devra rembourser de grosses dettes.

« Les Centurions » (1966)

Il débarque aux États-Unis en juillet 1964, où il restera jusqu'au

printemps 1966, le temps de tourner trois films, qui ne marquent pas les esprits, avec la MGM. Il y croise Jack Palance et Anthony Quinn (dans *Les Centurions*). Il fait aussi la connaissance de Sam Peckinpah à qui il propose d'adapter *L'Homme à cheval* (1943), de Pierre Drieu la Rochelle, mais le projet n'aboutit pas. Un autre projet de Peckinpah, *Reader the Tiger*, ne voit pas le jour. Delon s'est renfloué, a perdu sa doublure lumière, Milos Milosevic, qui meurt étrangement, mais il a obtenu la reconnaissance des critiques américains. Entre-temps, Belmondo l'a supplanté dans le cœur des Français.

« Les Aventuriers » (1967)

Robert Enrico réunit Lino Ventura et Delon pour l'adaptation d'un roman de José Giovanni. L'histoire de ces copains qui partent à la chasse au trésor ne tient qu'à la magie du duo. Le battage médiatique autour du pseudo-couple formé par Delon et Joanna Shimkus agace Ventura. Delon aurait voulu que sa femme, Nathalie, ait le rôle. Un petit film au charme fou : Delon y chante pour la première fois, la chanson « Laetitia », composée par François de Roubaix.

« Le Professeur » (1972)

Mal rasé, regard fiévreux, le professeur de lettres Dominici erre dans Rimini, déchiré entre sa femme et une étudiante. Un mal être qui n'est pas sans rappeler celui des autres rôles italiens de Delon, impressionnant de profondeur et d'intensité, comme si le décalage avec la langue lui permettait d'exprimer autre chose. Pourtant, le tournage se passe très mal. Valerio Zurlini doit suivre les ordres de l'acteur-producteur qui menace de prendre les rênes. À tel point qu'il y aura deux films : *La prima notte di quiete* (« la première nuit de repos », en français) par son réalisateur et *Le Professeur*, qu'Alain Delon amputera de plusieurs scènes. *Le Professeur* restera un film majeur quelle que soit sa version, car l'acteur Delon y est prodigieux. ■■■


Un rôle sur mesure dans *L'Insoumis*.


Avec Anthony Quinn dans *Les Centurions*.


Avec Lino Ventura et Joanna Shimkus dans *Les Aventuriers*.



« Le Samouraï » (1967)
La solitude d'un tigre dans la jungle. Un regard froid, perdu, brouillé, détaché, indifférent à son destin. Une certaine manière d'effleurer le bord de son borsalino alliée à une façon de porter la gabardine, col relevé, et de marcher droit vers sa mort... Melville a pris Delon au piège de sa beauté triste, rigide et mortifère. Quand le cinéaste lui lit le scénario qui ne contient presque pas de dialogues, Delon l'arrête – *« Cela me suffit, je fais le film »* – et l'emmène dans sa chambre : elle ne contient qu'un lit en cuir, une lance, un sabre et un poignard de samouraï. Durant sa carrière, Alain Delon n'aurait voulu tourner que *Le Samouraï* ou des variations. *« Il est la dernière star que je connaisse »*, dira Melville, qui relance la carrière de Delon. Après *Le Cercle rouge* (1970) et *Un flic* (1972), dans lequel le réalisateur s'amuse à casser son image de star en le fonctionnarisant et en l'affublant de lunettes très laides, Delon aurait dû enchaîner avec *Contre-enquête*, le dernier scénario écrit par le cinéaste. Mais celui-ci meurt en 1973. *« On tournera d'autres films »*, déclare l'acteur inconsolable d'avoir perdu l'un de ses pères de cinéma.

ARCHIVES DU 7E ART



« Le Samouraï, c'est moi, mais de manière inconsciente. »



« “La Piscine” reste l’un des plus beaux souvenirs de ma vie. J’avais l’âge du Christ, 33 ans, l’âge idéal pour un homme. »
Alain Delon

« La Piscine » (1969)

Carré amoureux fatal dans lequel Ronet, venu avec sa fille (Jane Birkin), flirte avec son ex, Romy Schneider, qui « *vit* » avec Delon, plus bronzé et musclé que jamais. Delon impose son ex-compagne, qui est alors au creux de la vague. Les retrouvailles sur le tarmac de Nice sont dûment orchestrées pour la presse. Quand Ronet tourne avec Delon *(Plein Soleil* ou *Mort d'un pourri)*, c'est toujours Ronet qui meurt à la fin : son cadavre flotte dans la piscine. Pendant le tournage du film, c'est celui de Stevan Markovic, l'ancien garde du corps de l'acteur, qui est retrouvé. Delon est convoqué au 36, quai des Orfèvres. Delon en eaux troubles.

COLLECTION CHRISTOPHEL





« Le Clan des Siciliens » (1969)

Le deuxième film de Delon avec Gabin, Henri Verneuil ainsi qu'avec Lino Ventura. Sur l'affi-che, chacun a son flingue. Une sombre histoire de famille – le clan Malanese – où la vérité sort de la bouche d'un enfant. Delon est encore en pleine affaire Mar kovic (son ancien homme à tout faire, retrouvé assassiné) et a plu-sieurs fois été interrogé, voire in quiété par la police. Au début du film, Delon est menotté, mais s'évade. Tout un symbole. Gabin est le patriarche et Lino le flic qui comprend tout. Le film connaît dès sa sortie un immense succès et reste en tête du box-office plu sieurs semaines.



« L'important, c'est les acteurs. J'ai connu Gabin, j'ai connu Lino, j'ai tourné avec eux. »
Alain Delon jouant son propre rôle dans *Les Acteurs*, de Bertrand Blier (2000).



Delon, « c'est la dernière star que je connaisse. »
Jean-Pierre Melville



« Le Cercle rouge » (1970)
Une histoire de truands encerclés par le destin (Gian Maria Volonté, Montand, Delon). Sur la photo, François Périer, Bourvil (qui demanda pour ce film que l'on fasse figurer son prénom, André, devant son patronyme), Montand et Delon avec qui Melville (au centre) a déjà tourné *Le Samouraï* *(lire p. 114)*. Delon et Melville sont dans une telle osmose qu'ils n'ont pas besoin de se parler. Delon porte une (fausse) moustache – exigence de son metteur en scène, qui veut éviter une confusion avec *Borsalino*. Son personnage meurt à la fin : *« J'aime bien finir ainsi. Je suis un héros sombre. Un héros est sympathique dans la mort. »* *Le Cercle rouge* sera le plus grand succès de Melville.

ANDRÉ PERLSTEIN/


Un perdant dans *Le Professeur.*

« Borsalino & Co » (1974)
« À présent, vous êtes priés de l'appeler Monsieur Delon. » C'est la consigne qu'on fait passer sur le plateau de *Borsalino & Co*, la suite de *Borsalino*. Jusque-là, les techniciens pouvaient tutoyer l'acteur-producteur. Annie Rozier, la scripte du réalisateur Jacques Deray, est chargée de l'annoncer au personnel, mais elle s'y refuse, menaçant de ne pas faire le film. C'est Mireille Darc qui le fera.

« Flic Story » (1975)
Au Belmondo de *Peur sur la ville*, Delon, 40 ans, répond avec un nouveau rôle de policier, celui de Roger Borniche. Son maître Melville est mort, et l'acteur veut prolonger la veine d'*Un flic* (1972). Il se jette sur les droits du premier livre de Roger Borniche, qui raconte sa traque d'Émile Buisson (Trintignant). Le film est scolaire. Delon fait dans la sobriété là où Belmondo fait dans le spectaculaire.

« Monsieur Klein » (1976)
Interrogé sur la ressemblance entre Delon et M. Klein, ce grand bourgeois pris pour un juif et finalement déporté, Joseph Losey eut cette réponse révélatrice : *« Alain est une personnalité assez autodestructrice et à la recherche de sa propre identité. »* Losey insiste sur les contradictions de l'acteur, souvent très coopératif, brillant, secret, mais sujet à de violentes virevoltes : *« Il y a des jours où je me trouve merdique, où je trouve le monde entier merdique, et tous les gens, et le cinéma, et ce décor, et rien de tout cela ne me plaît. »* Une haine de soi presque inconsciente qui explique sans doute l'acharnement de Delon à produire *Monsieur Klein*, un des seuls rôles où il se soit confronté à ses démons et à son obscurité. Le film fut choisi pour l'hommage que rendit à Delon le Festival de Cannes en 2019 avec la remise d'une Palme d'or d'honneur. L'acteur insista alors sur le fait que c'était lui qui avait voulu que son personnage reste dans le train qui le conduisait à la mort : *« Il avait choisi son destin. »*

« L'Homme pressé » (1977)
Avec le livre de Paul Morand, que Delon a voulu adapter, c'est son autoportrait qu'il fait. Delon, collectionneur d'art, designer de meubles, s'est identifié à cet antiquaire qui vit à 200 à l'heure, obsédé par l'idée de gagner et de posséder. Delon a choisi le réalisateur Édouard Molinaro, qui vient de faire tourner sa compagne, Mireille Darc, dans *Le Téléphone rose*, mais le courant passe mal entre les deux hommes. La crise éclate lors du tournage d'une scène à Orly : Delon glisse et s'étale sur le sol, ce qui déclenche l'hilarité générale. Furieux, l'acteur rentre chez lui. Molinaro lui propose de se retirer, mais Delon refuse. Il quittera néanmoins la projection de la copie de travail, sous prétexte que des techniciens sont là pour regarder avec lui le film. ■■■

RNB/MONDIAL TELEVISIONE FILM/COLLECTION CHRISTOPHE.



MICHEL GINIERAY/GAMMA-RAPHO

Monsieur Klein, ou le côté obscur de Delon.


Avec Nathalie Baye dans *Notre histoire*.

« Pour la peau d'un flic » (1981)
Delon devient plus que jamais le patron. Il passe à la mise en scène, essayant d'appliquer les leçons de ses maîtres, René Clément et Jean-Pierre Melville. Il joue à nouveau le rôle d'un flic, cette fois pris au piège. Solitude de Delon, qui associe des débutantes (Anne Parillaud) à des seconds rôles (Michel Auclair). C'est le destin de Delon qui, après ses débuts, et à l'exception de Belmondo, ne se confronte à aucun grand acteur français montant. Il ne tourne avec aucun des grands réalisateurs français des années 1970. Il tentera de se rattraper dans les années 1980.

« Un amour de Swann » (1984)
Le projet de Visconti d'adapter *À la recherche du temps perdu* aux oubliettes, Delon accepte d'interpréter le rôle du baron de Charlus dans le film de Volker Schlondorff. Le producteur Daniel Toscan du Plantier avait suggéré Delon au metteur en scène, qui fut très étonné qu'il lui fasse cette suggestion. Mais Delon le convainc et se fait pour le rôle une sorte de masque théâtral. Il joue Charlus comme personne : charmant et despotique, d'humeur inégale, la voix fausse et sincère, un oxymore à lui seul. C'est une sorte de résumé de lui-même et des personnages qu'il a joués. Le caractère de Delon rend le tournage difficile. Si le film est moyen, Delon surpasse tout le monde.

« Notre histoire » (1984)
Delon surprend son monde en jouant un mari trompé, alcoolique, hagard et désespéré chez Blier. Un virage à 180 degrés où il s'amuse à briser le mythe. La profession applaudit – césar du meilleur acteur –, le public boude à une époque où son soutien prononcé à Le Pen n'aide guère à renforcer son capital sympathie.

« Nouvelle vague » (1990)
Au début, on croit à un canular. Delon chez Godard ? C'est le producteur Alain Sarde qui parle du projet à l'acteur. *« Je considère ma carrière un peu comme une carte de visite, et j'ai voulu mettre Godard sur ma carte. C'est une rencontre qui manquait à mes rencontres. Nous n'avons pas la même conception du métier : je suis plutôt perfectionniste alors que lui, il est plutôt désordre, improvisation. Je me suis conditionné en me persuadant de le laisser faire ce qu'il voulait. »* L'acteur s'entend mal avec l'épouse du cinéaste, qu'il trouve trop présente, mais supporte les hésitations et les indécisions de Godard. Le film est tout de même un grave échec.

« Une chance sur deux » (1997)
Le producteur Christian Fechner, qui avait relancé de Funès avec *L'Aile ou la cuisse* après son double infarctus, récidive vingt ans plus tard avec Belmondo et Delon dont les carrières patinent sérieusement. Pour attirer un public jeune, on invite Vanessa Paradis, en quête de père – lequel ? –, gros clin d'œil au scénario des *Compères*. Fechner fait appel à son vieux complice du temps des films du Splendid, Patrice Leconte. Les deux « vieux » de *Borsalino* enterrent la hache de guerre, tout se passe bien hors champ, moins sur l'écran. Et les papys résistent mal au jeune DiCaprio et à son film sorti en même temps, *Titanic*.

« Fabio Montale » (2002)
« Je ne vois pas qui d'autre que moi, modestement, pourrait faire Fabio Montale », avait dit avant la diffusion de la série sur TF1 un Delon égal à lui-même. Il va jusqu'à prétendre que Jean-Claude Izzo, le créateur du flic marseillais, mort en 2000, voulait qu'il incarne son héros et que cette perspective avait adouci la fin de ses jours ! Avant le tournage, ce choix provoque une levée de boucliers de la famille Izzo et des fidèles de Montale : comment un flic gauchiste peut-il être joué par un acteur proche du Front national ? Au final, Delon rate son passage à la télé.

« Astérix aux Jeux olympiques » (2008)
Dans le rôle de César et pour 1,2 million d'euros, Delon prend la suite de Gottfried John et d'Alain Chabat pour cet opus, produit par Thomas Langmann. *« Avé moi »* peut enfin lancer Alain Delon, qui poursuit dans l'autodérision, déclamant la liste de ses films cultes sur la musique du *Clan des Siciliens*. Son souhait avait été de s'en aller sur un grand film, il semble, hélas, que cela ne fut pas le cas ■

RNB/ADEL PRODUCTIONS/COLLECTION CHRISTOPHEL



Dans le rôle du baron de Charlus dans *Un amour de Swann*.

GAUMONT-SFPC/BIOSKOP F./M. EORLES PIERRE/COLLECTION CHRISTOPHEL



Miroir
Avec Mireille Darc dans le film d'Edouard Molinaro.
L'actrice, sa compagne à la ville, y interprète Edwige, qui dans *L'Homme pressé* comme dans leur vie, choisit leur appartement.

CHE . GINFRAY/GAMMA RAPHO

Un homme pressé

Personnel. En 1976, Delon tourne l'adaptation du roman de Paul Morand. Un autoportrait en collectionneur d'art boulimique.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Lorsque Delon entame le tournage de *L'Homme pressé* (film réalisé par Édouard Molinaro, d'après le roman éponyme de Paul Morand), fin 1976, il en est à son 25ᵉ film depuis 1970. Des films dont ce vorace est le protagoniste et parfois aussi le producteur. *« Delon est quelqu'un qui, quand il fait quelque chose, pense déjà à la chose suivante, il court après quelque chose »*, déclarait le réalisateur Pierre Granier-Deferre. Fébrile, fiévreux, tourmenté, l'acteur semble être la personne idoine pour incarner Pierre Niox, collectionneur boulimique, *« vélociférique »* selon le terme de Paul Morand, qui inventa en 1940, après la débâcle, cette catapulte humaine, lancée dans une perpétuelle fuite en avant que seule stoppera une crise cardiaque. C'est du moins ce que pense Morand lui-même, qui à la date du 8 avril 1973 note dans son *Journal inutile : « L'homme pressé : l'agitation est sa vie et sa grâce. Il faudrait que mon héros dansât sa vie, qu'il fût gracieux (Alain Delon). »* Claude Sautet a longtemps tourné autour du livre. Claude Chabrol aussi. Mais Delon, qui avait invité à dîner Morand chez lui à la fin de l'année 1970, se décide en 1974, incité par Pascal Jardin, l'un de ses scénaristes attitrés, qui a servi d'intermédiaire avec l'écrivain. Fin 1975, sa maison de production achète enfin les droits, peu

avant la mort de Paul Morand, qui, dans son *Journal*, a le temps de consigner que le projet est en bonne voie. Étrange coïncidence avec le roman, qui s'ouvre sur le rachat en quatrième vitesse, au chevet d'un moribond, d'un vieux mas provençal.

« One shot ». *« Ses nerfs se tendirent pour résister ; un moment encore, il demeura arrêté, puis soudain, un petit déclic se fit en lui et tout l'engrenage repartit ; Pierre était de nouveau embrayé. »* Sans le savoir, Morand, qui ne verra jamais le film, a décrit Delon. Un Delon toujours à cran, au four et au moulin, qui veut tout et tout de suite, surtout depuis qu'il est passé producteur. Adepte déjà d'un travail véloce, lui, qui paie désormais de sa poche, a envie que ça tourne ! Son jeu d'acteur s'en ressent : sur le modèle de Gabin, qui a imposé la loi du « one shot », Delon y revient rarement à deux fois. Avec les autres comédiens, qui, eux, ont besoin de se chauffer, le décalage est tel que les réalisateurs débutent avec eux les répétitions avant que monsieur Delon ne paraisse. Là aussi prime la vitesse. Voire la précipitation. Sur le tournage d'une scène à Orly de *L'Homme pressé*, on n'a même pas le temps de lui annoncer que le revêtement du sol est glissant, il se lance et… se casse la figure. Vexé, il annule la journée.

Il a voulu *L'Homme pressé* de Morand. Il l'a voulu d'autant plus qu'il est lui aussi devenu un collectionneur insatiable, qui ne connaît pas de limites : *« C'est comme une femme, je la vois, elle me plaît, je la veux. J'achète ces dessins sur un coup de cœur »*, avoue-t-il. Influencé par Visconti, son mentor Georges Beaume ou son ami Jean Cau, Delon a attrapé le virus de l'art vers 1968. Il suit les conseils du célèbre commissaire-priseur Pierre Cornette de Saint-Cyr, brûle une partie de sa fortune dans des dessins du XVII[e], un Dürer, les sculptures de Rembrandt Bugatti ou de faux Géricault. Mais la dimension autobiographique de l'adaptation s'accentue encore avec la participation de sa compagne, Mireille Darc, qui interprète Edwige, la fille du propriétaire épousée tambour battant. L'une des principales modifications, révélatrices, apportée au livre, concerne l'épisode de l'appartement acheté. Chez Morand, c'est Pierre qui le

« Il faudrait que mon héros dansât sa vie, qu'il fût gracieux (Alain Delon). » Paul Morand, auteur de « L'Homme pressé »

choisit et l'aménage. Dans le film, c'est Mireille Darc qui décide du lieu et de la décoration, comme à la ville, où l'actrice passera de longs mois avant de repérer et de décorer les 1 000 m² de l'avenue du Président-Kennedy, puis le château de Douchy. On devine aussi la patte Delon dans le dénouement : chez Morand, le protagoniste, certes malade, ne meurt pas. Dans le film, il tombe raide mort, dans le restaurant, après avoir acquis, au prix de toute sa fortune, un vase étrusque convoité depuis vingt ans. Parce qu'il faut une fin tragique, il faut qu'à la fin du film, Delon meure, comme chez Melville. Et pour l'acteur, quel fut son vase étrusque ? Le sut-il lui-même ?

Risques. Visionner ce film volontiers ironique – le seul de sa carrière où, via la fiction, il jette sur lui-même un regard distancié – procure un sentiment étrange : on a l'impression d'un documentaire sur l'homme Delon. On observe un sprinteur, le félin que René Clément disait observer avec stupéfaction dans l'œil de sa caméra, jongleur, qui joue et prend des risques, comme l'acteur-producteur au cours de cette décennie. Car reconnaissons-lui ce mérite : bien plus que Belmondo, qui avait arrêté les frais après l'échec de *La Sirène du Mississipi* (Truffaut) en 1969, Delon a de très intéressantes seventies. *Traitement de choc*, *Le Professeur*, *Les Seins de glace*, *Monsieur Klein*, *Mort d'un pourri*, *Attention, les enfants regardent*… Même s'il se brouille généralement avec le réalisateur, on ne pourra pas nier qu'il aura tenté beaucoup de choses. Jusqu'à une certaine limite. Pour des questions d'image, il refuse deux des films marquants de la décennie, *Le Sauvage*, côté comédie, *Le Dernier Tango à Paris*, côté drame. En lisant le roman de Morand, sorte de « turbo-Proust » littéraire, on relève ces mots qui pourraient servir d'épitaphe à Delon : *« Personne ne saurait jamais assez combien il avait pu aller vite. »* ■



Désir
Delon dans la peau du collectionneur Pierre Niox. L'acteur acheta lui-même les droits du roman de Paul Morand, tant il savait pouvoir insuffler au protagoniste Pierre Niox sa propre passion pour l'art.





Belmondo, son meilleur rival

Têtes d'affiche. *Jean Paul Belmondo et Alain Delon sur le tournage de* Borsalino, *de Jacques Deray, en novembre 1969.* Première réunion au sommet des deux géants du cinéma français, qui affichent alors leur complicité

JEAN-PIERRE BONNOTTE/GAMMA

Destins croisés. Sur fond de querelles d'ego, les frères d'armes ont toujours eu une relation compliquée.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Le 19 mars 1970, rien ne va plus entre les deux superstars du cinéma français : Bébel a décidé de boycotter l'avant première du film dont toute la France parle, *Borsalino*. En cause, un mauvais coup que lui a fait son partenaire à l'écran, Alain Delon, en remplaçant au dernier moment sur le générique et les affiches *« un film Adel Productions »* par *« une production Alain Delon »*. Disposition contraire au contrat relu de près avant signature par Gérard Lebovici, l'agent de Belmondo, qui stipulait que les deux acteurs figureraient côte à côte, à égalité, de même que dans les scènes du film.

Si Belmondo a visionné, satisfait, le montage du film, où les deux coqs de basse-cour ont bien rivalisé à parts égales en muscles et en répliques bien senties, il n'a pas été averti par Delon de ce changement de dernière minute qui donne l'avantage à son rival. Soudain, le duel annoncé à l'écran se déchaîne à la ville : le ténébreux Delon s'étonne, le souriant Belmondo cesse de sourire et porte plainte après s'être indigné dans les médias, en pleine sortie du film. *« J'ai signé un contrat, on l'a accepté, il ne fallait pas l'accepter, à ce moment-là, si ça gênait. »* Fini la rigolade insouciante des débuts, lorsque les deux acteurs, qui parlaient sport à tout bout de champ, leur passion commune, se ■■■

■■■ tiraient gentiment la bourre dans *Sois belle et tais toi*. Terminé cette complicité du destin qui les avait vus devenir des stars à une semaine d'intervalle – le 10 mars 1960 pour Delon avec la sortie de *Plein Soleil*, le 16 mars pour Belmondo avec *À bout de souffle*. Delon réplique en faisant valoir que les producteurs apposent ainsi leur nom, que c'est une habitude du métier, qu'il a pris des risques financiers, et que Belmondo n'avait qu'à en faire autant.

Mimétisme. Si ce dernier finira, en 1972, par gagner devant la justice, il en aura tiré toutes les leçons en devenant lui aussi, à partir de 1971, le producteur de ses propres films afin d'en avoir le contrôle artistique et financier. Mais il en voudra longtemps à Delon et, en 1976, lors d'une interview pour la télé, il rappelait encore qu'il n'avait pas touché un centime des 10 % de recettes que le contrat de *Borsalino* prévoyait.

Dans le duel Belmondo-Delon, il ne s'agit donc pas seulement de l'affrontement de deux acteurs mais aussi de celui de deux producteurs, qui ont bien compris que l'argent était également le nerf du cinéma. Ce pas vers la production, Alain Delon a été le premier à le franchir, inspiré par les exemples américains – Marlon Brando, Kirk Douglas – ainsi que par l'indépendance revendiquée de Jean-Pierre Melville, réalisateur-producteur, dont il avait fait la connaissance sur *Le Samouraï*, en 1967. L'année suivante, il acquiert les droits de *Bandits à Marseille*, livre d'Eugène Saccomano qu'il découvre sur le tournage de *La Piscine*, et lance sa maison de production dont le nom reprend ses initiales, Adel Productions, gérée par son demi-frère, Jean-François. Si Belmondo crée en 1971 Cerito Films, où opère son frère Alain, c'est pour répliquer à Delon et disposer d'une égale liberté et d'un pouvoir équivalent. Un mimétisme troublant. La riposte est d'autant plus nécessaire que les deux acteurs fréquentent le même genre de rôles, flic ou voyou, et travaillent avec les mêmes réalisateurs, Melville, Verneuil, Giovanni, Deray, Lautner…



Beaux gosses
Borsalino est sorti en salle en 1970. La répartition égale des muscles et des répliques était prévue dans le contrat.

Fétiche. Il est d'ailleurs fascinant de dérouler en parallèle leurs deux carrières. La première moitié des années 1960 est à l'avantage de Belmondo, qui tourne d'énormes succès, avec, à son actif, différents genres, tels que la comédie d'action ou le film de guerre : *L'Homme de Rio*, *Week-end à Zuydcoote*, *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*. Pendant ce temps, Delon, après un début en fanfare, s'est égaré aux États-Unis en 1964 et en 1965. Mais il reprend la main grâce au *Samouraï* et à Melville – repoussé pourtant de manière méprisante deux ans auparavant –, auprès de qui il prend la place d'acteur fétiche, après la brouille entre Belmondo et le cinéaste lors du tournage de *L'Aîné des Ferchaux*, en 1963. Delon a d'ailleurs souvent chassé sur les terres de Belmondo. Celui-ci avait été adoubé par le « patron », Jean Gabin, dans *Un singe en hiver*. L'année suivante, le « *môme* » Delon est aux côtés de Gabin dans *Mélodie en sous-sol*. Ce rôle, il a tout fait pour l'obtenir. La trilogie composée par *Le Clan des Siciliens*, *Borsalino* et *Le Cercle rouge* redonne clairement l'avantage à Delon en 1970, même si Belmondo fait mieux que se défendre avec *Le Cerveau* ou *Le Casse*, s'imposant dans ce qui sera désormais sa spécialité, l'action spectaculaire.

Du côté de la loi. Delon est aussi le premier à endosser le rôle d'un policier dans *Un flic*, de Melville, en 1972. Après de nombreux personnages de voyou, la maturité, ou l'actualité – en l'occurrence l'affaire Markovic –, lui impose de basculer du côté de la loi. Le film est un échec, et Delon, qui y est assez neurasthénique, en voudra au réalisateur, avec lequel il se brouillera. Néanmoins, il prend tout de même une longueur d'avance sur Belmondo. Celui-ci réplique magnifiquement dans *Peur sur la ville*, en 1975 : rames de métro, gratte-ciel, rien ne résiste à ce commissaire cascadeur qui s'inspire des shérifs urbains et virils apparus aux États-Unis avec Eastwood et Bronson. Delon lui répond dans cette veine « nostalgique » qu'il apprécie depuis qu'elle lui a porté chance avec *Borsalino* : c'est *Flic Story*, situé dans les années 1950. Puis il aban-

donne le terrain à Belmondo, préférant les rôles paranoïaques d'innocents traqués et persécutés – *Trois Hommes à abattre, Le Choc, Le Battant* –, ce qu'il jouait aussi à la ville avec l'interminable affaire Markovic. Belmondo en profite pour prendre l'avantage à partir de 1979 avec *Flic ou Voyou*. Mais Delon n'a pas dit son dernier mot et durant le premier septennat de Mitterrand, il joue dans trois films dont les titres eux-mêmes, pour dissiper toute ambiguïté, comportent le mot « flic » : *Pour la peau d'un flic* – pour lequel il passe à la réalisation –, *Parole de flic* et *Ne réveillez pas un flic qui dort*. À partir de 1983 et du *Marginal*, Belmondo lui répond avec plus de succès au box-office et à sa manière, plus musclée et décontractée. Au-delà de l'opposition des styles, chacun de ces films traduit bien l'opposition des caractères, Delon privilégiant des atmosphères blêmes et tendues.

Les deux devisent désormais à coups de flingues par films interposés, une façon de rappeler aussi qu'ils font la loi dans le cinéma français. Un homme les a assez bien mis dans le même sac, analysant cette mythification figée de la star par des images contrôlées de bout en bout, à destination d'un public toujours invoqué : le journaliste Serge Daney. À propos du Belmondo des *Morfalous*, il parlait d'une esthétique des *« corps performants »*, d'une star qui se *« met d'emblée en face de son public »* sur chaque plan, qui regarde ceux qui le regardent, sans place pour la critique, tandis qu'à l'occasion du *Choc* il écrivait ceci à propos de Delon : *« Il met tout son narcissisme de pro peu causant à nettoyer tout ce qui n'est pas lui… car il ne suffit plus que la star ait comme par le passé le monopole des gros plans, il lui faut les plans généraux, les plans américains, les plans de coupe, tout… Muré en lui-même, répugnant à faire entrer tout "autre" dans son jeu, Delon est condamné à apparaître dans des plans toujours plus courts qui sont autant de spots publicitaires à la gloire de ce que peut l'animal Delon. »*

Solitaires. Depuis leur confrontation dans *Borsalino*, les deux stars ont en effet fait le vide autour d'eux de la même manière. Tant qu'ils n'étaient pas au firmament, ils avaient accepté de donner la réplique à Gabin ou à Ventura, ensuite, à quelques rares exceptions près jusqu'en 1974 – *Les Seins de glace, Deux Hommes dans la ville*, pour Delon –, ils règnent, solitaires, d'un pouvoir absolu. Mais plus dure sera la chute. Cette veine, devenue exsangue, prend fin en 1987, un baisser de rideau qui marque aussi le déclin brutal des deux acteurs, supplantés par Depardieu.

Les clins d'œil à leur passé renvoyaient au public l'image de vieux fantômes.


DAVID BOUTARD/GAMMA-RAPHO

Diversion
Au Théâtre des Variétés le 29 janvier 1992, pour la générale de La Trilogie marseillaise, *de Marcel Pagnol.* Vers la fin des années 1980, anticipant un déclin de carrière au cinéma, Delon tournera pour la télé ; Belmondo remontera sur les planches et se portera acquéreur du Théâtre des Variétés en 1991.

C'est l'époque où chacun, certes fortement invité à le faire, commence à revisiter sa carrière, en particulier les débuts, sur un mode élégiaque et glorieux. Désormais has been au cinéma, les deux s'en vont explorer d'autres domaines, la télé pour Delon avec les personnages de Fabio Montale et de Frank Riva ; le théâtre pour Belmondo. Lorsqu'ils se retrouvent au cinéma en 1998 pour *Une chance sur deux*, de Patrice Leconte, leur réunion, malgré le battage médiatique, se révèle assez pathétique, les clins d'œil à leur passé qui émaillent le film ne faisant rire personne et renvoyant au public l'image de vieux fantômes à la recherche du temps perdu.

Un dernier point commun souligne encore le parcours en miroir des deux stars : les rares excursions hors de leurs zones de confort. Autant de rappels nostalgiques des grands cinéastes qu'ils avaient côtoyés lors de leur ascension. Omnipotents, Delon et Belmondo ont tout loisir de démontrer qu'ils n'ont pas renié leur jeunesse et qu'ils valent mieux que ce à quoi les réduit l'engeance des journalistes. Ce sera pour Belmondo *La Sirène du Mississipi* (1969), de Truffaut, et surtout *Stavisky* (1974), d'Alain Resnais. Deux échecs cinglants qui le dissuadent de renouveler l'expérience, le conduisant à divorcer d'avec les journalistes et à cultiver une certaine amertume.

Fauves. Même mésaventure pour Delon avec *L'Assassinat de Trotsky*, quelques années avant *Stavisky*, et surtout avec *Monsieur Klein*, chef-d'œuvre de 1976 de Joseph Losey. Certes, il s'est une nouvelle fois beaucoup battu avec le réalisateur, brandissant son arme de producteur pour imposer ses vues avec une raideur que cet emmerdeur patenté mettra sur le compte, comme toujours, de son *« professionnalisme »*, mais le résultat est admirable. L'échec commercial, doublé d'une absence de reconnaissance – si Losey est récompensé par les césars du meilleur réalisateur et du meilleur film, l'acteur ne reçoit rien à Cannes ni aux Césars –, peut lui faire nourrir une rancœur légitime. Delon est dès lors en mesure d'endosser un rôle qui sera son dernier : celui du mal-aimé, de l'incompris qui se drape dans une dignité blessée et une paranoïa galopante.

Il est d'ailleurs révélateur que les deux grandes stars du cinéma français se soient rejointes dans la même amertume : Belmondo en mode mineur, Delon en mode majeur. Symptôme d'un art, le cinéma, où, plus encore qu'ailleurs, il est douloureux de devoir quitter la table, ou plutôt le festin des fauves ■

À son héros

Au Sénat le 9 novembre 2004. L'acteur lit le discours que le général de Gaulle prononça alors qu'il était président du gouvernement provisoire le 9 novembre 1944. Vingt-six ans jour pour jour avant sa mort à Colombey-les-Deux-Églises.

Rupture

En 2004, avec Dominique de Villepin, alors ministre de l'Intérieur, et Nicolas Sarkozy, ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie. Delon, interviewé par la journaliste Léa Salamé en 2016 dans *Stupéfiant !* (France 2), a déclaré : « *J'ai toujours été un homme de droite. [...] Sarkozy ? On a été amis. [...] Il m'a largué. [...] Que vouliez-vous que je fasse ? Que j'aille le chercher en rampant ?* »

WITT/SIPA – AFP

Lettre à ses détracteurs français

PAR SÉBASTIEN LAPAQUE*

Comprendre. En France, si l'on a admiré la star, nombreux sont ceux qui ont haï l'homme, ses choix politiques. L'auteur de *Georges Bernanos encore une fois* leur répond.

Les Français sont divisés en deux camps irréconciliables: ceux qui admirent Alain Delon et ceux qui le détestent. L'exécration de ces derniers est une atteinte grave au moral et à la vie du pays. Ils devraient être déchus de la nationalité française.

Micros clandestins, filatures, calomnies, paparazzis, photomontages, guerre psychologique, maîtres chanteurs, écoutes, perquisitions illégales, gardes à vue: aucun mauvais coup ne lui a été épargné.

Alain Delon a été l'homme dont ont rêvé toutes les femmes françaises de 1960 à 1975. Quinze années de gloire totale, de *Plein Soleil*, de René Clément, à *Flic Story*, de Jacques Deray. *« Quinze années, durée considérable dans la vie d'un mortel »*, écrit l'historien latin Tacite dans la *Vie d'Agricola*, que je relis en méditant la gloire et les malheurs d'Alain Delon.

Ce qui est devenu laid et le demeure pour quelque temps encore: les sentiments, les scénarios, les décors, les raisonnements, la politique, les dialogues. Ce qui reste beau, pour la suite des siècles: le visage de l'acteur dans *Rocco et ses frères* (1960), *Mélodie en sous-sol* (1963), *Le Samouraï* (1967) et *La Piscine* (1969).

Alain Delon ou la quintessence du style français: pull marin à même le corps (*Mélodie en sous-sol*), costume rayé (*Borsalino and Co.*, 1974), *boating blazer* (*Plein Soleil*, 1960), jean blanc (*Plein Soleil*, encore une fois), chapeau de feutre gris (*Le Samouraï*), malles Vuitton (aéroport d'Orly, 1962), robe de chambre en soie (*Monsieur Klein*, 1976), lunettes Vuarnet (*La Piscine*, 1969), blouson d'aviateur en daim doublé en peau de mouton (*Les Aventuriers*, 1966), montre Cartier vintage (*Un flic*, 1972), cheveux gominés (*Borsalino*, 1970), cravaté (palais de justice de Versailles, 1973), treillis camouflé et casquette Bigeard (*Les Centurions*, 1966).

Ceux qui n'aiment pas Alain Delon ont un problème avec la France, avec la grandeur, avec le courage, avec l'Histoire, avec l'honneur, avec la mémoire.

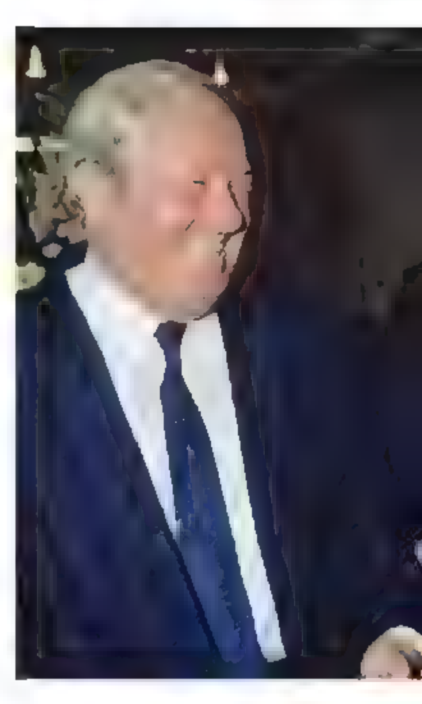
Il y a un détachement des contingences inséparable de la grandeur d'Alain Delon. Qu'il joue la passion, la hardiesse, la flânerie ou même l'ennui, il nous fait découvrir un temps qui est surhumain puisqu'il n'est pas celui des besoins.

« La Légion d'honneur m'eût intéressé à titre militaire, remise par le général de Gaulle. » Le ruban rouge a été agrafé au revers de son veston par Jack Lang.

Les gens ordinaires ont des adversaires, les acteurs en vogue, quelques détracteurs. Lui a beaucoup d'ennemis. Personne n'a mieux illustré qu'Alain Delon le mot fameux de Montherlant: *« Se faire des amis est une obligation de commerçant. Se faire des ennemis est une occupation d'aristocrate. »* Il est rare que l'on se fasse des ennemis par ■■■

Ceux qui n'aiment pas Alain Delon ont un problème avec la France, avec la grandeur, avec l'honneur, avec la mémoire.





■■■ étourderie. Il y faut au contraire la fidèle obstination de toute une vie.

J'ai eu par le passé le projet de rédiger un dictionnaire des anarchistes de droite. Alain Delon y serait apparu entre de Gaulle (Charles) et Desproges (Pierre).

Selon le philosophe Giambattista Vico, dans l'histoire des nations, l'âge héroïque succède à l'âge divin, avant que n'advienne l'âge de l'homme, depuis le commencement des temps. Alain Delon a incarné Ramon Mercader, Zorro et le baron de Charlus. C'est un rescapé de l'âge héroïque sous le règne du n'importe qui.

L'acteur n'a pas pu trouver sa place au pays de la médiocrité. Depuis le premier choc pétrolier et la mort de Jean-Pierre Melville, il s'est éloigné du troupeau.

1973. Charles de Gaulle est mort depuis bientôt trois ans. L'hiver est très doux à Paris. Aux élections législatives du mois de mars, les gaullistes, emmenés par Pierre Messmer, perdent 90 sièges sur les 273 qu'ils détenaient depuis juin 1968. En avril paraît en kiosque le premier numéro du quotidien *Libération*. Le 11 septembre, à Santiago du Chili, le président Salvador Allende se suicide dans le palais présidentiel de la Moneda. Le général Augusto Pinochet met en place un régime militaire. Alain Delon a 38 ans. Sous la direction de Pierre Granier Deferre, il tourne *La Race des seigneurs*. Dans ce film tiré d'un roman de Félicien Marceau adapté par Pascal Jardin, l'acteur incarne ce que les lendemains du gaullisme ont vu naître de pire : des hommes politiques sans convictions ni scrupules, mus par leur seule volonté de puissance. *« Gouverner, c'est savoir se salir, avoir de la merde jusqu'au cou. »* En octobre 1958, la Vᵉ République est née dans un climat de tragédie, elle s'est prolongée dans une ambiance de farce. Rien ne serait jamais plus comme avant.

Le héros, né d'un homme et d'une femme, devance sans cesse sa propre durée.

« Quel est le premier visage de femme qui t'a marqué ? – Celui de ma mère. » Alain Delon à Michel Drucker.

À droite
Anne-Aymone et Valéry Giscard d'Estaing lors du meeting du RPR, porte de Pantin le 3 mai 1981
Delon se définit comme gaulliste et est engagé de longue date à droite. Comme Brigitte Bardot, il appelle à voter VGE lors des élections présidentielles de 1974 et de 1981.

« Crimepensées ». En 1974, le caudillo Francisco Franco est moribond, mais toujours au pouvoir en Espagne. En juillet, Alain Delon commence le tournage de *Zorro* dans la région de Madrid. À l'époque, il est très mal vu d'aller passer l'été dans l'Espagne fasciste. Alain Delon y songe-t-il ? *« Je voulais m'offrir le plaisir d'un film dynamique, tonique même, physiquement, sans toute la panoplie d'hémoglobine des policiers. C'est mon fils qui m'en donna l'idée. Zorro est son héros préféré. »* Son fils, Anthony, né en 1964 à Hollywood. Sur le tournage, l'acteur français reçoit la visite de l'écrivain fasciste Léon Degrelle, un ancien combattant du front de l'Est au sein de la légion Wallonie. Habillé en Zorro, il se laisse photographier au côté de l'an

GIN ES/SIPA – PATRICE PICOT/GAMMA-RAPHO

Le 7 mai 2017, Alain Delon n'a trouvé aucune raison valable d'aller voter. Il est resté avec ses chiens.



Fidélité

Avec Jean-Marie Le Pen lors de la cérémonie au cours de laquelle il a été promu commandeur des Arts et Lettres par l'ex-ministre de la Culture Jack Lang en mai 1986.
Delon a toujours assumé son amitié avec celui qui fut le patron du Front national,qu'il avait connu en Indochine, où ils ont servi tous les deux.



Chevalier

Avec le président Mitterrand le 21 février 1991 pour la remise de la Légion d'honneur.
Delon témoignait du respect envers François Mitterrand. Celui-ci l'avait invité à la garden-party du 14 juillet 1994, un an et demi avant sa mort.

cien SS. Cela lui sera reproché un jour. Y songe-t-il ? À cette époque, on lui a déjà retiré sa carte de membre du « Club ». Le Club ? Le rassemblement des « zonnêtes gens », le groupe de ceux qui pensent comme il faut. Pas un d'entre eux n'imagine que si Alain Delon s'est laissé photographier déguisé en Zorro, c'était peut-être pour se moquer.

« Nous étions de droite rien que pour emmerder le monde, qui, d'ailleurs, s'en foutait », écrivait naguère A.D.G., première gâchette du polar français, dans *Pour venger pépère.* A.D.G. aimait bien Alain Delon. Ce dernier aurait dû porter à l'écran *Je suis un roman noir*: le titre lui ressemblait. Décidément inclassable, l'acteur a préféré travailler avec des gauchistes : Jean-Patrick Manchette et Frédéric H. Fajardie. Quand A.D.G. est mort, *Libération* a eu un mot qui convient à Alain Delon pour définir ses engagements politiques un peu baroques : *« facho pour faire chier ».*

« Je hais cette époque, je la vomis », a confié Alain Delon à Valérie Trierweiler dans un entretien publié dans *Paris Match* au début de l'année 2018. De même que le général de Gaulle ne voulait pas commencer une carrière de dictateur à 67 ans, ce n'est pas à 82 ans que l'acteur allait se lancer dans une carrière de flagorneur. Monsieur Delon n'est pas Yves Montand. *« Il y a ces êtres que je hais. Tout est faux, tout est faussé. Il n'y a plus de respect, plus de parole donnée. Il n'y a que l'argent qui compte. On entend parler de crimes à longueur de journées. Je sais que je quitterai ce monde sans regret. »* Il hait infiniment parce qu'il sait aimer sans mesure.

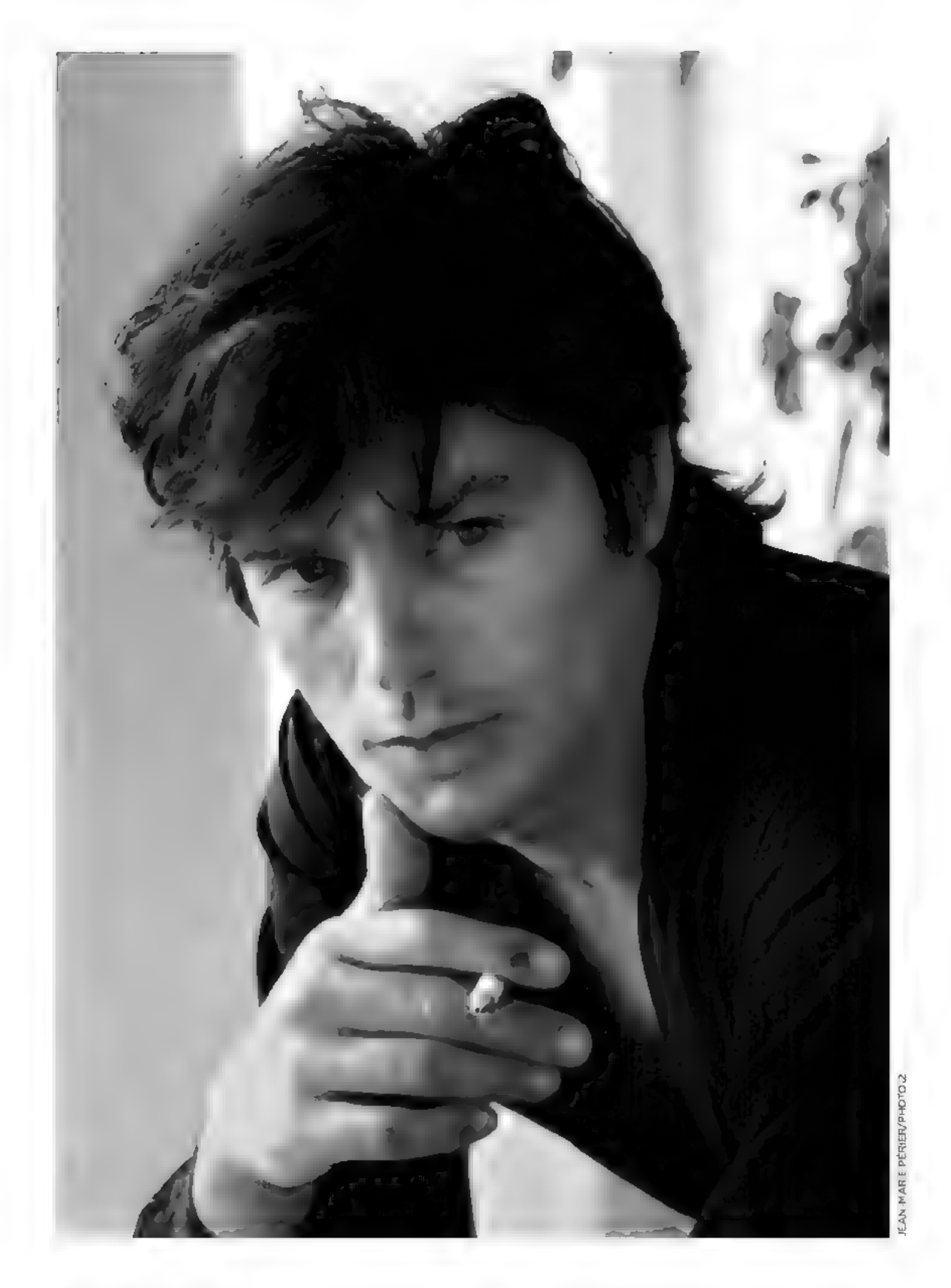
Parmi les « crimepensées » dont il s'est rendu coupable, son amitié avec Jean-Marie Le Pen arrive probablement en tête. En novembre 2017, à la veille de son 82e anniversaire, les Français ont eu l'occasion de se souvenir que, si le Guépard devient parfois vieux, il meurt avec ses taches. *« Je suis un ami de Jean-Marie Le Pen depuis cinquante ans. Sur le Front national, j'ai simplement dit que je trouvais ça normal que les gens se rapprochent de ce parti parce qu'ils en ont marre. Marre de tout ! Et c'est pour ça qu'ils sont prêts à aller n'importe où. Je le confirme : les gens ne savent plus où ils en sont, alors pourquoi pas le Front national. »*

Anouchka, la fille d'Alain Delon, a les yeux vairons. Le samedi 1er décembre 2018, elle a bruyamment pris parti pour les Gilets jaunes. De son côté, Alain Delon s'est tu. On imagine pourtant l'ancien apprenti boucher qui désossait les carcasses dans la boutique familiale de Bourg-la-Reine ému par cette manifestation de lutte des classes. Libre et conditionné par ses douleurs anciennes, comme dit Michel Houellebecq dans un poème, Alain Delon a décidé d'un autre angle d'attaque. Tacite, une dernière fois. *« Qu'ils sachent, les admirateurs inconditionnels de la rébellion, que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes et que l'obéissance et la retenue, à condition que l'activité et l'énergie s'y ajoutent, s'élèvent au même degré de gloire qu'atteignent tous ceux qui, par des voies dangereuses, inutiles pour l'État, se sont illustrés par une mort ostentatoire. »*

Le 7 mai 2017, à l'occasion du second tour de l'élection présidentielle opposant Emmanuel Macron à Marine Le Pen, Alain Delon n'a trouvé aucune raison valable d'aller voter. Il est resté avec ses chiens ■

* De Sébastien Lapaque, à paraître le 4 septembre : *Échec et mat au paradis* (Actes Sud, 336 p., 22,50 €).

Une affaire de style



JEAN-MARIE PÉRIER/PHOTO 12

Allure. Plus qu'une icône de mode, Delon fut l'incarnation d'une esthétique du mâle, entre virilité et sensualité.

PAR GILLES DENIS

On serait bien gêné de définir en un mot ce que la mode ou plus globalement le style doit à Alain Delon – et vice versa... Quand Jean-Paul Belmondo fut, à travers ses rôles et ses apparitions publiques, une incarnation pleine d'évidence, de gouaille et de chien du chic hexagonal, passant du costume de la Nouvelle Vague au blouson de cuir sportswear des années 1970 puis 1980, avec l'aplomb d'un homme presque comme les autres, la beauté insolente d'Alain Delon créa de la distance avec les pauvres mortels, bien en peine de se reconnaître dans le bel indifférent.

Les années passant, la fascination ne cessa pas, tous ayant pour la figure fatiguée les yeux de la Phèdre de Racine décrivant un Hippolyte réenchanté en jeune Thésée : *« Non point tel que l'ont vu les enfers, volage adorateur de mille objets divers [...] Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche, Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi... »*

Delon, héros tragique du style ? Peut-être bien. Dans sa vie, il alterna, comme sur grand écran, le smoking des soirs de première – avec Mireille Darc à son bras – et les grosses mailles à col châle pour week-end au coin du feu et sortie avec les chiens dans sa résidence de campagne de Douchy ; le manteau droit et le trench comme volés sur le tournage d'un film de Jean-Pierre Melville ; le jean blanc et les mocassins de peau portés sans chaussettes – le look années *1960's French Riviera*, ambiance couple de légende avec Nathalie Delon – et les trois quarts de peau retournée. Le tout sans y apporter en apparence plus de soin que cela, sa beauté sublimant toute pièce. Son rapport au vêtement fut finalement celui de son personnage de Ripley dans *Plein Soleil*, essayant la garde-robe de Greenleaf, interprété par Maurice Ronet : celui d'un artiste endossant un costume pour devenir un personnage. Quitte à le tuer.

Le charisme fit le reste. À ce jeu-là, Delon fut éblouissant. Et à aucun moment de manière plus intense que dans ses incarnations viscontiennes, qu'il s'agisse du populo Rocco, du débardeur de boxeur au drap de laine des hivers terribles du Nord, ou de l'aristocratique Tancrède, passant de la veste et culotte de chasse au frac pour bal d'anthologie dans les salons du palais Gangi de Palerme pour *Le Guépard* – des ensembles signés dans les deux cas par Piero Tosi, costumier favori de Luchino Visconti.

De ses années 1960, Alain Delon aura gagné la souplesse du corps frémissant sous l'habit. Qu'il parte, en jouant avec un immense dogue, de la demeure de campagne des Salina pour rejoindre les Garibaldiens ou que la sueur perle sur les cils du combattant de ring. Cette animalité de Delon, repérée par Luchino Visconti, fit son allure. Une sensualité qui passa souvent par le dévoilement du torse de l'acteur, de *La Piscine* à la scène inaugurale de *Monsieur Klein*, où le sein viril palpite sous la robe de chambre de soie – un attribut de masculinité un rien trouble parfaitement assumé. C'est dans le contact de la peau au vêtement que se lit la signature Delon. Sa chemise blanche sera ainsi toujours ouverte jusqu'au troisième bouton – une manie de séduction que fera sienne bien des années plus tard, et avec bien plus d'afféterie, le créateur américain Tom Ford, jamais en mal d'appropriation d'attributs esthétiques de la virilité.

C'est dans le contact de la peau au vêtement que se lit la signature Delon.

Décalé. Même sensation « à fleur de peau » avec le petit pull marine porté mine de rien, signe de l'homme qui ne pense pas mode mais à qui finalement tout va. Et l'érotisme de naître de l'intimité entre la maille fine et le derme. Les parfums Christian Dior ne s'y tromperont pas en plongeant dans les images d'archives de l'acteur pour promouvoir la mythique fragrance Eau Sauvage, créée en 1966 par Edmond Roudnitska. Comme pour mieux souligner que cette fragrance n'est pas ce que l'on croit – ni parfum, ni Cologne –, Alain Delon regarde de biais, dans un mouvement de mise à distance et de pas de côté qui est la définition même du style français – jamais littéral, toujours dans la surprise légère, le décalé maîtrisé.

Ne manque plus qu'une cigarette Alain Delon, une licence de légende qui permit à tous les ados cambodgiens – la marque fut puissante dans le royaume de feu Norodom Sihanouk – de se donner l'allure d'un prince doublé d'un voyou. Delon aurait adoré ■

Séduction. Preuve s'il en est de l'intemporalité de la beauté animale de Delon, le luxe s'empara de son image – mais pas de ses cigarettes, qu'il commercialisa au Cambodge.

Le crépuscule d'un fauve

Naufrage. Mort sordide d'un fils rejeté, enfants qui se déchirent, maladie... ses dernières années lui auront échappé.

PAR AURÉLIE RAYA

Une fin triste et sans gloire. Les dernières années de vie du Guépard furent sombres, teintées de scandales et sans doute empreintes de mélancolie. Sa famille s'est déchirée en public, de noirs secrets ont été révélés, tandis que lui, malade, s'éteignait. La mort ne vient pas toujours aussi vite que la balle de revolver qui le fauchait à la fin du *Samouraï*. Reclus dans son immense domaine du Loiret, Alain Delon a eu le temps de la voir arriver, la mort, après qu'il l'a souvent jouée et qu'elle l'a longtemps frôlé. Depuis 2016, l'acteur jonglait avec des soucis de santé. Victime d'une alerte cardiaque à l'orée de ses 80 ans, l'acteur avait souffert d'un AVC en 2019, puis d'une hémorragie cérébrale, avant qu'un cancer du système lymphatique ne l'atteigne. On peut écrire sans se tromper que ces maux l'ont achevé. Mais le crépuscule de ce dieu du septième art ne fut pas que d'ordre médical.

Alain Delon a su qu'il laissait les siens désunis, ravagés par des guerres internes. Le clan Delon n'est plus qu'un champ de bataille et de haine. Lui qui se déclarait serein, se vantant de *« tout préparer »* afin que ses enfants *« ne se déchirent pas comme les Hallyday »*, n'a pu que constater les dégâts de ses choix. Mais avant le temps des déchirures et les drames intimes, une première mort désolante avait annoncé les prémices de l'enfer médiatique et familial. Ari Boulogne, le fils caché, rejeté, celui que Delon n'a jamais reconnu comme le sien, est retrouvé sans vie à Paris au printemps 2023. Vaincu par des années d'errance et d'addiction, l'enfant de la liaison passagère entre la chanteuse allemande Nico et Delon est décédé dans un appartement au sol jonché de cafards, sans meuble ; son corps ne sera découvert que plusieurs jours après. Ari Boulogne, père de deux enfants, n'avait pas réussi à faire établir une reconnaissance de paternité, le tribunal d'Orléans se déclarant incompétent au regard de la domiciliation en Suisse de Delon. On ne saura pas ce qu'il a pensé de la déchéance de ce « vrai faux fils » aussi beau que lui, son avocat se contentant de cette phrase : *« La procédure de cassation en cours va s'arrêter et le dossier se refermer. »*

Ses enfants s'étaient battus pour exister, pour recevoir un peu de la lumière aveuglante qui irradiait de leur père.

Patronyme. La paternité, vaste sujet et entreprise bien trop complexe, bien trop humaine pour une légende solitaire. Anthony, Anouchka et Alain-Fabien n'ont pas eu besoin de se battre pour accoler ce patronyme si célèbre à leurs papiers d'identité. Pourtant ils se sont battus, eux aussi, d'une autre manière, pour exister, pour recevoir un peu de la lumière aveuglante qui irradiait de leur père.

Avant la tragique année 2023, les deux fils avaient commencé à démasquer Zorro. Anthony le premier, un temps voyou, un peu acteur et créateur de vêtements, l'enfant du seul mariage de son père – sa mère était l'actrice Francine Canovas dite Nathalie Delon –, avait défié l'autorité et publié plusieurs ouvrages désacralisateurs. Le père n'y était plus qu'un paternel dur, violent, absent, impossible à satisfaire. Il y a cinq ans, Alain-Fabien, le cadet, a troussé une autobiographie déguisée, *De la race des seigneurs*, où le chef de clan se nommait Alexandre Delval : imprévisible, colérique, épouvantable, collectionneur d'armes, plus doux avec son chat qu'avec sa progéniture... L'auteur y décrivait des scènes où cet homme cognait sa femme, offrait une arme à feu à son adolescent, qui plongeait la tête la première dans la drogue et l'alcool. Un soir de fête chez papa, le maniement accidentel du revolver blessait gravement un copain du fils. Drame survenu en 2011 dans la vraie vie des Delon : Alain-Fabien s'en est sorti avec cinq mois de prison avec sursis pour *« lésions corporelles graves par négligence »*. Dans son ouvrage, celui-ci précisait que « Delval » lui a demandé de mentir à la barre, de dire qu'il avait dérobé le pistolet dans l'armoire... Au fil des pages, quelques lignes résumaient ■■■

ANTHONY DELON VIA BESTIMAGE



Au nom du père

Avec ses fils Anthony et Alain Fabien à Douchy le 8 novembre 2021, jour de ses 86 ans. Trois ans avant sa mort, la bonne entente familiale était encore de mise.



L'élue
Avec sa fille, Anouchka, lors du bal des Débutantes, le 29 novembre 2008, à l'hôtel de Crillon, à Paris. Alain Delon avait un lien très fort avec sa fille, allant jusqu'à la privilégier, au détriment de ses fils, en la désignant exécutrice testamentaire.

BOUHIER-GUIBBAUD-NEBINGER-ORBAN/ABACA

■■■ l'existence tardive de Delon-Delval: *« Seul à en crever dans son immense château, à tourner avec ses chiens, à contempler les décombres de sa gloire »*, *« Quel intérêt à tout réussir avec panache si c'est pour briser ce qui nous entoure ? »* Le mythe s'est décomposé, d'autant plus que Delon lui-même a repeint en noir le sombre tableau. Il ne crèverait pas seul, il entraînerait avec lui et ses enfants et le reste du monde. Après lui, le déluge ! Ses derniers entretiens avec des journalistes, en 2021, décrivaient un homme écœuré par la nouvelle époque: *« Tous les jours, il y a un scandale, un viol, une tuerie d'enfants. Ne me dites pas que le monde est heureux ! Je trouve que la vie est devenue insupportable, elle ne me fait plus beaucoup envie. » « Je veux surtout avoir la paix. Je n'ai pas peur de mourir. C'est normal, on y va tous. Mais j'ai peur de souffrir. »* Lorsque la pénible question de l'après lui est posée, il semblait pourtant lucide: *« Voir s'amorcer la fin de vie n'est pas simple. Il y a des enfants, les héritages... C'est très compliqué de penser tout le temps à ce que l'on va pouvoir laisser aux gosses. »*

Expulsion. Collectionneur d'art, il a vendu une grande partie de ses œuvres pour éviter les ennuis entre eux. Mais Alain Delon a privilégié sa fille Anouchka au détriment de ses fils, en la désignant exécutrice testamentaire: *« Elle le sait, même si elle n'aime pas trop qu'on en parle. Ce sera elle et personne d'autre. Non seulement elle a ma confiance, mon amour, mais elle sait ce qu'elle veut, et ce qu'elle fait »*, se réjouissait-il. Le ver était bien dans le fruit.

Toutefois, les trois Delon juniors furent d'abord soudés, contre une femme. En mai 2023, les caméras de télévision filment une rocambolesque expulsion du domaine de Douchy: une certaine Hiromi Rollin se voit signifier son congé manu militari. Alain-Fabien lui avait tendu un piège: elle devait aller récupérer un chien, pour l'éloigner de la propriété. Elle n'y remettra plus les pieds. Des plaintes ont été déposées de part et d'autre, classées sans suite. Les héritiers jurent que la sexagénaire japonaise au service de leur père agissait mal, le coupait de ses amis, rêvait de l'héritage, s'approchait du mariage. Ils ont agi pour le bien d'Alain, arguent-ils. Ce même Alain qui, en 2021, la présentait dans un journal comme sa *« compagne »*. Elle s'est défendue, assurant n'avoir pas été une dame de compagnie, qualificatif condescendant utilisé par les enfants, mais la compagne des ultimes moments, celle qui prenait soin de lui, l'aidait à survivre. La France s'est scindée en deux camps, ceux qui la croyaient et ceux qui soutenaient la fratrie. Quel déballage sur la santé chancelante, les finances, les lubies, le quotidien peu reluisant d'une légende en bout de parcours... D'autant que l'entente cordiale entre les rejetons a fini par exploser. Anouchka a reçu deux fois plus, on évoque alors

Delon ne se berçait pas d'illusions sur son antre. Douchy, après sa mort, serait liquidé.



MICHEL EULER/AP/SIPA   MICHEL MARIZY/LBM PHOTOS

Prétendante

Avec Hiromi Rollin à Douchy.
Celle qu'il présentait comme sa « compagne » était considérée par ses enfants comme une simple dame de compagnie profitant de leur père. Elle fut expulsée par ceux-ci en 2023.

Réunis

Avec son fils Anthony, à l'enterrement de Jean Paul Belmondo, le 10 septembre 2021.
Le fils aîné avait désacralisé le père dans plusieurs ouvrages, mais s'est érigé ensuite en protecteur, dans une opposition franche avec sa sœur.

une somme folle, fantaisiste, de l'ordre de 300 millions à se répartir. La fille s'est opposée aux fils. Fallait il le ramener en Suisse ou le laisser être soigné à Douchy ? Il y eut des interviews larmoyantes, des enregistrements effectués en cachette et diffusés sur Instagram pour prouver la maltraitance de l'une (Hiromi) ou les déclarations ravageuses de l'autre (Anouchka). Il y eut aussi un livre, encore un, d'Anthony Delon encore, dont l'intrigue – une sœur vénale qui convoite un héritage – rappelait curieusement les faits récents.

Alain Fabien, installé un temps près de Douchy pour veiller sur Delon, faisait également le tour des maisons d'édition avec un nouveau manuscrit, tandis que sa sœur résidait à Genève et multipliait les prises de parole. Le vieux fauve apparaissait quelquefois sur les réseaux sociaux, par la grâce de ses enfants. Peu de gens avaient accès à lui à part le personnel médical et le journaliste Cyril Viguier, un ami, à une seule reprise. Un redressement fiscal déclenché à la suite de l'affaire Hiromi Rollin – des versements d'argent de Delon en sa faveur ayant attiré l'attention de l'administration fiscale sur l'ensemble du patrimoine – guette les avoirs du patriarche, et donc la succession.

Delon ne se berçait pas d'illusions sur son antre. Douchy, après sa mort, serait liquidé : *« Personne n'aura les moyens de la faire vivre. Ma fille voulait l'avoir, mais elle s'est rendu compte que c'était impossible sur le plan financier. »* Dans *Le Guépard*, le vieux don Fabrizio, à la vue d'un bal final crépusculaire, méditait sur le monde qui allait disparaître avec lui. Dans la vraie vie, Delon n'eut hélas pour méditer que le spectacle d'une mauvaise tragédie familiale ■

Jean-Marc Parisis

Les paradoxes d'un mythe français

Incarnations. De quoi Delon est-il le nom ? Les réponses de l'écrivain, auteur d'un des plus beaux livres sur l'acteur.

Le Point: On évoque souvent «La France de Delon». Ce serait quoi cette France, selon l'auteur d'«Un problème avec la beauté. Delon dans les yeux»?

Jean-Marc Parisis: S'il y a une France d'Alain Delon, elle est à son image, multiple et paradoxale. La France de Delon, c'est celle de la Nouvelle Vague, qui l'a ignoré. La France des DS, comme celle que vole Costello dans *Le Samouraï* (1967), où les truands stylisés par Jean-Pierre Melville sont très éloignés des caïds de l'époque. La France de De Gaulle, la star politique, indépassable, pour Delon. La France, qui se veut virile, de Gabin et de Ventura ainsi que celle, plus glamour, de la Madrague de Brigitte Bardot. La France de la guillotine de *Deux Hommes dans la ville* (1973) et de la corruption politique de *Mort d'un pourri* (1977). Celle aussi qui n'a pas vu que *Monsieur Klein* était un chef-d'œuvre porté par un Delon prodigieux. Cette France-là lui a préféré *L'Aile ou la Cuisse*, sorti le même jour en 1976.

Comment la définiriez-vous?

Sans l'idéaliser, comme un grand cirque pittoresque, monté dans l'euphorie de la croissance de l'après-guerre, avant que le chapiteau ne s'effondre, au début des années 1980. Comparée à celle d'aujourd'hui souvent minée par la névrose, c'était une France plus âpre, mais plus joyeuse, et surtout plus extravagante. Le Premier ministre Pompidou se pointait à Matignon en Porsche, la clope au bec. Des types des services secrets tentaient de faire passer sa femme pour une partouzeuse en truquant des photos. François de Roubaix inventait des sons du futur. Delon courait le sexe à l'air dans *Traitement de choc* (1973). Le président Giscard d'Estaing dînait chez les Français moyens (entrecôte et charlotte aux fraises). *Libération* publiait des annonces de taulards et le Service d'action civique enchaînait les coups tordus. Reiser dessinait des maisons solaires... Ça partait dans tous les sens.

Est-ce que ce n'est pas plutôt les France de Delon? Parce qu'entre «La Piscine» et «Le Samouraï», il y a un monde...

Qui nage dans *La Piscine*? Des bobos des sixties à l'hédonisme inquiet se psychanalysant entre deux apéros. Trois mois avant le tournage, c'était Mai 68, Delon jouait *Les Yeux crevés* au théâtre à Paris et dehors on hurlait: *«Delon à l'usine!» Le Samouraï*, qui date de 1967, c'est le portrait d'un homme filmé et filé par Melville dans un monde disparu, le Belleville populaire, le vide des beaux quartiers modianesques, les pavillons de banlieue blafards. Delon chez Melville, c'est une topographie des territoires perdus de l'imaginaire français, alors que ses personnages, par leur placidité, n'ont rien de français.

Qu'est-ce qui n'existe plus, de ces France?

Ce qu'incarnait Delon lui même: la beauté comme liberté en actes. Deneuve a dit que *«la beauté appartient au passé»* dans le cinéma. Et Bardot se demandait en 2018 *«où* [étaient] *passés les gènes de la beauté»*, déplorant qu'il n'y ait pas de nouveau Delon. Lui-même a pointé le problème: des comédiens ressemblant à tout le monde, *«de la chair sans nerfs»*. Au-delà des mutations techno

C'était un frondeur, un antibourgeois, sensible aux ennemis de la société, qui n'a jamais renié ses amitiés de la marge.



logiques, c'est le rapport à la beauté qui a changé, la beauté avec ce qu'il lui faut de *« désinvolture »*, cette *« innocence de la force »*, disait Jünger. L'héroïsme delonien est mort.

Les France de Delon et de Belmondo sont-elles les mêmes ?

Delon, c'est la France telle qu'elle se fantasmait vingt ou trente ans après la débâcle et la guerre : inaltérable, héroïque, rédemptrice. Une France de tragédie. Belmondo, c'est une France de comédie, gaillarde, éloquente et démerde. Belmondo rassure, partage, amuse. Delon fascine, déroute, inquiète. En 1969, Olivier Todd écrivait : *« Après Bardot et Belmondo, dont on savait ce qu'ils nous disaient en gros, vint Delon, qui les dépassa sans que l'on puisse cerner paisiblement sa signification. »* En 1969, Delon était l'acteur préféré des Français, en leur échappant toujours. Cela dit, Delon et Belmondo sont aussi différents que complémentaires. Les deloniens et les belmondiens ont fusionné dans *Borsalino*, gros succès en 1970.

Delon n'est-il qu'un acteur français, lui qui a joué dans tant de chefs-d'œuvre italiens…

Il est une sorte d'alien qui a toujours entretenu des rapports passionnels avec la France. En 1964, quand il part à Hollywood, il débine l'amateurisme du cinéma français, il raconte qu'on ne l'aime pas en France et se met une partie du pays à dos. Il échouera en Amérique, mais la France ne lui a jamais suffi. Elle l'a trop vu en flic et en truand. L'Américain Losey l'a rhabillé en Ramon Mercader dans *L'Assassinat de Trotsky* (1972), puis en Klein (1976), deux grands rôles. Les Italiens l'ont nuancé, approfondi, avec *L'Éclipse* (1962), d'Antonioni, *Le Professeur* (1972), ce film terrible de Zurlini, et, bien sûr, Visconti, avec qui il avait projeté de tourner… *L'Étranger*. Delon est un électron libre, un corps subtil d'ici et d'ailleurs, irréductible à ses définitions françaises.

Selon Jean-Paul Enthoven, votre livre est écrit « en delon », « langue réservée aux féodaux égarés dans la modernité ». Féodal, Delon ?

Il est mû, c'est vrai, par des codes archaïques, des fidélités intimes et une volonté de puissance en rupture avec le catéchisme démocratique. Il a toujours eu sa conception du bien et du mal, sa morale, une morale de garçon de la rue devenu seigneur de cinéma. C'était un frondeur, un anti bourgeois, sensible aux ennemis de la société, qui n'a jamais renié ses amitiés de la marge. « Féodal », aussi, en tant qu'excentré, excentrique même. Il n'a pas échappé à Enthoven que dans *La Recherche*, Proust compare Charlus à un *« féodal »*. Comme Delon tenait absolument à incarner le personnage dans *Un amour de Swann* (1984), et qu'il y est parfait en baron borderline, la boucle est bouclée ■ PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

ADAM 1973
Sur une plage de Belle-Ile-en-Mer dans Traitement de choc, *d'Alain Jessua (1973)*. Delon, nu ! Du jamais-vu ! À presque 40 ans, il n'a jamais été aussi libre.

Jean-Marc Parisis est l'auteur d'*Un problème avec la beauté. Delon dans les yeux* (Fayard, 2018 ; Le Livre de Poche, 2021). Son nouveau roman, *Prescriptions*, vient de sortir en librairie (Stock, 234 p., 20 €).

AJ FILMS/BELSTAR PRODUCTIONS/LIRA FILMS/COLLECTION CHRISTOPHEL

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

Adieu, Delon

La première fois que j'ai vu Alain Delon, c'est la foudre qui m'a frappé.

Sa beauté, bien sûr, dans un visage stoïque et tendre.

Mais aussi, appris chez les guépards de la grande langue littéraire française, ce phrasé sans réplique, chaud et un peu métallique, avec une teinte canaille jamais complètement effacée.

J'habite, quand je m'évade de Paris, une maison qui a été la sienne et où il reste, sur les murs d'un escalier condamné et qui ne mène plus nulle part, une bibliothèque que les familiers appellent le « fonds Delon » et où des histoires de chiens ou de gangsters voisinent avec les *Mémoires* du général de Gaulle, l'intégrale d'*À la recherche du temps perdu* ou les livres (Malcolm Lowry, Hemingway, Gary) que je lui avais recommandé de lire avant le tournage du *Jour et la Nuit*, notre film.

Car, bien sûr, il était d'abord acteur.

Pas comédien, acteur, et il tenait à la distinction qui marquait, sans appel, ceux qui restent les mêmes quand ils deviennent un autre.

Dieu sait si on l'a fait être autre ! De Visconti à Losey en passant par Melville, les plus beaux rôles lui ont été prêtés. Mais tel était son prodige qu'il en faisait toujours ses otages. Ils lui étaient des hétéronymes, plus que des incarnations. À force d'avoir tout joué, il était, comme le Moscarda de Pirandello, « un, personne et cent mille », mais il demeurait Delon. « Ne joue pas, vis », lui avait dit Yves Allégret et ce jeu-là, jouer à être soi, lui était la plus rude, risquée et aventureuse des parties – et voilà comment un acteur devient un mystère, avec sa gueule d'ange accrochée à sa vie fracassée, son génie nourri à l'école des blessures de l'existence et cette façon de faire hurler les images quand tout le vertige de la profondeur humaine s'inscrit dans un cinéma qui lui vint presque par hasard.

On me l'avait décrit, avant notre tournage, difficile, irascible et ne tardant jamais à prendre le pouvoir sur le plateau.

C'était faux.

Il fut fraternel et professionnel. Loyal jusque dans l'échec. Tout juste grognait-il quand je disais « pistolet » au lieu de « révolver ». Ou quand je lui faisais jouer une scène de boxe où il était, lui, l'ami du champion Carlos Monzon, mis KO par le jeune Xavier Beauvois. Ou quand arriva le jour de la scène d'amour avec Arielle Dombasle : « ils m'ont tous fait le coup, Maestro… Michelangelo, Jean Luc, les autres… tous m'ont dit : pas de risque, c'est ma femme, nous nous aimons… et c'est pour qui, après, les ennuis ? pour Delon… ». Mais, pour le reste et pour peu que l'on admît que Lino (Ventura) et Jean (Gabin) étaient ses irremplaçables partenaires, c'est la camaraderie qui l'emporta. Et si, d'aventure, la journée avait été orageuse, il avait un rituel qui, dans son esprit, et le mien, effaçait tout : il attendait le clap de fin ; faisait signe à Willy Kurant, mon chef opérateur, de rallumer sa caméra ; « c'est que pour vous, Maestro », annonçait-il ; et il fallait cadrer ses yeux, juste ses yeux, très serrés, qui passaient, en quelques secondes, par toutes les nuances du bleu et dont l'intensité égalait celle de Léonard, prince des yeux – j'ai, quelque part, dans mes rushes, une collection de regards de Delon dont je pourrais presque faire un film mais que je préfère garder pour moi, pieusement, comme un trésor.

La dernière fois où j'ai téléphoné, ce fut pour lui dire mon amitié et lui lire le Bloc-notes où je m'attristais de le voir, lui que sa panoplie de rôles avait installé dans une distance que l'on croyait infranchissable, rattrapé par le sordide du temps, ses querelles d'héritage, ses meutes.

Je crus entendre un merci. Un soupir. Et je me suis souvenu de notre dernière vraie conversation, un an plus tôt, alors qu'il rêvait de partir en Ukraine rejoindre le président Zelensky : mais il était déjà harassé et dut se contenter, avec son fidèle Cyril Viguier, d'un bouleversant entretien filmé, et de loin – cette âme forte et riche à qui l'on prêta des affinités sulfureuses était d'abord un Grand de France qui n'aimait, en politique, que le panache, le courage et l'honneur.

Adieu, cher Alain.

Au revoir, cher prochain.

Le temps rattrape tout, et même les météores.

Il burine les visages et les vies : sinon que, dans les premiers, demeurent, intouchés, inviolables, « mes yeux, mes vastes yeux aux clartés éternelles » dont Baudelaire, que vous aimiez, a résumé le secret – et, dans votre vie, une collection de postures où le petit voyou de *Rocco* devient le plus raffiné des seigneurs et dont vous avez fait un chef-d'œuvre.

Et puis il vous emporte dans cet Achéron où l'on nage le plus clair de son temps mais dont vous triompherez dans le crépitement des bobines de vos films où l'on viendra voir et revoir, vingt-quatre fois par seconde, l'un de nos rares contemporains à soutenir la comparaison avec le premier vers du poème de Nerval : « le ténébreux, le veuf, l'inconsolé ».

Étoile pâlie d'Alain Delon ?

Mais non.

Elle n'attendait que de remonter, avec son luth, dans sa distance.



Les temps précieux
de Quentin Vlamynck

Le skipper revient sur quelques instants qui ont compté au fil de sa carrière et sur la façon dont il gère son temps.

Vainqueur de la Transat Jacques Vabre en 2023 et deuxième de La Route du Rhum en 2022, Quentin Vlamynck, skipper de Neo Sailing Technologies depuis 2011, s'apprête à prendre le départ de La Solitaire du Figaro Paprec en Figaro Beneteau 3, le 25 août prochain. L'occasion de parler du temps qui passe avec celui qui a été le premier marin à traverser l'Atlantique sur un voilier entièrement recyclé.



Le temps passé à naviguer tout au long de sa vie

"On navigue trois jours par semaine en gardant deux jours pour bricoler et préparer le bateau, tout en essayant de garder des week-ends "off" lorsque la saison n'a pas encore commencé. Sur une année entière, on navigue pratiquement sans s'arrêter d'avril à octobre et on se concentre sur la préparation du bateau en hiver. En moyenne, ça représente donc 90 jours par an en bateau, ce qui fait 900 jours depuis le début de ma carrière, soit environ 3 années entières."



Le temps passé sans mettre un pied en mer... ni à terre

"En mer, c'était lors de la construction de mon dernier trimaran qui a duré 30 000 heures, soit environ un an et demi. À terre, c'est 17 ou 18 jours, lors de ma première transat, en 2015. C'était si long et fatigant qu'à l'arrivée, je ne savais plus si j'avais vraiment fait la course ou non. Je croyais rêver."

Quand le temps passe le plus vite... et le plus lentement

"Le plus vite, c'est à la barre, lorsqu'il fait beau, que le vent est stable, que le bateau est rapide. Il est alors possible d'y passer la journée entière, sans avoir envie de bouger. Là où le temps passe le plus lentement, c'est lors des nuits noires et froides d'hiver qui peuvent durer 13 à 14 heures et sembler interminables."

Le temps que le skipper espère encore naviguer

"Dans cette discipline, on a la chance de pouvoir naviguer très tard car c'est un sport où la technique et le mental surpassent le physique. Tant que je trouverai la motivation de continuer à naviguer, je le ferai."



Scannez le QR code pour découvrir la vidéo

LA CHRONIQUE DE KAMEL DAOUD

Quand l'info ne joue pas le(s) Jeu(x)



Touristes dans leur propre pays, les médias ont-ils su faire corps avec le bonheur français ?

L'énigme fut insuffisamment interrogée et le mystère demeure : pourquoi les Français ont-ils été capables d'être si heureux durant la trêve olympique ? On se remet difficilement de cet accès, scandaleusement bénin, de bonheur. Il fut même cité dans le discours de clôture des Jeux : *« On se voyait comme un peuple d'irréductibles râleurs, on s'est réveillés dans un pays de supporteurs déchaînés qui ne veulent plus s'arrêter de chanter »*, souligna malicieusement Tony Estanguet. Dès lors, on se perdit en théories, et celui qui s'égara le plus dans l'apoplexie intellectuelle, ce fut *« le parti des médias »*, comme le désigna un jour un fin journaliste. Face au bonheur collectif, la presse française s'octroya délicieusement un droit à la candeur : elle découvrit l'incroyable sourire des Français, alors que son métier, croit-elle depuis de Gaulle, est de nourrir la sinistrose, le déclinisme et la sensation quasiment physique en France d'une fin du monde imminente.

Il faut donc imaginer une Cassandre heureuse.

Que se passa-t-il à ce moment entre les médias et la France ? Comment fit-on pour surmonter le paradoxe entre la certitude que tout va mal en France et le spectacle du bonheur ? On pratiqua le solipsisme : les médias s'étonnèrent du « réel français » (ce bonheur des Français et l'image resplendissante donnée par leur pays), après avoir pronostiqué un « crash » comme un délice annoncé... C'est alors que ce mystère du bonheur français fut « expliqué » comme un cadeau tombé du ciel, une conception immaculée, une vache sacrée... et c'est tout.

Dans un proverbe arabe, il est dit d'un homme qui tourne en rond intellectuellement qu'*« il s'explique l'eau par l'eau »*. En clair, les médias furent interloqués par ce bonheur et se gardèrent bien de faire le procès de leur vision déformée de la réalité de la France, de remettre en question leur vocation de diseurs de mauvaise aventure.



Liesse tricolore. Des fans de l'équipe de handball féminine à Lille, le 8 août.

En France, le « Persan », lui aussi journaliste, découvre très vite un étrange biais professionnel de cet indispensable métier : ici, on croit qu'informer c'est s'opposer, contredire. Ou même pire : diffamer. Et l'on croit que pousser à désespérer est une preuve d'intelligence. C'est peut-être vrai pour la grande poésie, mais certainement pas pour le métier d'informer.

Il y a une sorte de point aveugle au cœur des médias. À l'occasion de ces Jeux olympiques, on découvrit que la France pouvait réussir, rire, être heureuse, concourir et triompher au lieu de râler, de manifester, de se mélenchoniser. Alors on s'étonna, mais sans presque jamais pousser l'examen de conscience jusqu'au bout : qui est responsable (entre autres) du sentiment de déprime « national » ?

Avec ces JO, une autre réalité se laissa entrevoir : pour une fois, ce n'étaient pas les médias qui étaient au centre de la scène, dans un one-man-show suicidaire permanent, mais c'étaient des « jeux », le corps, l'excellence et l'ovation. Les Français jouirent ainsi d'un autre centre de gravité que la théorie du « tout va mal ».

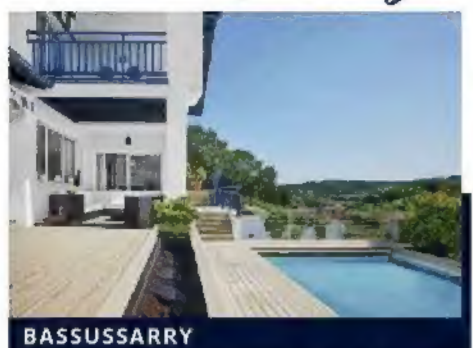
À vrai dire, on peut résumer la chose en un mot : le retour du réel. On y revint, car il n'y avait plus de poissons morts à aller pêcher et, brusquement, les médias se retrouvèrent dans la situation de touristes dans leur propre pays, l'explorant comme une terre étrangère, souvent débarrassés du rôle de l'interprète en chef du réel français, celui de l'enfant unique.

« Je ne sais quelle généreuse impatience m'a interdit d'apprendre à lire », s'exalte le Minotaure monstrueux dans un récit de Jorge Luis Borges, en revenant dans son labyrinthe après une promenade parmi les hommes, ces *« gens de la foule »* aux *« visages sans relief ni couleur, comme la paume de la main »* ■

ILLUSTRATION : DUSAULT POUR « LE POINT » – AUDREY MCKIE/SIPA

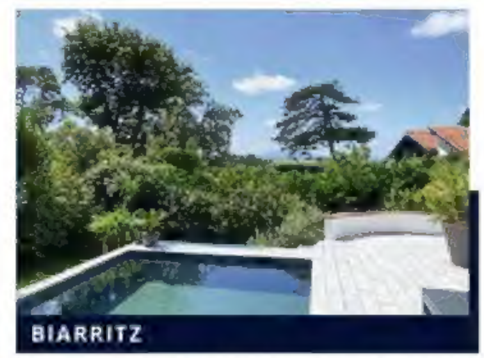
Immobilier de prestige du Point

PRÉSENTÉ PAR **Sotheby's** INTERNATIONAL REALTY | France Monaco



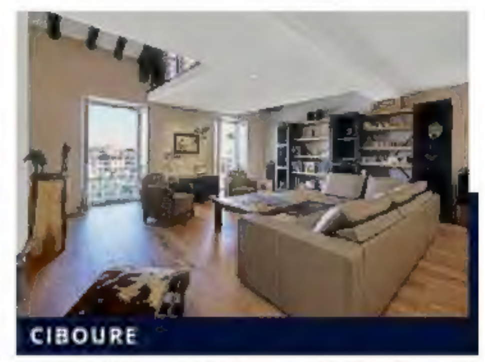
BASSUSSARRY

Dans un cadre bucolique, au calme et à seulement quelques minutes du bourg, maison en position dominante surplombant le golf de Makila. DPE : en cours.
1.200.000€ (honoraires à la charge de l'acquéreur) | Réf. : 2282
BIARRITZ SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
05 59 22 04 22 WWW.BIARRITZSOTHEBYSREALTY.COM



BIARRITZ

À 800 m de la plage de la côte des Basques et à 5 minutes du centre-ville, au calme, maison de 250 m² totalement rénovée en 2020, prestations haut de gamme. DPE : C/C.
2.995.000€ (honoraires à la charge de l'acquéreur) | Réf. : 1548
BIARRITZ SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
05 59 22 04 22 WWW.BIARRITZSOTHEBYSREALTY.COM



CIBOURE

Duplex entièrement rénové, avec matériaux de qualité, aux deux derniers étages d'un immeuble historique. Vue spectaculaire sur le port de Ciboure. DPE : C/A.
1.430.000€ (honoraires à la charge de l'acquéreur) | Réf. : 064
BIARRITZ SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
05 59 22 04 22 WWW.BIARRITZSOTHEBYSREALTY.COM



PROCHE UZÈS

Mas cévenol de 350 m² dressé majestueusement au sommet d'un écrin de verdure. Restauration de grande qualité. Idéal B&B, commerces à proximité. DPE : D.
795.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : FO1-1447
UZÈS SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 66 03 10 03 WWW.UZES-SOTHEBYSREALTY.COM



UZÈS

Centre historique, Au rdc d'un hôtel particulier XVIIIème, appartement de réception de 200 m² env. ouvert sur jardin privatif de 70 m² et une cour classée de 45 m². DPE C.
1.290.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : 1028
UZÈS SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 66 03 10 03 WWW.UZES-SOTHEBYSREALTY.COM



UZÈS À 5 MIN

Demeure d'artiste d'env. 250 m² dans un jardin intimiste, bassin à l'abri des regards. Un univers poétique grâce aux volumes généreux et une lumière exceptionnelle. DPE C.
1.180.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : 998
UZÈS SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 66 03 10 03 WWW.UZES-SOTHEBYSREALTY.COM



GORDES

Centre village, 185 m² habitables sur 2 765 m² avec piscine, studio indépendant. 5 chambres. Exposition sud. Ready pour cet été. DPE : E.
1.690.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : 2827
PROVENCE LUBERON SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 90 72 55 00 WWW.PROVENCE-LUBERON-SOTHEBYSREALTY.COM



SAIGNON

Château du XVIIIème siècle de 780 m² habitables sur 7,2 hectares avec parc, piscine et tennis. Environnement agréable. Rénovation à prévoir. DPE : E.
3.200.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : 2820
PROVENCE LUBERON SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 90 72 55 00 WWW.PROVENCE-LUBERON-SOTHEBYSREALTY.COM



PROVENCE VERTE

Mas, cabanon en pierres et studio. Une source et un ruisseau fournissent de l'eau naturelle. 3,6 hectares de terrain plat. DPE : D.
1.575.000€ (honoraires à la charge du vendeur) | Réf. : PR1 399
PROVENCE LUBERON SOTHEBY'S INTERNATIONAL REALTY
04 90 72 55 00 WWW.PROVENCE-LUBERON-SOTHEBYSREALTY.COM

PLUS DE 1115 AGENCES DANS LE MONDE
80 AGENCES EN FRANCE

à la semaine prochaine

SOTHEBYSREALTY-FRANCE.COM

